

JEAN TOUSSEUL

.....

La Cellule 158

Quinze dessins hors texte
de Henri KERELS



ÉDITIONS FINACOM

67, Rue du Lombard

BRUXELLES

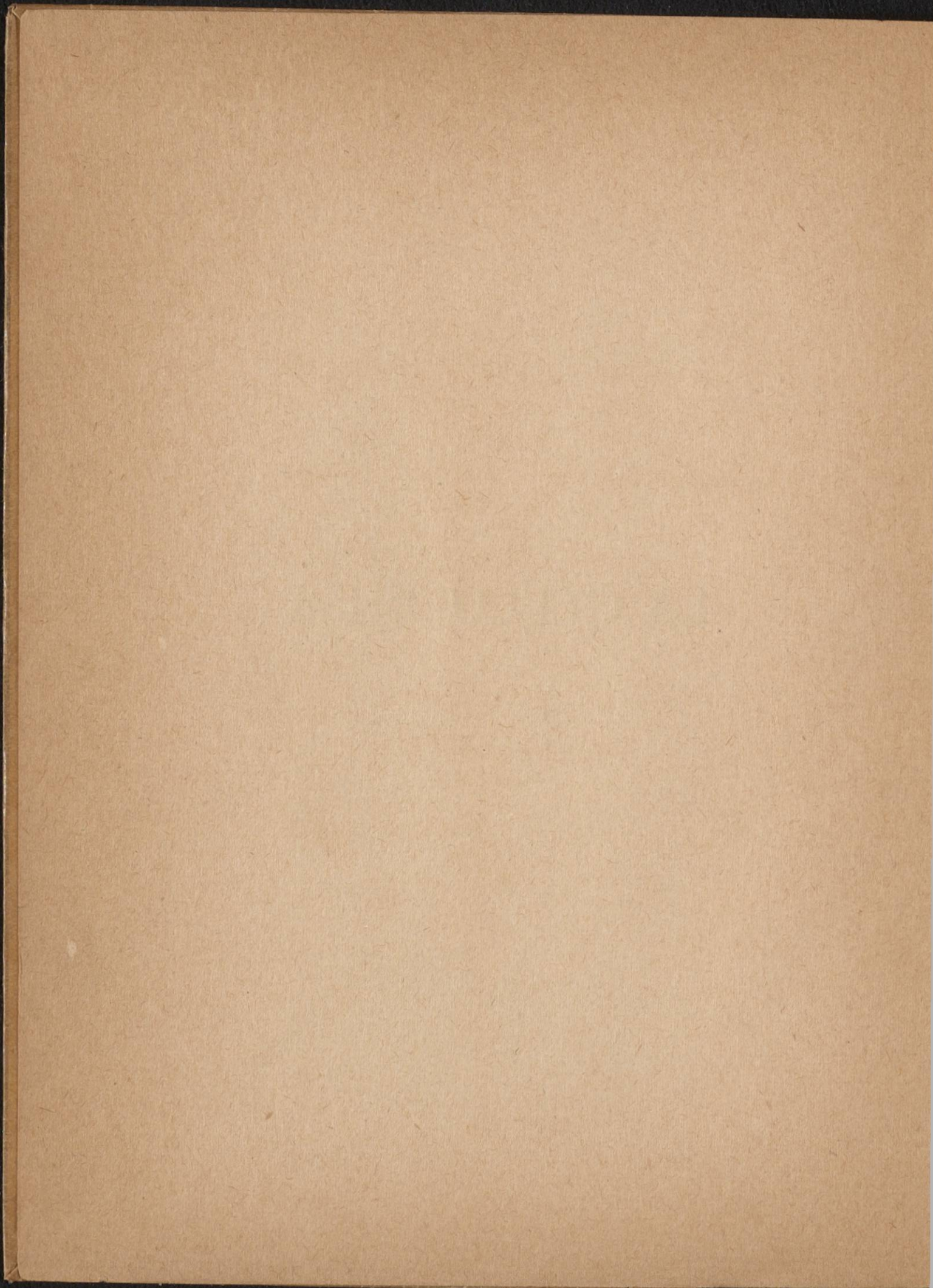


ML
A
8958



JEAN TOUSSEUL

LA CELLULE 158



DU MÊME AUTEUR :

LA MORT DE PETITE BLANCHE

(Préface de Georges Eekhoud)

4^{me} mille

Imprimerie Coopérative, 19, Rue des Augustins, HUY.

(Cinq Francs)

LA MÉLANCOLIQUE AVENTURE

(Préface de Henri Barbusse). Id.

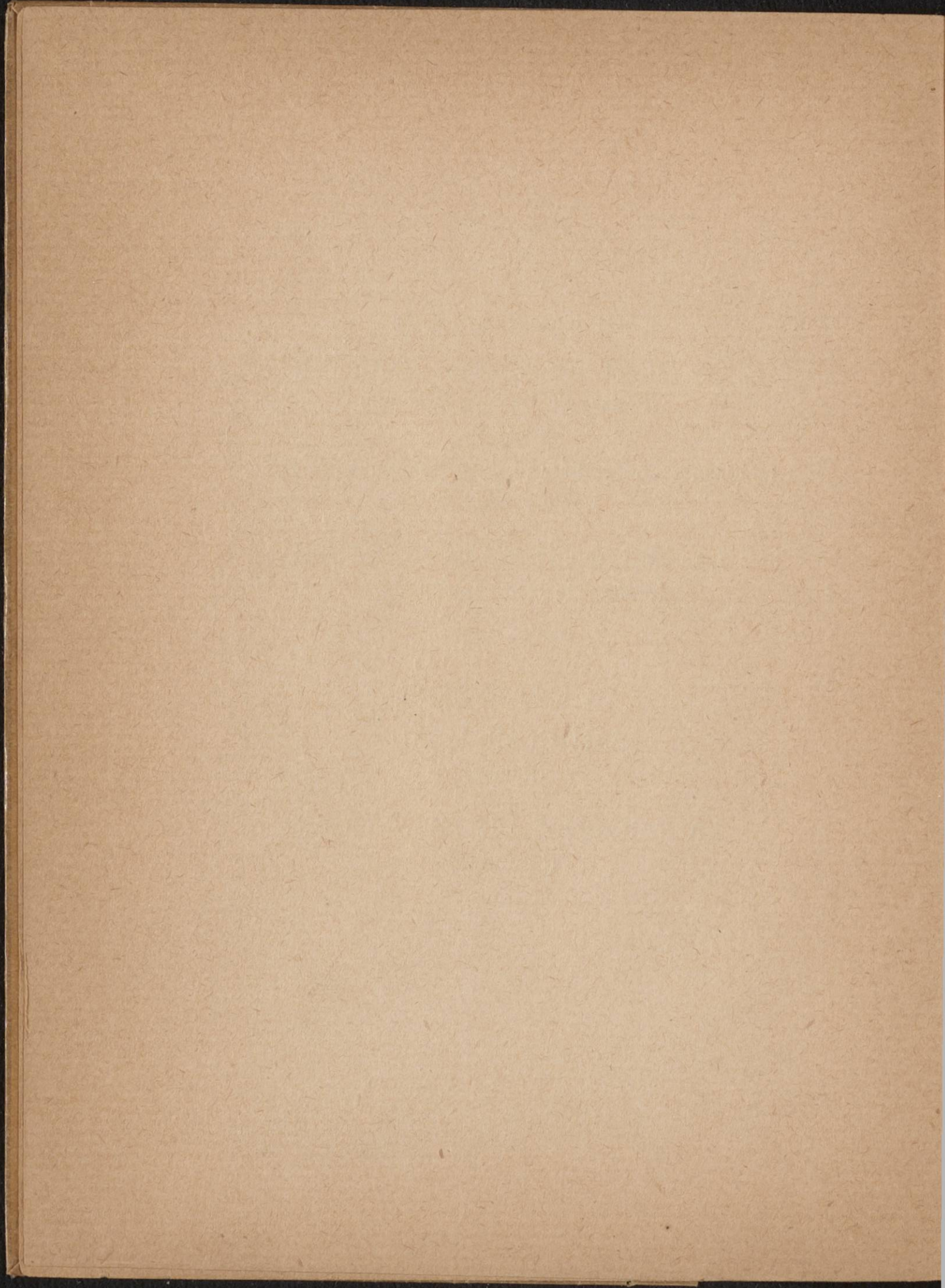
EN PRÉPARATION :

JEAN CLARAMBAUX

(Roman)

LA PARABOLE DU FRANCISCAIN

(Nouvelles)



A mes Amis Marthe et Raymond Hius,
A ma filleule Suzanne Hius,

Affectueusement,

René Fousseul

Le 1^{er} mars 1924.

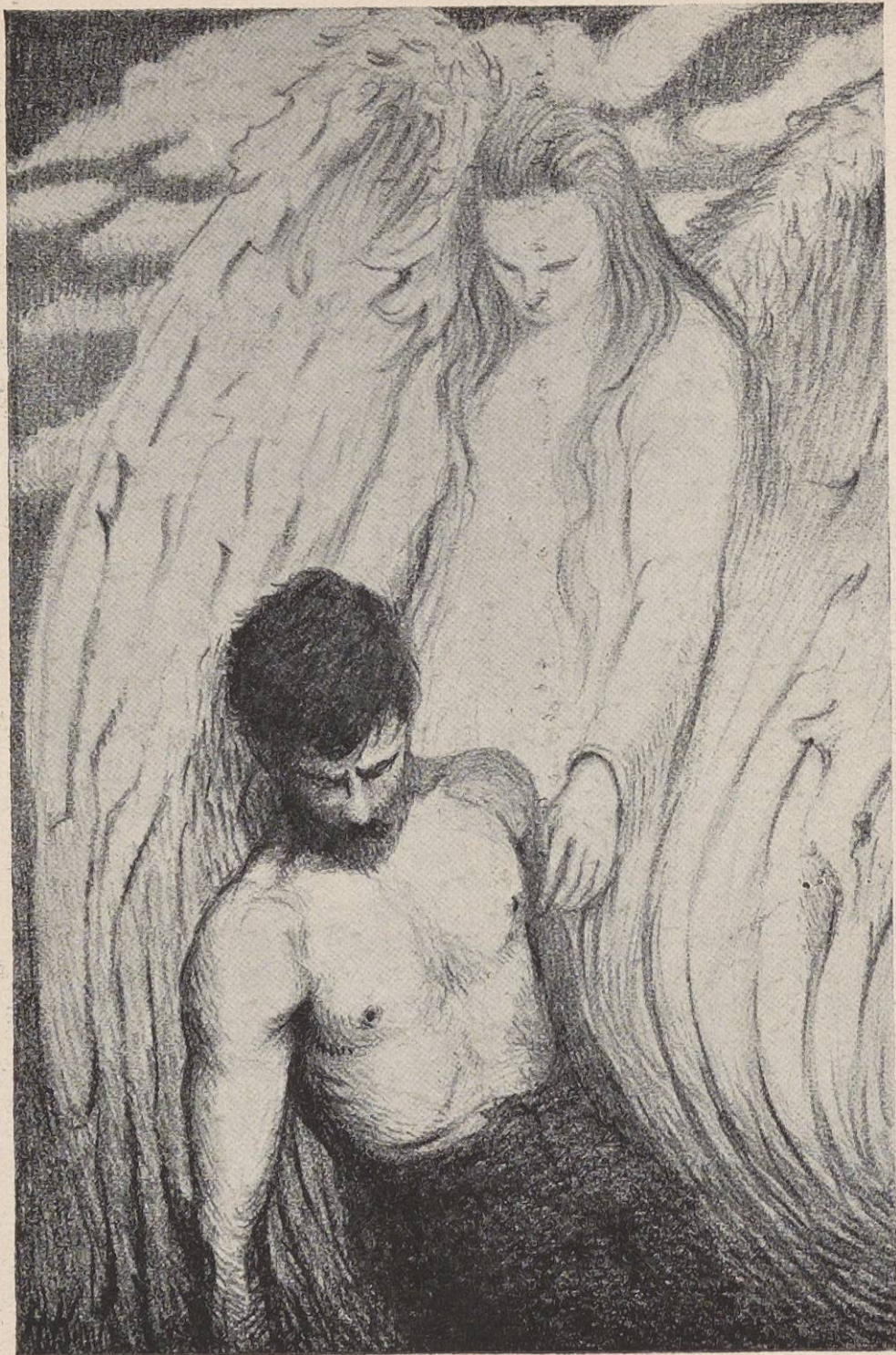
*Que l'humanité sache bien qu'elle ne conquiert sa
réalité véritable qu'aux rares heures de sa marche où,
dans un éclair de conscience, elle a la force de sourire
à son terrible destin.*

Elie FAURE.

A MATHILDE BRIAMONT,

la Gardienne de mon Travail

J. T.



L'Ange Gardien

J'étais dominé par un ordre d'idées étranges et magnifiques, les cieux s'étaient entr'ouverts, c'était pour mon âme comme une chaude journée d'été... Un ange me versait à boire, j'ai bu et le vin était enivrant, je l'ai bu dans une coupe de grenat.

Knut HAMSUN.

L'Ange est venu par le chemin roux de l'automne et il a pris l'homme sous sa grande aile.

L'homme ne révélera pas à la foule son auguste présence, parce que la foule ne comprendrait pas. Elle a des yeux pour ne point voir : elle mangera le gros cœur de l'homme, mais elle se scandaliserait de la présence de l'Ange.

L'homme errait seul, portant sur ses épaules les désastres du passé, les êtres chers perdus, les travaux inachevés, les crachats des demi-hommes, les mensonges sociaux, l'isolement de sa vie, et il avait peur des musiques et des alcools pernicious, des femmes anonymes et des eaux magnétiques.

Car il y a des soirs morbides, où tout l'être chavire, où vous songez au sommeil tranquille, sans rêve, au fond de l'eau.

Il y a des soirs où tout vous abandonne ou vous en veut, où la meute enragée des haines vous poursuit et vous atteint dans vos plus chères croyances, où vous perdez votre Foi, tonique et bienfaisante, où vous doutez du Bonheur, de la Bonté, de vous-même. Et vous vous en allez dans la vie en vacillant. Il y a des soirs mauvais où vous souffrez au point de crier votre douleur par la fenêtre. Il y a des soirs pires, où vous vous interrogez sur l'utilité de la vie, où vous ne trouvez plus ni crochet ni but, où l'abbaye ou la prison serait un refuge, où vous

chantez désespérément les airs du Musicien sourd avec des sanglots et des ricanements, où le monde s'écroulant animerait votre visage.

L'Ange est venu par le chemin roux et il a pris l'homme sous sa grande aile.

Ta présence soudaine et ton geste le terrassèrent. Il ne croyait plus en rien et il n'avait rien à t'offrir que son corps durci et sa douleur.

Et lorsque tu lui parlas, tout un passé mort d'images et de parfums de petite enfance l'assaillit, une candeur le purifia et il eut un vieux geste perdu d'adoration, de joie et de reconnaissance. Tu étais là! Donne-lui tes mains, pour qu'en les pressant il joigne les siennes.

Le temps des cantiques était passé et il ne pouvait te dire, de sa voix grave et fatiguée, simplement, que l'immense et inattendu paradis de ta présence qui éclairait les lisières, qui faisait chanter les eaux, qui ressuscitait des senteurs fanées, qui rassérénait son visage, qui redressait sa taille et qui donnait à ses paroles des intonations de plain-chant. Tu étais là!

Il y a des soirs de victoire, des soirs bénis où vous vous sentez fort, où vos bras sont assez larges pour étreindre le monde, où vous voudriez vivre mille fois pour dispenser autour de vous et l'aumône, et l'amour, et la virilité, où votre Foi est si grande qu'elle réchaufferait toute une génération.

L'Ange est venu par le chemin roux et il a pris l'homme sous sa grande aile.

Et l'homme s'est élevé jusqu'à toi et il a osé regarder au fond de tes yeux. Il a compris combien il serait doux de ravoïr une petite maison au flanc d'un côteau d'où l'on verrait à l'horizon proche vivre le soleil, d'où l'on n'entendrait que les cris des oiseaux et le bruit d'une écluse, d'oublier ce qui était passé, la vie tumultueuse des hommes, l'hostilité des choses, de ravoïr un paysage clair chantant à la fenêtre, de ravoïr une conscience claire illuminant les yeux et bénissant les gestes; de ravoïr des enfants roses et rieurs, une petite lampe fleurie sous laquelle on se tairait longuement. Tu étais là!

Les paroles et les gestes étaient inutiles entre toi et lui. Il y a dans la vie autre chose que des paroles et des gestes. Tes yeux étaient si bons qu'il se demanda comment tu avais vécu sans lui et comment il avait vécu sans te connaître. Pourquoi les chemins de l'existence ne sont-ils

pas droits et plats, sans courbes et sans monticules? Ce sont ces courbes et ces monticules qui attardent et cachent l'Ange Gardien et qui font que l'homme sans soutien blasphème les choses les plus sacrées de la vie et empoisonne l'âme de ses frères. L'homme eut le remords de ses blasphèmes. Qu'as-tu fait sans lui? As-tu donné tes yeux à regarder? As-tu offert à d'autres ta grande aile? Qu'importe? Tu es là!

Il y a des soirs divins où l'on bénit les êtres et les choses, où l'on voudrait donner à tous son gros cœur rouge, se désarticuler pour faire de chacun de ses os une relique guérisseuse.

L'Ange est venu par le chemin roux et il a enlevé l'homme sous sa grande aile. Et l'homme a entendu monter de la terre le cri de misère de tous ses frères maudits.

Il a oublié les paysages clairs, les enfants rieurs, la petite lampe fleurie. Son verbe est redevenu sonore et ses gestes hardis, il luttera pour les autres jusqu'au jour où le Golgotha lui offrira une croix pour y étendre ses membres las.

Il s'en va aujourd'hui sous ta grande aile et il ne révélera ta présence à personne et personne ne saura pourquoi ses yeux sont redevenus bons, ni pourquoi il donne à manger à ses frères son gros cœur rouge.





La Cellule 158

C'était encore plus laid qu'une caserne. plus froid, plus morne, d'une irrégularité plus implacable, d'une immensité plus encombrante. Cela outrageait la campagne environnante. salissait l'azur du ciel, portait un défi au bon air libre, à l'espace verdoyant, peuplé de chants d'oiseaux.

Georges EEKHOUD.

Nicolas Planquet acheva sa lessive. Depuis dix jours, il avait un gros rhume et chaque matin il mouillait deux de ses mouchoirs de poche et les mettait sécher pendant la journée sur les tuyaux à eau chaude. Il se trouvait là depuis six mois. La cellule 158 était devenue sa maison, les quatre murs gris son horizon et il userait ses pantoufles de drap en faisant cinq pas de la porte à la quatre centième partie du pignon circulaire dont les fenestrelles mates donnaient sur les préaux. Car il avait été décidé qu'il achèverait sa peine ici. Il lui restait cinq cent quarante-sept jours à purger.

Il avait tué au cours d'une rixe un soir de « pardon ». Il avait bu, et dans la mêlée, terrassé sous le nombre, il avait donné si mal son coup de couteau que l'homme en mourut. Lorsqu'il y songeait, six mois après, il en était encore hébété, comme d'un cataclysme qui avait partagé sa vie, bien que la cellule l'eût transformé : le passé seul restait clair jusqu'à ce geste. Mais la détention préventive pendant laquelle le petit cordonnier vécut en attendant une peine sans fin, la mort de sa mère — morte de honte, lui avait-on dit —, l'anonymat où on le tenait ici, les chansons du village qu'il fredonnait en battant la semelle, la partie de cartes du samedi avec le chantre, un pensionné de l'Etat et l'échevin, le genièvre du pays, les couchers de soleil derrière la drève,

le souvenir brûlant d'une amante perdue, les mensonges injurieux de l'avocat de la victime et surtout le geôlier de la troisième section qui le frappait chaque semaine, tout cela avait fait de Nicolas Planquet un être servile et sournois dont la main et les yeux resteraient froids à jamais.

Lorsque l'adjudant lui demanda de travailler, il refusa d'abord. Les uns fabriquaient des sachets en papier, d'autres des sacs, d'autres encore nettoyaient du café ou du tabac, les uns s'occupaient de menuiserie, il y avait un forgeron, et on voulait de lui, puisqu'il était docile et plutôt timide, qu'il s'occupât à réparer les piteuses chaussures des « fatigues » et des détenus. L'espoir de pouvoir fumer un peu en cellule et aussi le désir fiévreux de ravoïr un marteau, des clous, un tranchet, de la poix, du cuir, et de battre la semelle, et de s'essayer à chanter des airs qu'accompagnait autrefois le travail joyeux, le tabac et l'odeur du cuir et de la poix le décidèrent.

Il revêcut vraiment pendant plusieurs jours, puis l'abattement le reprit le soir où le geôlier de la troisième section vint lui défendre de chanter. Le rythme de son travail en fut dérangé : ce travail sortait moins bien fait par le guichet. Nicolas Planquet ne murmurait plus :

*Ne parle pas, Rose, je t'en supplie,
Car me trahir serait un grand péché...*

Sa gorge se serrait parfois et, un jour, un « major » l'avait surpris le menton appuyé sur le bord de sa petite table, le regard perdu par-delà les murs épais de la cellule et de l'enceinte, par-delà la ville et les usines.

* * *

Or donc, ce matin-là, le petit cordonnier étala ses mouchoirs de poche sur les tuyaux à eau chaude. Ayant passé une mauvaise nuit, ayant fait des rêves d'homme qui vit au dehors, il n'avait pas le cœur à l'ouvrage.

L'espion grinça, un œil se colla à la lunette, puis la porte s'ouvrit lourdement. C'était le geôlier de la troisième section avec sa tête déplaisante de bovidé sans cornes et ses sourcils roux toujours mobiles.

— Tu ne travailles pas ? demanda-t-il en jouant avec sa grosse clef et en inventoriant la cellule par habitude. Nicolas Planquet ne répondit pas.

— Crois-tu qu'on va te nourrir à ne rien faire ici, fainéant ?

Le petit homme blémit sous l'injure.

— Tu n'auras pas ta soupe à midi. Ah ! tu lessives au lieu de faire ta besogne. Monsieur s'amuse... Pas de soupe, fainéant... Et il donna un coup de matraque sur l'oreille gauche du prisonnier.

Nicolas Planquet avait saisi sournoisement son tranchet, l'enfonçait dans le ventre du visiteur, le relevait en taillant dans l'étoffe et la chair, regardait enfin le geôlier hébété qui, le souffle oppressé, le menton relevé, les dents serrées, les narines palpitantes, avait dit : « Oh ! » et laissé tomber sa clef. Le blessé pressa son ventre dégouttant de sang comme pour en retenir les entrailles, recula en s'appuyant au lavabo de zinc, ouvrit la porte avec son coude et disparut. Le cordonnier avait clos machinalement l'huis derrière l'homme.

Puis, des hurlements emplirent le cellulaire sonore. Les boyaux étaient sortis comme d'une vaste hernie, mais déchirés et salis. Le sang coulait en un long filet du balcon du deuxième étage jusqu'au couloir central. Et les geôliers accoururent. Le blessé s'était tu.

* * *

L'espion avait grincé et le guichet s'ouvrit. Nicolas Planquet s'était ressaisi, il brandit son tranchet et cria : « Je coupe la gorge au premier qui entre ! »

Il entendit qu'on parlait de le tuer, mais la voix basse de l'adjudant arriva jusqu'à lui : « Il nous le faut vivant ». On referma le guichet et, durant une demi-heure, son arme terrible au poing, il écouta les allées et venues et les conversations indistinctes du balcon. L'heure de la soupe était là : on ne s'occupait guère de lui. Il s'assit sur sa chaise les yeux tendus vers le guichet. Celui-ci s'ouvrit sur le vide du cellulaire et une voix inconnue l'interpella : « Planquet, rendez-vous ! »

Il cria de nouveau : « Je coupe la gorge au premier qui entre ! »

Il passa l'après-midi à l'affût des éclairs de l'espion. La faim lui creusait l'estomac : il mâcha un filet de cuir. Il comprit qu'on allait le laisser mourir de faim. Il resta prostré sur sa chaise jusqu'au soir. L'obscurité lui fit peur, il marcha, l'oreille au guet, sans trop penser, murmurant les airs du pays.

Le guichet s'ouvrit de nouveau et la voix de l'adjudant résonna dans le cellulaire.

— Planquet, rendez-vous!

Il scanda ses mots : « Je coupe la gorge au premier qui entre! »

Le major reprit par le trou lumineux : « Rends-toi, ou je t'abats comme un chien! »

Le prisonnier ricana. Le guichet claqua et Planquet marcha dans l'obscurité. Sa main était endolorie d'avoir serré la lame d'acier. Il s'assit, l'ouïe toujours en éveil. La faim lui serrait la tête, il avait comme des rêves, puis il se redressait. Il lâcha le tranchet qui sonna sur le pavé. Il poussa un cri et chercha fiévreusement l'arme dans le noir. Il se remit à marcher pendant des heures.

Le lendemain, le siège de la cellule recommença. Aux sommations, Planquet crachait par le guichet, il ne prenait plus la peine de répondre. Il avait soif : il ne restait plus rien ni dans le broc ni dans la gamelle. Par l'espion, l'adjudant le surprit peu avant midi, assis sur le seau, satisfaisant ses besoins, le tranchet à la portée de sa main. L'heure de la soupe vint : on ouvrit le guichet et la fumée odorante emplît sa cellule. Il faillit vomir de faim.

Il eut la fièvre. Il rêva à haute voix : il était au village, mangeant du pain blanc et un lapin aux pruneaux et buvant de la bière blonde et mousseuse. Il engageait des conversations avec les gens de chez lui, faisant les questions et les réponses :

— Comment allez-vous, Planquet? — Mais, très bien, comme vous voyez. La vache du chantre a vêlé. — C'est vous, m'man? — Vous laverez mon foulard, car il fera bien froid demain. — Des souliers achevés, Monsieur le Curé! — C'est très bien, Planquet. Voulez-vous une prise? — Une soupe aux oignons... et là-dessus (et il se mit à rire bruyamment) une bonne grande goutte, une bonne grande goutte. Là!

Il faisait des gestes, serrait ses mains, rajustait sa blouse, puis il se remit à la besogne.

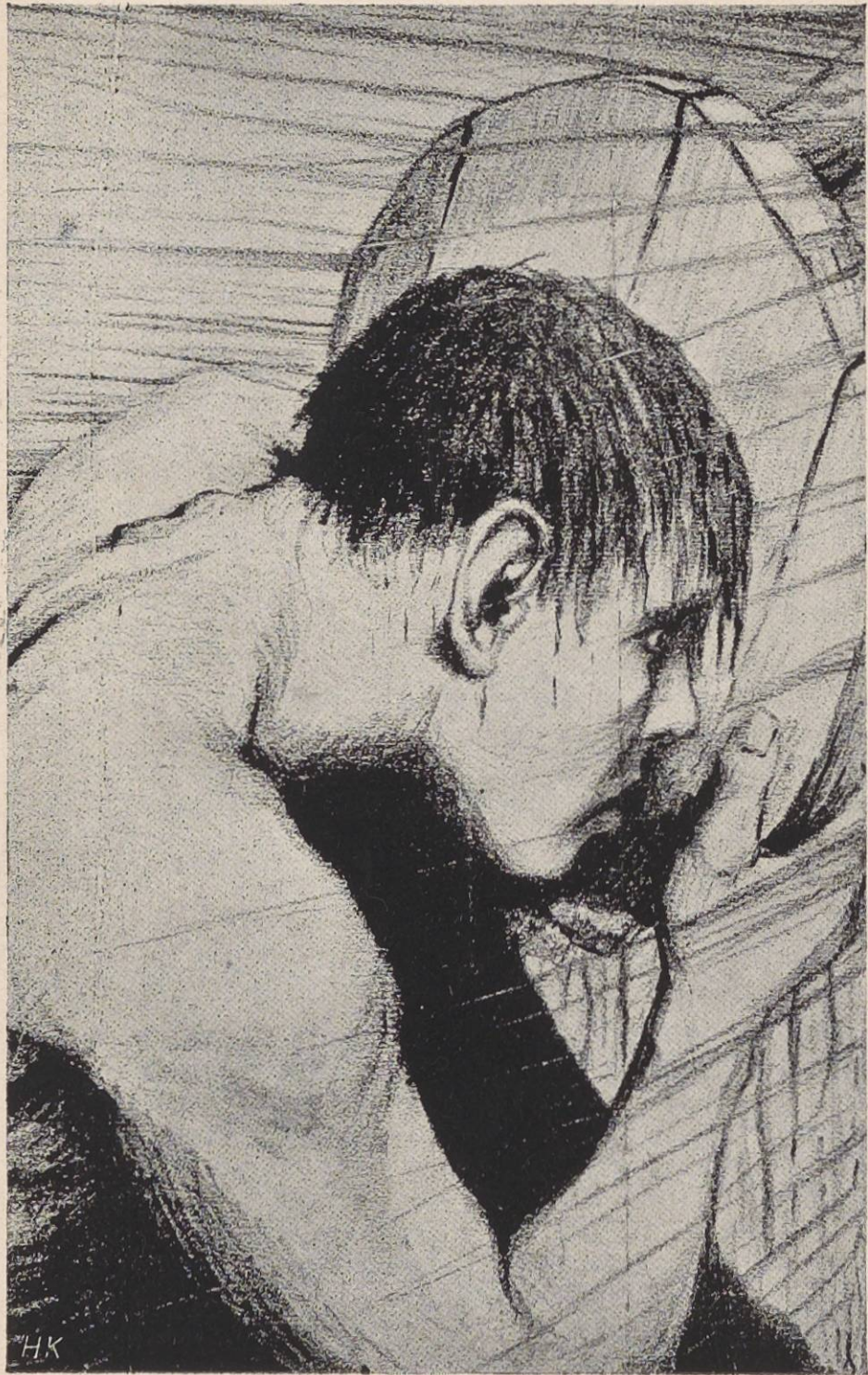
Le guichet ouvert :

— Planquet, rendez-vous!

Il lança son marteau qui passa par l'ouverture et qui, dans sa chute, éveilla tous les échos du cellulaire. L'homme hurla son rire de dément par le trou qui se referma.

Il mâchait un bout de lanière, mais il n'avait plus de





salive. Il avait soif, soif ! et la lulette au fond du palais lui faisait mal, comme si elle eût été une bille de fer. Il souffla la languette de cuir. Puis il écouta. On travaillait à la porte, mystérieusement. Il essaya de chanter pour se rassurer : sa langue ne bougeait plus. Il eut des rêves encore : il mangeait des moules et des tartines et il buvait le brouet :

— C'est vous, Marie ! J'arrive tard... Mais ça sera bon, ça sera bon...

Et soudain le guichet s'ouvrit et Planquet reçut un jet d'eau en pleine face. Il ne resta étourdi que quelques secondes, jusqu'à la deuxième aspersion qu'il essaya de recueillir dans ses mains. Il réussit à la troisième et il but dans ses paumes serrées. Le jet ne discontinuait plus, il se sauva, mais l'eau le poursuivait et il grelotta bientôt. Une lampe, comme un fanal, cherchait sa silhouette traquée dans les quatre coins de la cellule. Il renversa son lit-table et s'abrita derrière le naigre matelas. La lumière le découvrit et l'eau vint retomber sur ses épaules. Il ouvrit le lit-table et s'accroupit sous le meuble. Le jet vint se heurter inutilement à la pailleasse : il était sauvé. La clef grinça dans la serrure, il fut debout, l'arme à la main, et il reçut stoïquement la douche.

Il eut un éclair de lucidité : il empoigna son matelas et le colla contre le guichet. Il jouit ainsi d'une minute anxieuse de répit, puis il sentit une poussée, un fer déchirait la pailleasse, et il la lâcha pour reprendre sa lame. Implacablement le jet le harcela, toujours à la tête. L'eau lui montait aux chevilles : il crut qu'on voulait le noyer. Il se mit à hurler : le jet lui coupait la voix, ses cris ressemblaient à de sonores gargarismes.

Le jet s'arrêta.

— Planquet, rendez-vous !

Il cria des blasphèmes que l'eau étouffa. Tenant sa lame précautionneusement, comme paralysé d'un bras, il se mit nu jusqu'à la ceinture : ses vêtements lui donnaient froid ! La douche infernale lui martelait le front, les joues, les yeux, le crâne, la nuque. Il se mit à sauter, à se baisser, à se relever, il glissa et tomba sur un genou. La clef grinça dans la serrure, il était debout. L'eau montait — on avait bouché les fissures de la porte — et puis le jet le rendait fou. Il se protégea avec son escabeau, mais l'eau vint pleuvoir sur sa tête et ses épaules.

— Planquet, rendez-vous !

— Cours enragé!

Il avait repris son morceau de cuir et il le mordillait dans une grimace de carnassier affamé. La lame lui brûlait la paume de la main à présent. Ses bras n'en pouvaient plus de tenir, l'un après l'autre, l'escabeau à hauteur de sa tête.

Le martyr de Planquet dura jusqu'à l'aube. Son crâne battait à grands coups et la main qui serrait le tranchet saignait. Il s'était accroupi sur la table, un genou protégeant plus ou moins son visage. Il avait tout essayé dans l'obscurité. L'eau était à mi-hauteur de la cellule.

Le jeu diabolique du jet cessa. Le guichet se referma après une dernière sommation à laquelle il ne répondit pas. Il entendit qu'on distribuait le café et le pain : les guichets claquaient. Il ne pensait plus, il se sentait glisser dans l'eau et il rajustait de temps en temps ses membres raidis. Les prisonniers passaient pour se rendre à la chapelle.

Autour de l'homme tout flottait : une planche, le carton d'une boîte, un essuie-mains, le règlement qu'il avait décroché dans sa danse infernale, deux formes à chaussures, le chanvre, les chevilles, les lettres de son frère, le catéchisme que lui avait remis l'aumônier.

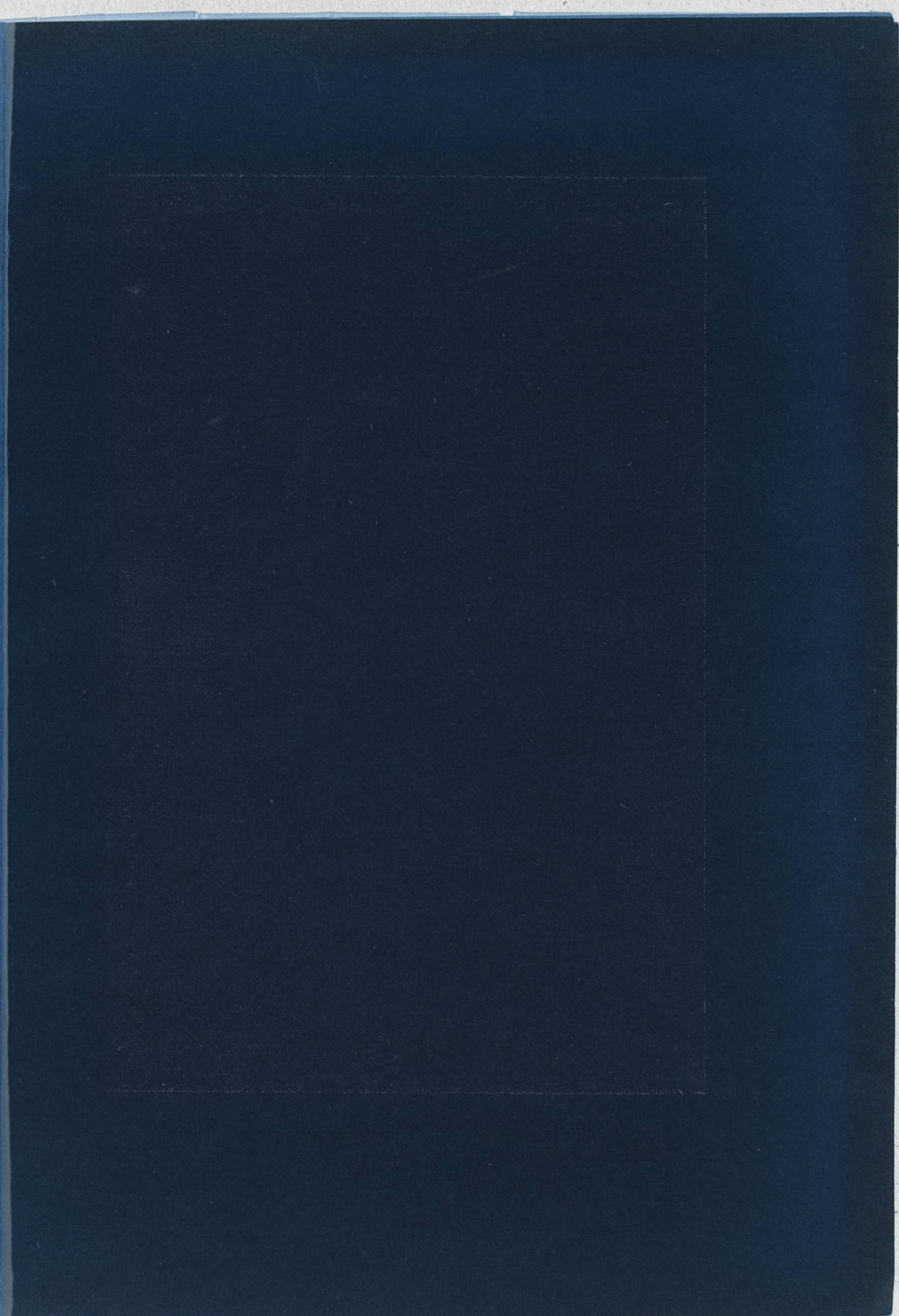
Les orgues jouaient dans la chapelle. Une dernière vision d'autrefois lui arracha des sanglots frénétiques et il se mit à soliloquer :

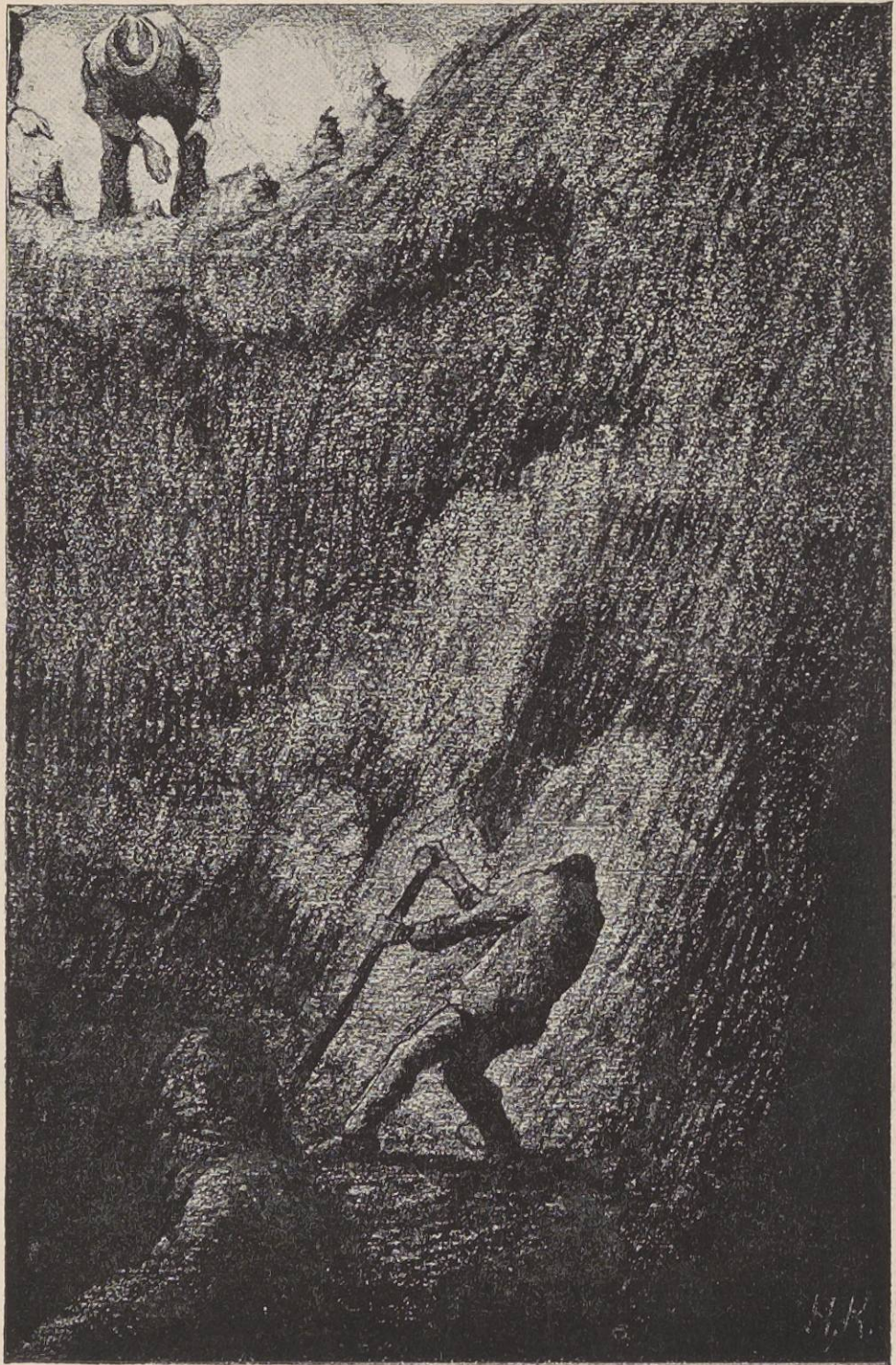
— Oui, maman, je suis le premier pour faire mes Pâques... Des souliers bien achevés... J'arrive tard, Marie.

Il riait, accroupi sur son lit-table; puis il ne bougea plus, ayant une peur subite de l'eau. L'espion remua. — « Là! là! » fit-il, et, des deux mains, il se coupa la gorge avec son tranchet.

La porte s'ouvrit, l'eau s'engouffra au dehors charriant avec des glouglous tout ce qui flottait, mais les orgues arrivèrent cependant jusqu'au moribond saignant qui s'était écroulé sous sa petite table de cordonnier et sa gorge gargouilla deux mots que personne ne recueillit.







La Malebête

Les abeilles gigantesques de l'imagination ont voltigé autour de nous. Comment feront-elles pour se loger dans la ruche de la réalité? Ça les regarde!

Selma LAGERLOEF.

L'orage s'annonçait. Les hommes, recrues du travail souterrain des mines ou de l'effort brûlant des carrières, gisaient sur les seuils. Parfois, après une illumination, les signes de croix des femmes animaient les groupes affalés. Seuls quelques enfants remuaient et bavardaient. Le curé et Nicolas le vannier ne se signaient pas. Le vannier ricanait et le curé regardait les nuées. Comme il avait beaucoup lu, il y voyait des images. Les éclairs créaient une ville incendiée ou des paysages de neige, ou bien encore une cité fabuleuse de la contrée où Jésus était mort. Puis, c'était une petite bougie allumée là-haut qui s'éteignait tout de suite, ou bien le feu sautait de place en place et découvrait de gros nuages dans l'obscurité naissante.

On n'avait encore rien entendu, pas le moindre grondement, mais une nuée pourpre palpita à côté du foyer mystérieux : un incendie lointain. Les gens eurent peur.

Et soudain de larges éclairs jaillirent, restèrent suspendus dans le ciel illuminé et l'on put voir, comme en plein jour, tout le village tassé à deux cents mètres du fleuve dans la vallée. La lueur vivait quelques secondes autour des nuages amoncelés : on eût dit une ruée de bêtes. Elle balayait parfois la colline où s'alignaient des gerbes de blé mûr et où, deux heures plus tôt, les glaneuses grouillaient comme des fourmis.

Les oiseaux semblaient morts. Les hommes grattaient leurs mains calleuses amollies par la sueur.

Il y eut un sursaut. Le sol trembla. Des grincements

de pierres qu'on frotte l'une contre l'autre, un nuage jaune, des étincelles, un plouf massif dans le fleuve, une gerbe d'eau qui s'élève, s'élargit, se tasse et fond. Un grondement sourd. Des femmes crièrent et disparurent en se tenant la tête des deux mains ou en enlevant leurs petits. Les hommes furent debout, ôtèrent de leurs dents leur pipe éteinte et se signèrent. Le vannier cria : « C'est la tombée ! » Et le mot rassurant fit le tour des seuils, où personne ne se rassit.

Depuis six mois on minait le rocher de pierre bleue et la masse venait de s'écrouler. Au-dessus du bois voisin, éclairés par l'orage, les corneilles éveillées firent un cercle croissant en songeant à leurs nids perdus.

On entendit fermer les fenêtres. Une vieille se hâtait, noire, sur la route illuminée, brouettant une énorme gerbe de paille ; dans le silence, les grincements marquaient les tours de roue. De mémoire d'homme, les éléments n'avaient fait de préparatifs aussi angoissants.

Il y eut un grondement sourd que l'écho martela aux parois des rocs rouges d'oligiste. L'orage avait fait un bond par-dessus les hameaux lointains où l'on extrayait le plomb, le fer et le zinc et où les mineurs ramassaient, disait-on, de l'argent à la pelle. Un premier craquement dérangerait une chauve-souris qui disparut. Le vent secoua les arbres, balaya les routes et les terres, et de larges gouttes claquèrent sur les pierres et les vitres.

Le vent aboya toute la nuit, le tonnerre craqua toute la nuit, là, plus loin, semblant rebrousser chemin, s'égarer vers le nord, reprendre sa ruée vers le sud, et il se passa des choses extraordinaires.

Les gens ne les virent point, parce qu'ils restèrent, volets clos, en prières devant les christes en cuivre, devant les rameaux de buis allumés et grésillants et les chandelles fumeuses. Mais la petite Marie vit ces choses extraordinaires. Elle était seule à la maison : on avait conduit sa mère hydropique en pèlerinage, et elle n'avait pas peur, parce qu'elle était innocente. Elle resta aux aguets ; passant d'une fenêtre à l'autre, et le lendemain elle parla...

* * *

Elle avait vu un homme gigantesque, haut comme l'église, venir, une grosse lanterne à la main, du côté de la Croix-Bertaud. Puis la lanterne s'était éteinte et

Marie avait revu à la lueur des éclairs l'homme parcourir le village en tous sens, déraciner les arbres, enlever les toits, casser les vitres de maison à maison, avec ses poings énormes. Il était nu, il avait les cheveux longs, il riait dans l'ouragan, et il avait craché vers le ciel en tordant sa barbe mouillée. Il dressa une digue en travers de la voie de Messe, et les eaux coulèrent dans la prairie et dans les caves. Il disparut pendant une heure, puis il revint. Il fendit en deux le noyer de la ferme et joua un instant avec un ruban de feu. Il faisait des signes aux nuages, leur désignait les villages voisins, puis les rappelait, les chassait de nouveau, commandait à la foudre, la lançait sur un arbre, l'arrêtait à mi-chemin, lui imprimait des zigzags, l'attirait et la laissait se rétracter vers le ciel. Le jeu fabuleux de l'homme ne finissait pas.

Le géant nu s'approcha de la maison de Marie, le buste éclairé par instants. Son rire craquait. L'enfant vit ses yeux roux, prit peur, se signa et s'évanouit.

Le lendemain, à l'aube, lorsqu'elle revint à elle, Marie courut sur la route et raconta. Personne ne s'étonna : l'an passé, la Vierge était descendue chez elle avec une demi-douzaine d'anges, et deux mois après la petite maison sentait encore bon comme l'église de la ville.

Les arbres dont elle parlait étaient déracinés ou fendus, les caves pleines d'eau, les toits enlevés et une meule avait brûlé à la Croix-Bertaud.

* * *

Ce matin-là, en entrant dans le chantier boueux et ravagé par la tombée de la veille, les carriers parlaient de l'orage. Ceux qui venaient des villages voisins donnaient des détails sur les désastres entrevus en passant : des maisons incendiées, des meules réduites en cendres, des arbres couchés à travers les chemins, un tué à trois kilomètres de là ; lorsqu'on l'avait touché, debout sur la route, il était tombé en poudre.

Puis il se mirent à chercher leur taille dans l'écroulement de la tombée : d'énormes pierres avaient roulé jusqu'au milieu du cirque, des essarts entiers étaient descendus avec leur éteule et leurs buissons et, de temps en temps, là-haut, les argiles fientaient encore.

Un cri emplit le chantier : un homme perdu dans les monolithes appelait avec de grands gestes. Les carriers

grimpèrent des pieds et des mains et, entre les blocs dressés l'un contre l'autre, un trou béant leur apparut : on y voyait reluire comme du verre et d'étranges bêtes gelées. Un homme s'amusa à y jeter une pierre, puis une deuxième, puis une troisième. Ils se regardèrent, muets d'étonnement : on n'entendait rien, le trou n'avait pas de fond !

Un chafournier, qui venait d'arriver, raconta l'histoire de la petite Marie. Les carriers, un à un, quittèrent les bords du gouffre, se concertèrent un instant sur les fours à chaux et rentrèrent chez eux : le géant nu était sorti du trou.

Vers le soir, et toute la nuit, l'orage terrifia le hameau, et il en fut ainsi pendant une semaine. L'exode des habitants commença la semaine d'après : à la tombée du jour, ils passaient le fleuve et logeaient dans les maisons de l'autre rive. Le pays était devenu la proie de la Malebête et il n'osait prononcer son nom.

On dit des prières publiques dans l'église et les chapelles. Le curé alla, accompagné de deux carriers blêmes, jeter de l'eau bénite dans le trou, et la procession promena sur les routes les reliques du patron de la paroisse, Saint Etienne, qui fut lapidé autrefois par les Juifs.

Mais la Malebête continua ses méfaits et les gens désertèrent le village comme au temps des invasions et des épidémies.

La carrière avait été abandonnée et les mineurs des hameaux voisins entendaient de temps en temps des coups sourds et une voix mystérieuse qui les chassaient brusquement de leurs puits.

Des étrangers venaient voir le trou du haut des rochers.

* * *

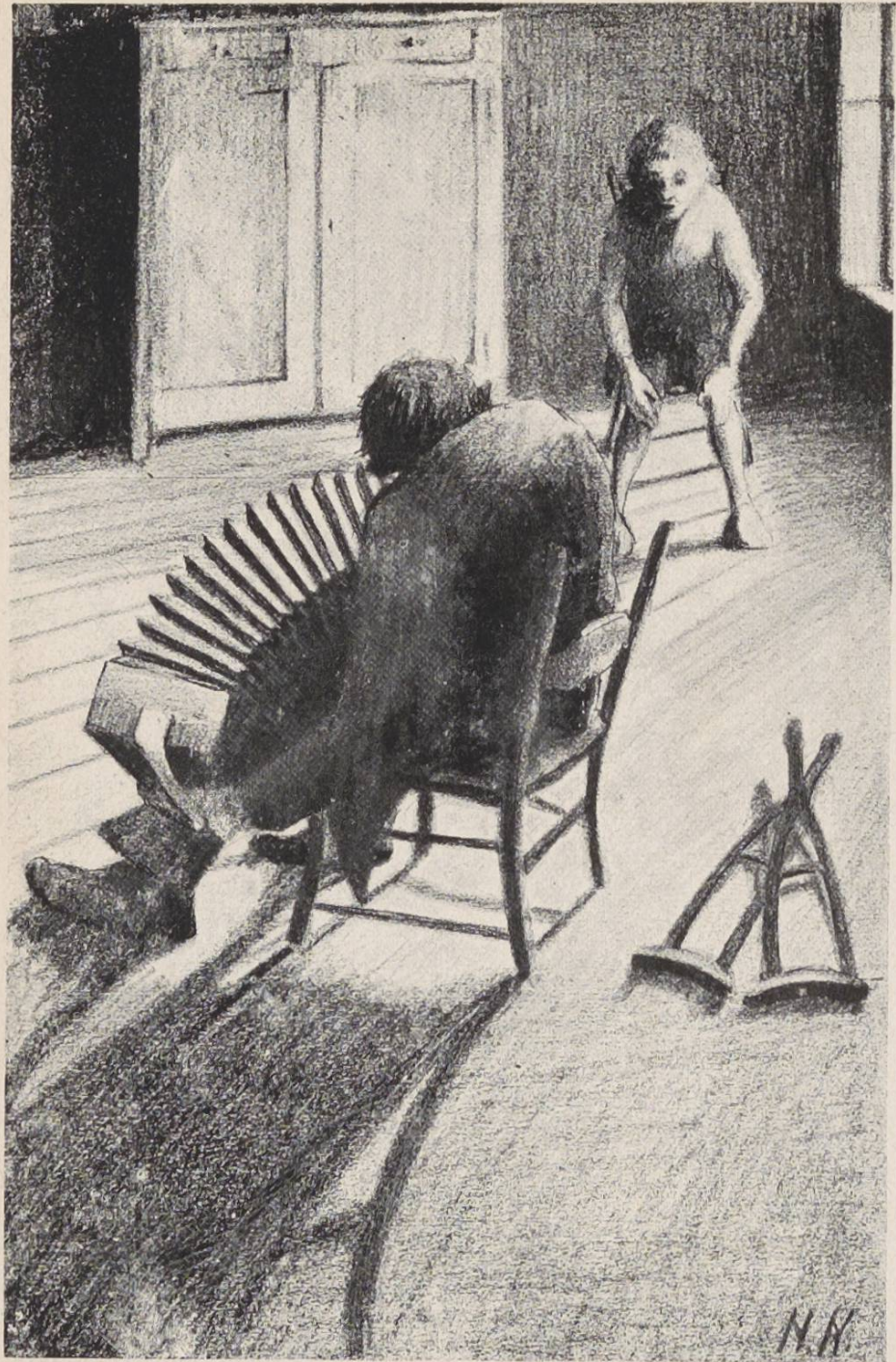
C'est ainsi qu'un jour un spectacle les remplit de surprise et de terreur. Tout petit dans les pierres géantes, un homme grattait les argiles du roc avec un long fer et les faisait rouler dans le gouffre. On le laissa seul toute la journée. Le vent du sud apporta des nuages et de l'eau pendant une semaine. La Malebête se tenait tranquille.

L'homme continuait son œuvre malgré la pluie. On le reconnut à son dos voûté et à ses larges gestes : c'était Nicolas le vannier, un étranger et un mécréant. Sous ses coups de fer, d'énormes pierres s'engouffraient à grand

fracas dans le trou. Aux questions et aux objurgations, il répondait par des ricanements nasillards. Trois jours après, on lui descendait à manger avec une corde, comme à un damné ou à un lépreux. Puis il eut un aide, un second, un troisième, d'autres le rejoignirent. Là-haut, les gens venaient voir. Le ciel et la Malebête laissaient faire : l'automne, était venu.

Hotte par hotte, les hommes comblèrent le trou en deux mois, on n'entendit jamais plus parler de la Malebête, sauf dans les histoires; les carriers suèrent ou gelèrent au long des ans dans le chantier, les orages épargnèrent le village et Nicolas le vannier fut lapidé deux ans après pour mécréance. On l'enterra comme un chien et on brûla ses livres sur la place publique.





Le Petit François

*Et le petit Christophe était toujours
penché au bord du soupirail avec sa figure
pâle, barbouillée, rayonnante de bonheur.*

Romain ROLLAND.

Le petit François avait promis d'être bien sage : il était toujours sage, puisqu'il vivait à peine et qu'il était muet. La variole s'était ruée sur lui l'été dernier et elle lui avait marqué le visage et arrondi le dos pour toujours

Depuis longtemps du reste, il vivait ses journées à la fenêtre par où — de l'extérieur — la corneille apprivoisée du voisin venait lui dire bonjour, gravement. Des gens passaient : ils marquaient le jour ou l'heure. Le jeudi c'était le boucher qui, le panier au bras, ouvrait les portes ; le vendredi c'était le vieux Benoît qui chantait timidement dans la cour du cordonnier, où il était suivi de près par la vieille qui venait du Haut-Pays et qui était tombée en enfance ; et par un autre encore qui ne disait pas son nom, qui avait des joues pendantes et des bélières. Le lundi, c'était le gros vicaire au visage de pleine lune, qui, la soutane relevée de ses deux gros poings gonflant les poches, s'essoufflait vers la ferme. Le mercredi et le samedi le boulanger passait avec sa charrette au bout des bras et son cornet en bandoulière. Et vers le soir, les ouvriers, noirs des puits de houille ou rouges de la mine de fer, à deux, à quatre, charriaient sur la route leurs conversations monotones.

Au printemps, lorsque repassaient les grues, les vanniers se succédaient sous leurs échafaudages de bannes, l'automne, les brouettes chargées de blé grinçaient vers le moulin à farine ; l'été, c'étaient les charretées inquié-

tantes de paille qui laissaient des fétus aux arbres; l'hiver, les mêmes brouettes chargées de colza allaient au moulin à huile.

Le petit François aimait bien tous les passants, mais il interrogeait surtout, à travers les vitres, de ses grands yeux rêveurs, le vieux Benoît, la vieille folle et l'inconnu aux joues pendantes. Puis, le soir, lorsque sa mère était là et que, selon la saison, elle nettoyait le petit jardin odorant, ou triait les épis glanés sur les éteules, ou serrait ses lourdes ramées sentant bon la résine, ou tricotait au coin du feu, il écoutait toutes les musiques dont l'air était plein : les cloches des sept clochers de la vallée, le rossignol, les rainettes, l'accordéon du tailleur (le petit homme était bossu et bancal et il s'ajustait comme un crabe sur sa large table); la bouilloire qui chantonnait doucement sur le poêle, le vent sous la porte et dans le vieux cerisier. Et le petit François soufflait à bouche fermée, des heures au long, des airs mélancoliques où revenait souvent la même phrase modulée par de petits coups de sa langue à demi paralysée contre le palais.

Son père, autrefois, lui avait promis un accordéon, mais un matin d'hiver, en allant à sa besogne, le grand carrier s'était égaré dans la neige et il était tombé de deux cents pieds de haut sur l'argile durcie du chantier. Il avait rendu tout son sang par le nez, la bouche et les oreilles et il gelait très fort lorsqu'on l'enterra.

Quand il fut si malade, le petit François rêvait tout haut de musique, les lèvres fermées. Un beau jour, et le lendemain, et le surlendemain, ramassé sur lui-même, à coups de béquilles, l'accordéon sur la poitrine, bossu par derrière et devant, le tailleur vint sauver l'enfant qui, avant la visite miraculeuse, faisait ouvrir la fenêtre chaque fois que s'élargissait et se refermait, là-bas, vers l'école, la magique boîte de carton sous les doigts longs du petit homme grimaçant et divin.

Un matin de Saint-Nicolas, François trouva une réduction de l'accordéon du tailleur. Le visage blême, les lèvres frémissantes, il s'en empara et courut au grenier. On ne sut jamais ce qu'il y fit pendant une heure, mais il en redescendit les yeux pleins de larmes, il n'essaya pas un geste d'explication auprès de sa mère et il lui remit le minable instrument. Depuis lors, il chantait selon son habitude, et le tailleur était mort sans avoir été malade et sans avoir pensé au petit muet qui chercha de nou-

veau des notes puis cacha définitivement le carton bariolé dans l'armoire.

Le dimanche il allait bien à la chapelle où un harmonium soufflait des airs, mais le petit François, assez attentif aux accords, ne pouvait s'empêcher de songer au vieux garde champêtre qui avait l'haleine courte. Et comme il ne manifesta aucun intérêt à entendre cette musique, on ne le conduisit pas à la ville voisine où il y avait de belle orgues.

* * *

Ce vendredi d'hiver, après un bonjour grave de la corneille apprivoisée, François regardait venir les passants à l'angle du mur de grès où gelaient des sédums. Il avait promis d'être bien sage et il l'était puisqu'il remuait à peine et qu'il ne disait mot. Sa mère était allée au bois chercher les tiges de bouleau, les cônes de sapins et les estocs saigneux qui chaufferaient la maisonnette jusqu'au retour de la bonne saison.

Soudain, il tendit l'oreille, et son cœur se mit à battre à grands coups. Une musique étrange arrivait jusqu'à lui : elle était tellement tenue qu'il n'aurait pu dire d'où elle venait, de la rue, du grenier, du jardin ? Elle se rapprochait et le gamin était tendu à la fenêtre sur ses deux poings repliés. C'était beau : elle disait, cette musique, des choses tristes et lointaines. François y retrouvait des phrases de l'accordéon du petit tailleur, mais aussi des soupirs graves comme ceux des cloches qui s'immobilisent, des sons nasillards, des souffles narquois, et puis de nouveau l'écho mélancolique qui reliait les phrases, les soupirs, les sons et les souffles.

Stupéfaction ! Un homme déboucha à l'angle du mur de grès, un gros instrument en forme de sac dans les mains, les joues gonflées, la lèvre nue arrondie au-dessus d'un tuyau. Ses gros yeux étaient rouges et il n'avait pas d'âge sous ses longs cheveux et son chapeau pointu.

François se rendit bientôt compte que la musique coulait des flûtes que l'homme caressait de ses gros doigts. Mais les sabots du mendiant craquèrent dans la neige de la cour que du bec grattait la corneille familière. L'enfant n'ouvrit pas : il se cacha dans un coin de la pièce. Quand la musique revécut un peu plus loin, il se tendit de nouveau à la fenêtre, puis, n'y tenant plus, à peine vêtu, la tête nue, il sortit et revit la silhouette de l'homme sur

le chemin blanc. La neige s'était remise à tomber. Les souffles narquois, les soupirs graves, les sons nasillards, les phrases d'accordéon et, dominant le tout, l'écho mélancolique, coulaient ici et là sur la route et dans les cours où le musicien cherchait un appel ou un geste. De minables sansonnets voletaient dans les sureaux.

François ne quittait pas l'homme qui de temps en temps se hâtait vers une porte, soufflait dans ses doigts, puis, de la bouche, happait le tuyau et gonflait les joues, et le sac. Il le suivit ainsi jusqu'au bout du village, blême, grelottant, les tempes serrées, les jambes molles, les pieds gelés dans ses petits sabots noirs.

Deux autres gosses, deux fillettes, l'avaient rejoint. Il ne les voyait point, il écoutait. Mais il glissa, tomba et ne se releva pas. En riant, les deux gamines maladroitement essayèrent de le remettre sur pied. Elles virent son visage bleui et ses yeux qui roulaient sous les paupières à demi fermées, et il leur échappa pour retomber de tout son long.

Alors elles prirent peur et appelèrent : une femme enleva le petit François. Le soir, on le rapporta chez lui, enveloppé dans des couvertures. Il eut la fièvre quelques jours, sa bouche toute sèche, aux lèvres gonflées, ne donnait plus de sons, et une après-midi il s'en alla terrassé par la pneumonie.

Le matin où on l'enterra, le fleuve était pris par le gel, la corneille n'était pas sortie, le chemin était tacheté de cadavres de sansonnets et l'harmonium de la chapelle joua des airs ensoufflés que n'entendrait plus jamais le petit François.



La Dernière Œuvre du Maître

Jean Clausse

*De la couleur pure et lumineuse luttant
contre les ombres silencieuses jusqu' à la fin.*

Walt WHITMAN.

Jean Clausse revenait chargé de gloire et d'ans. Depuis près d'un demi-siècle, il n'avait plus revu son pays plat d'où le chassa l'ignorance des manants qui haussaient les épaules en voyant passer le petit maître d'école : ne se mêlait-il pas de peindre après ses heures de classe et de se saouler en compagnie d'un vieux potier d'argile mal famé ?

Depuis lors il avait planté son chevalet le long des canaux lents de Hollande ; à Venise, il dressa le rouge décor d'une comédie aiguë ; l'insaisissabilité des horizons de la Mer du Nord le tenta ; de la Suisse, il avait extrait des fresques aux sonorités blanches. Puis, vers la quarantaine, dédaignant le paysage qu'il considéra comme un art mineur, il construisit des nus magnifiques, peignit des princes et de grandes dames, et le monde latin proclama sa gloire. Il avait soixante-cinq ans et il était tout à fait usé.

Il ne ferait que passer ici pour arranger une vague affaire de famille — une corvée qui avait dérangé le rythme caduc de son existence — et peindre une abbesse noble qui voulait laisser son image au couvent avant de remettre son âme à Dieu. Ce portrait serait la dernière œuvre du maître : il songeait, un peu narquois, qu'il finirait avec une sainte, après avoir animé une centaine de toiles de chairs ardentes et damnables.

Ainsi songeait Jean Clausse dans l'espèce de coucou qui

grinçait au trot mélancolique de la jument à laquelle il avait confié son sort, sa boîte et son chevalet, sur une grand'route de Hesbaye, un soir de juin, l'année du grand hiver.

Vis-à-vis de lui se raidissait un petit bout d'homme bien fait et parfumé, qui avait presque quatre-vingts centimètres de haut, qui portait de grosses moustaches et, au col de son habit à rayures bleues, une rose en papier de soie. Le phénomène répondait d'une voix de basse aux questions du cocher joufflu et doublement intrigué.

En effet, dans son accoutrement débraillé, cheveux longs, chapeau pointu, habit de velours à côtes grosses comme un doigt, les rides du visage pleines de poils, le nez percé par le vin, le gilet déboutonné et la fente ouverte, vraiment Jean Clausse sollicitait aussi les yeux ronds du manant qui, un genou sur le siège de sa voiture, interrogeait le nain en louchant.

Le pays ne disait pas grand'chose au peintre. Il avait entrevu des clochers, des arbres et des maisons qui, comme du bronze, rehaussaient l'horizon couleur d'eau, puis il somnola, bercé par la voix grave du petit homme qui répétait une chanson. Il assista ainsi à l'assomption de son compagnon de voyage et de l'abbesse, il eut ensuite des pensées qui n'étaient pas très pieuses et il s'endormit tout à fait.

Le pavé de la ville le réveilla. Il descendit de la voiture précédé du chanteur qu'un cortège aux flambeaux et des violons escortèrent jusqu'au champ de foire.

Jean Clausse, écrasé par la fatigue du véhicule, se laissa conduire à sa chambre : il vit seulement qu'elle était peinte en blanc comme celle d'une jeune fille. Il y ronfla jusqu'à l'aube.

* * *

L'asthme l'amena à la fenêtre à son réveil : le ciel était rouge, on eût dit que le soleil n'avait pas quitté l'horizon de toute la nuit. Puis le parc vibra sous la lumière : des oiseaux chantèrent, des merles sifflèrent et un coucou leur répondit. A l'angle de la fenêtre, un fil d'araignée s'irisa. Des effluves profonds montaient jusqu'au vieux peintre qui sentit soudain qu'il jouait malgré lui le retour de l'enfant prodigue. Et il ricana de toutes ses rides.

Pendant des heures, l'asthme le cloua dans son fauteuil,

le tendit à la fenêtre ou le courba sur un paquet de plantes séchées qu'il brûlait adroitement sur une assiette. Il garda la chambre.

Une jeune servante, le visage frais, la croupe mouvante, les bouts des seins en folie sous la blouse légère, courant sur ses bas blancs, toussant et larmoyant dans la fumée odorante, se dépensa sans compter, filialement, auprès du malade qui cherchait ses mots pour la remercier d'une voix flûtée, entre les quintes.

Elle se nommait Rose, elle avait dix-huit ans et son amoureux travaillait dans une râperie. Elle disait son roman, la tête penchée, une flamme dans ses yeux couleur noisette. De mariage il n'était point question : elle était trop jeune.

Elle s'enhardit très vite et comme Jean Clausse lui avait dit sa profession, elle lui demanda qu'il fit son portrait. De bonne grâce, il la dessina d'un crayon mal assuré entre deux accès et Rose émerveillée sauta de joie. Le vieil artiste l'embrassa sur les deux joues pour la remercier.

Elle l'avait mis de bonne humeur et il bavarda avec elle dans les escaliers, dans la salle à manger, au jardin d'où une crise le chassa. Mais vers le soir, un autre voyageur requit l'unique servante de la maison et Jean Clausse se tint à la fenêtre magnétique. Puis brusquement, sans rien dire à personne, il emporta sa boîte et son chevalet.

* * *

Du point où il s'était installé, on pouvait voir, par ce temps clair, quatorze clochers qui, à l'heure des messes, de midi et de l'angelus chantaient sur les terres. Le soleil s'attardait et embrasait trois ou quatre villages avant de s'en aller. Les arbres verts se dessinaient sur un fond rouge. Plus haut des nuages noirs formaient une montagne.

Soudain un faisceau d'or la troua, bougea et carressa un hameau. Le contour accidenté de la « montagne » se couvrit de neige. Le fanal bougea encore et darda son faisceau vers l'ouest. La « montagne » prit la forme d'un dôme byzantin, puis elle s'aplatit... Le large rayon sortit du sommet, verticalement. Une cascade de pourpre et d'or jaillit des « rochers », les crêtes s'illuminèrent et le paysage aérien tout entier s'orna d'un nimbe furtif.

Entre les derniers ormes visibles de la levée et le clocher svelte et ajouré, le ciel se transforma en un lac rouge : quelques lignes plus pâles y firent des vagues. La montagne de tantôt se changea en forêt, le soleil invisible en incendia le sommet.

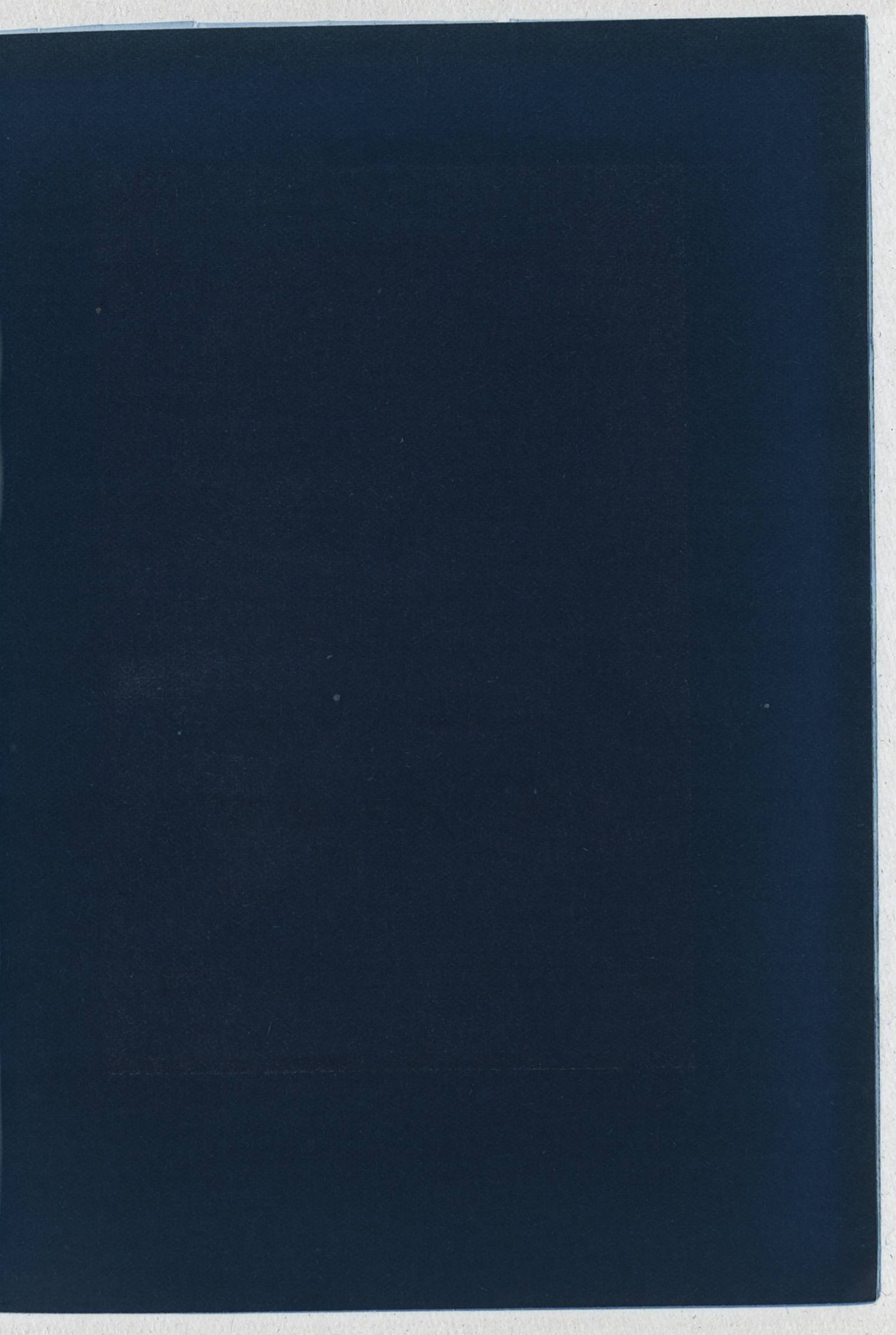
Tendu par-dessus son chevalet, Jean Clausse haletait, s'efforçant de noter la magie du ciel, s'acharnant sur les chimies de sa palette, les yeux fous et religieux, le visage crispé.

Puis il eut un cri d'angoisse. Une grosse boule rouge descendait lentement à l'horizon, se brisait sur les toits des maisons, roulait au pignon de l'une d'elles, s'avavançait, descendait de nouveau, fondait, scintillait, devint un cône entre deux murs. Le ciel se dora, puis bleuit.

Dans un râle, le vieux maître s'écroula sur l'herbe. L'esquisse se tendait, puissante, féerique et sonore comme une image des soirs primitifs, dans le cadre du chevalet.

Et lorsque les manants chargèrent sur une civière à fumier le cadavre de Jean Clausse, le peintre des princes, pour le conduire chez le pharmacien, dans le clocher ajouré, une petite cloche se mut, comme un crapaud, pour sonner le glas du riche brasseur mort la veille.







Le Muet

Il était mort. On n'en disait pas davantage.

Gustave FLAUBERT.

Il arrivait le vendredi matin, vers neuf heures, neuf heures et demie, peu après le départ d'Achille, le boucher. Certes, il venait bien des pauvres chez Mar-Josèphe, puisqu'on ne leur refusait jamais la charité : une bonne miche de pain de méteil, bien beurrée, avec un doigt de « sirop », car l'aumône en argent était inconnue à Landenne, sauf chez M. le curé, M. Smal, un Ami Fritz wallon, ou Mammzelle Lignon, une béguine sans cornette. C'était bon pour les riches en un mot.

Oui, elle avait beaucoup de pauvres, la vieille Mar-Josèphe; mais, pour sûr, c'était un pauvre à part, « l'moïa ». Il suivait de près le boucher. Celui-ci, après avoir déposé son éternelle livre de « fromage » sur la table et interrogé la maîtresse du logis sur sa santé — question de s'informer du reste : elle avait une santé, la vieille! —, le boucher détachait sa petite charrette de la barrière peinte en minium, et, pendant que son chien avait un long jappement, il criait :

— Eh! Mar-Josèphe!... Voici « l'moïa » à la Treille.

Alors, elle trotinait vers l'armoire et en sortait un reste de souper de la veille. Souper, dis-je, et avec cela, déjeuner, dîner et goûter tout ensemble. C'était invariablement de la soupe aux légumes avec des mange-tout, de la « verte soupe », comme on dit en Wallonie. Elle la faisait donc chauffer au plus vite, puis allait soutirer de la bière dans son pot tout bleu, d'un bleu de ciel et sur le flanc duquel un pierrot vidait une cerise. Elle savait bien qu'il ne le boirait pas complètement son pot, mais elle craignait de le gêner. Songez donc, s'il n'en avait pas eu assez pour-

tant... Elle se mettait à couper le pain avec une vigueur de jeune... Il ne le mangerait pas tout non plus le pain, les tranches étaient si épaisses — mais il en aurait à volonté au moins. Elle allait encore quérir une timbale — le couvercle d'une « jusse » d'un de ses fils — et ses cerises qu'elle préparait tous les ans à la même époque.

Quand la soupe ronronnait comme un vieux chat, que l'assiette faisait une ronde tache blanche sur le tapis ciré où des lapins se poursuivaient en montrant leurs derrières, que le bocal avait des feux vermillons aux rayons de soleil qui furetaient, indiscrets, entre les bouquetiers et qu'une cascade de tranches de pain s'aligeaient près de la rustique timbale, Mar-Josèphe se remettait dans son fauteuil d'osier, qui geignait parfois comme un rhumatisé, — attendant sa venue.

C'était une bien vieille femme que Mar-Josèphe, si vieille qu'on ne savait plus son âge. Elle-même l'avait peut-être oublié. Sa bonne figure, cuite et recuite au soleil de Wallonie, était un peu parcheminée et quelques poils se frisaient çà et là sur sa face anguleuse, plissée comme une pomme de terre de l'an passé. Mais ses cheveux étaient si blancs, si beaux ainsi tout en fils d'argent et ses yeux si bons dans ses vieilles paupières qui ne savaient presque plus se déplier ! Quant à son nez, il devenait de plus en plus petit : j'ai toujours pensé qu'il s'effritait au contact de l'air du dehors. Et propre donc qu'elle était Mar-Josèphe ! D'une propreté méticuleuse, ainsi que ces vieillards qui semblent s'être conservés dans du vinaigre, tout comme des cerises... Un mouchoir blanc comme neige, disposé en capeline sur sa tête ; un casaquin grisâtre aux boutons blancs, un tablier gros bleu, qui gardait toujours ses carrés. Et toute sa petite personne fleurant la lavande, à cause d'un morceau de toile blanche non ourlé qui lui servait de mouchoir, et qu'elle imbibait consciencieusement le dimanche.

Elle avait eu beaucoup d'enfants, tous fils, douze ou treize. Je crois qu'elle-même ne le savait pas au juste, pas plus que son âge. Mais l'Hôte s'était assis au coin du feu et la grande fabrique les avait dévorés tous l'un après l'autre, implacablement.

C'était là-bas, la grande usine dans le fond. Et maintenant, elle restait seule, seule avec ses souvenirs... Ses souvenirs !... Dans sa pauvre tête, un peu fêlée, par cette chute d'années et de malheurs, elle confondait ses fils et les accidents, leurs visages et leurs noms... Puis elle

avait adopté une petite-fille qui, arrivée à l'âge de vingt ans, l'avait quittée pour suivre son galant. Oh! ce fut un dernier coup!... Sa raison avait tout à fait chancelé, et elle se surprenait parfois à divaguer, toute seule, dans son fauteuil... Elle avait pourtant de l'amour pour tous ses fils s'ils avaient vécu et ça lui faisait mal au cœur tout cet amour qu'elle ne pouvait épancher.

Puis un jour « l'moïa » avait frappé à sa porte... Et depuis, tous les vendredis, sans en manquer un seul, il arrivait, la saluait du même signe de tête, prenait place du même côté de la table, sur la chaise fraîchement rempaillée

Sur le coup, elle l'avait aimé, ce jeune homme. Ç'aurait été un si grand bonheur de l'avoir pour fils. Mais il était si beau, ce rêve-là, trop beau pour se réaliser. Elle n'avait jamais osé lui en parler, n'ayant jamais osé espérer. Elle avait été si malheureuse, toujours, toujours!...

Ils auraient bien vécu ensemble pourtant... Elle n'était pas riche, Mar-Josèphe, oh non!... Mais dans mon bon vieux village de Landenne, c'était tout comme. En effet, elle avait quelques bonniers de terre : deux dans Houssoit, un au Babouin, un à l'Orcanette, deux à Mostombe. Quelques écus aussi à la Caisse d'épargne et autant dans son coffre. Sa petite maison avec appentis, fournil et toutes ses annexes, en un mot; une aumaille dans son étable; deux nourrans dans sa soue.

Ce qu'ils auraient bien été, n'est-il pas vrai?... Tous les vendredis, elle y pensait; le reste de la semaine, elle l'oubliait : elle avait si peu de mémoire. Mais le vendredi, c'était tout autre chose : elle se levait plus tôt qu'à l'ordinaire, allait fouiller dans la gerbe de plantes que, petit à petit, il lui avait apportée, qu'elle plaçait régulièrement dans un coffre et dont chaque brindille était sacrée pour elle. Puis, elle jetait un coup d'œil sur les pommes et les poires qui s'alignaient, queue en l'air, en bataillon serré, dans l'armoire. Tout cela avec des regards satisfaits d'avare.

Puis, quand le chien avait jeté son jappement, le boucher son avertissement, elle mettait la table, remisait sa vieille petite personne dans son fauteuil inconsolable et le revoyait tout comme le vendredi précédent et l'autre vendredi... et encore tous les autres... Elle n'aurait plus su dire depuis combien de temps cela durait ainsi. Que lui importait du reste, puisqu'il reviendrait.

Il entra enfin, la saluant d'un grand signe de tête, un mince sourire sous le nez. C'était un jeune dégingandé, sec comme un sauret, avec un ventre anormal qui lui tirait le sarrot. Des pommettes rouges qui semblaient vouloir percer sa peau sale de phtisique, un menton pointu qui faisait presque partie de sa pomme d'Adam par trop proéminente. Il n'était pas beau « l'moïa », comme vous voyez, mais ses yeux avaient quelque chose de grave qui faisait peine à voir.

Il entra. Pendant la bonne saison, il déposait ses plantes sur la table et se mettait à manger, après avoir ébauché un grand signe de croix, soulevant sa casquette de soie, de l'autre main. C'était quelque chose comme un calendrier ambulant, « l'moïa » ! Au mois d'avril, il apportait à Mar-Josèphe un énorme bouquet de violettes. C'est que le printemps faisait fumer la terre et que les petits oiseaux se gringottaient de bien douces choses, tout bas, sous la grande ramée de Troka. Il mâchonnait des brins de toutes sortes : brins d'aubépine, de cormier ou de genêt, brins rouges ou verts... Au mois d'août, il lui présentait une poignée d'épis, dont il avait égalisé les fétus, sur une pierre du chemin, avec son couteau : c'est que les aoûtérons grillaient sous leurs « châteaux » dans les éteules et que les gamins se baignaient, en cachette, derrière les csiers de la Fontenalle. Il avait le visage tout mâchuré de sueur et de poussière. Quand venait octobre, il tirait, de ses poches, des pommes, rouges comme ses joues de fiévreux, ou des poires, dures comme des cailloux que la vieille portait aussitôt dans l'armoire : c'est qu'il y avait de longs couchers de soleil du côté de Boltry et des Haies-Monet avec un peu de toutes les couleurs : du rose, de l'or, du vert, du mauve ; et que les peupliers de la « drève » éparpillaient des feuilles laquées, comme Gilbert jette des pièces de cinq francs en carton. Il avait déjà mis son espèce de pardessus, une défroque qui lui venait je ne sais d'où et qui clapotait sur ses maigres jambes. Il tenait un petit fétu au coin des lèvres. En décembre enfin, il n'apportait plus rien, sinon de la neige à ses souliers. Il grailonnait consciencieusement avant d'entrer et se dirigeait tout droit vers le pot du poêle flambant rose. C'est qu'il y avait beaucoup de blanc partout, des jeux d'enfants sur le vivier de la cense, que les paux du Grand Pré avaient mis leurs toques de fourrure et que la neige tombait en papillons...

Tout en mangeant, il regardait autour de lui, avec une innocente convoitise, une béate admiration pour ce vieux mobilier. Il examinait, tour à tour, l'armoire très basse, aux garnitures de cuivre, presque noire sous les multiples couches de vernis; les vases aux fleurs rouges, placés à bouchetons et les autres, d'où émergeaient des têtes de pipes; et, au-dessus, le grand christ en bois étranger, aux fines dentelures, avec tous les instruments de la Passion; les portraits jaunis, encadrés de minces tresses de paille laiteuse; l'horloge, qui ravaudait dans son coin, marmottant je ne sais quoi comme les vieux qui tombent en enfance; sur la cheminée, des boîtes à café et à chicorée où des Chinois se tiraient par la natte; le gros réveil qui écartait ses jambes grêles en face d'un petit bondieu, sur lequel se desséchait une branchette de buis.

Puis il continuait son repas interrompu. Après avoir mangé jusqu'aux oreilles, bu à sa soif et goûté aux succulentes cerises de Mar-Josèphe, il reprenait ses plantes. Il toussait comme un catarrheux quand il s'agissait du bouillon-blanc, du mille-pertuis et de la consoude; désignait son ventre, pour la bardane ou la gratiote; s'essuyait rageusement le front en prenant la morelle; se rayait la peau d'un coup d'ongle en disposant des feuilles de plantin... C'était selon que les plantes guérissaient la toux, étaient laxatives, dépuratives ou vulnéraires...

Quant aux doses, il n'y avait pas de danger! Mar-Josèphe ne s'en servait pas. Une quinte de toux lui aurait déboîté tous les membres. Avait-elle encore quelque chose dans le ventre? Elle aurait sué ce qui lui restait de sang, et des blessures, elle ne s'en faisait pas, quoique sa peau fût beaucoup usée.

Elle ne disait jamais rien. De quoi aurait-elle parlé? De lui? A quoi bon? puisqu'il était là... et qu'il reviendrait. Du temps? Et son calendrier? Des nouvelles du dehors? Que lui importait? Mais elle avait toujours le même sourire dans sa bouche édentée, pendant le repas, pendant l'inspection et même la sempiternelle pantomime grotesque... Puis il partait, avec un long rire muet qui lui fendait sa mince figure empreinte d'une satisfaction égoïste... Et c'était pour une semaine...

Muet, boucher, chien, tous contribuaient inconsciemment à cet événement dans sa vie calme de vieille...

Un vendredi, il ne vint pas... Seul, le chien eut son long jappement de bête libérée. Le boucher ne cria pas l'aver-

tissement accoutumé et laissa Mar-Josèphe toute chose... L'autre vendredi, rien encore!... Un matin, il lui arriva une lettre, et comme elle ne savait plus lire, même avec des lunettes, elle se rendit, sans tarder, au presbytère, pressentant que c'était de son enfant du côté de Seilles. Il s'agissait de lui, en effet.

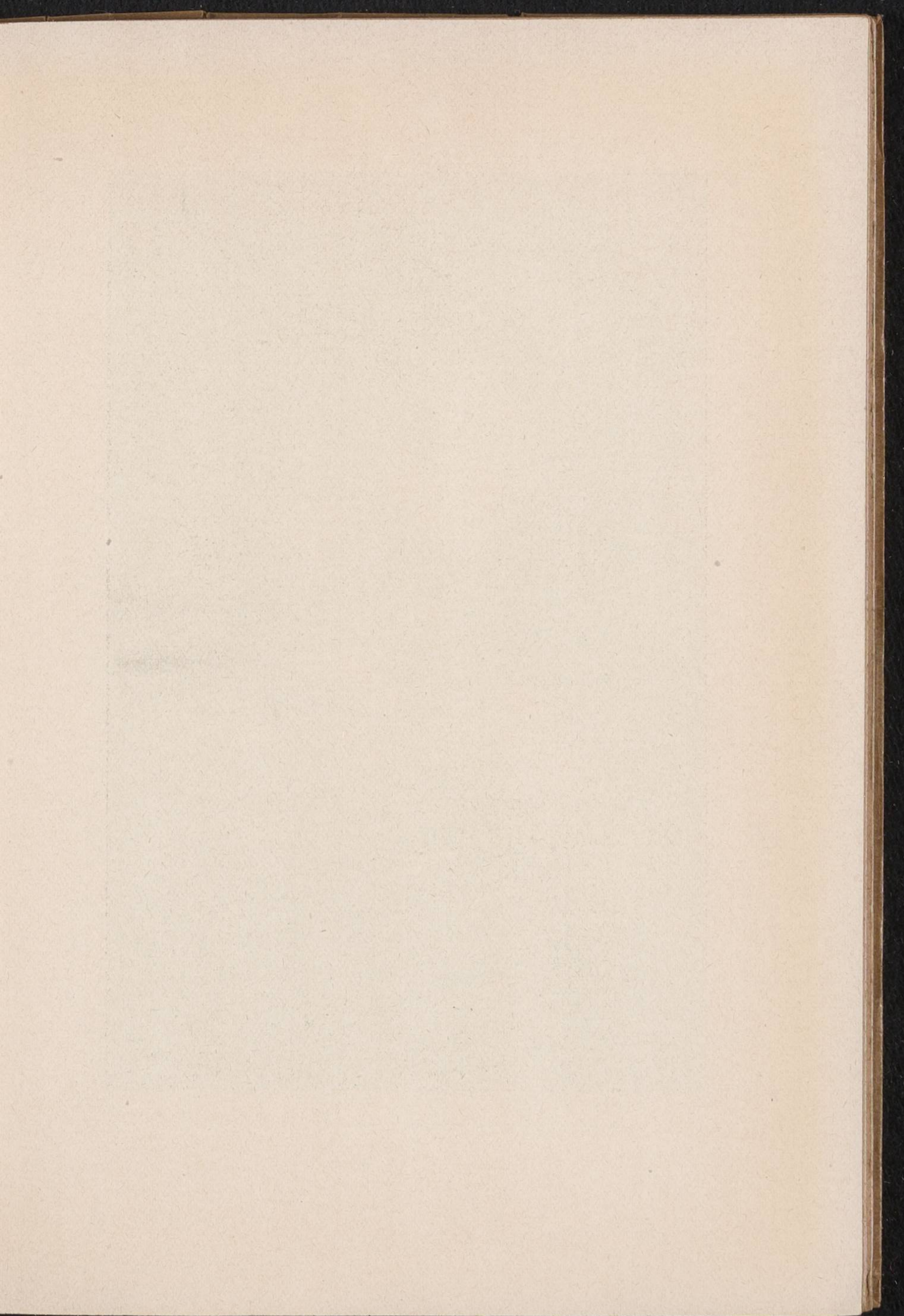
Avec beaucoup de ménagements, le curé lui dit que son « moïa » était mort. Une parente d'Andenelle accomplissait, par lettre, le dernier désir du mourant, qui avait beaucoup pensé à Mar-Josèphe, avant de s'en aller. Mais elle n'écoutait plus : elle avait fermé les yeux en une vision atroce, une dernière vision lucide de sa pauvre tête de vieille : une grande usine qui lui dévorait son fils, l'incarnation de tous les autres...

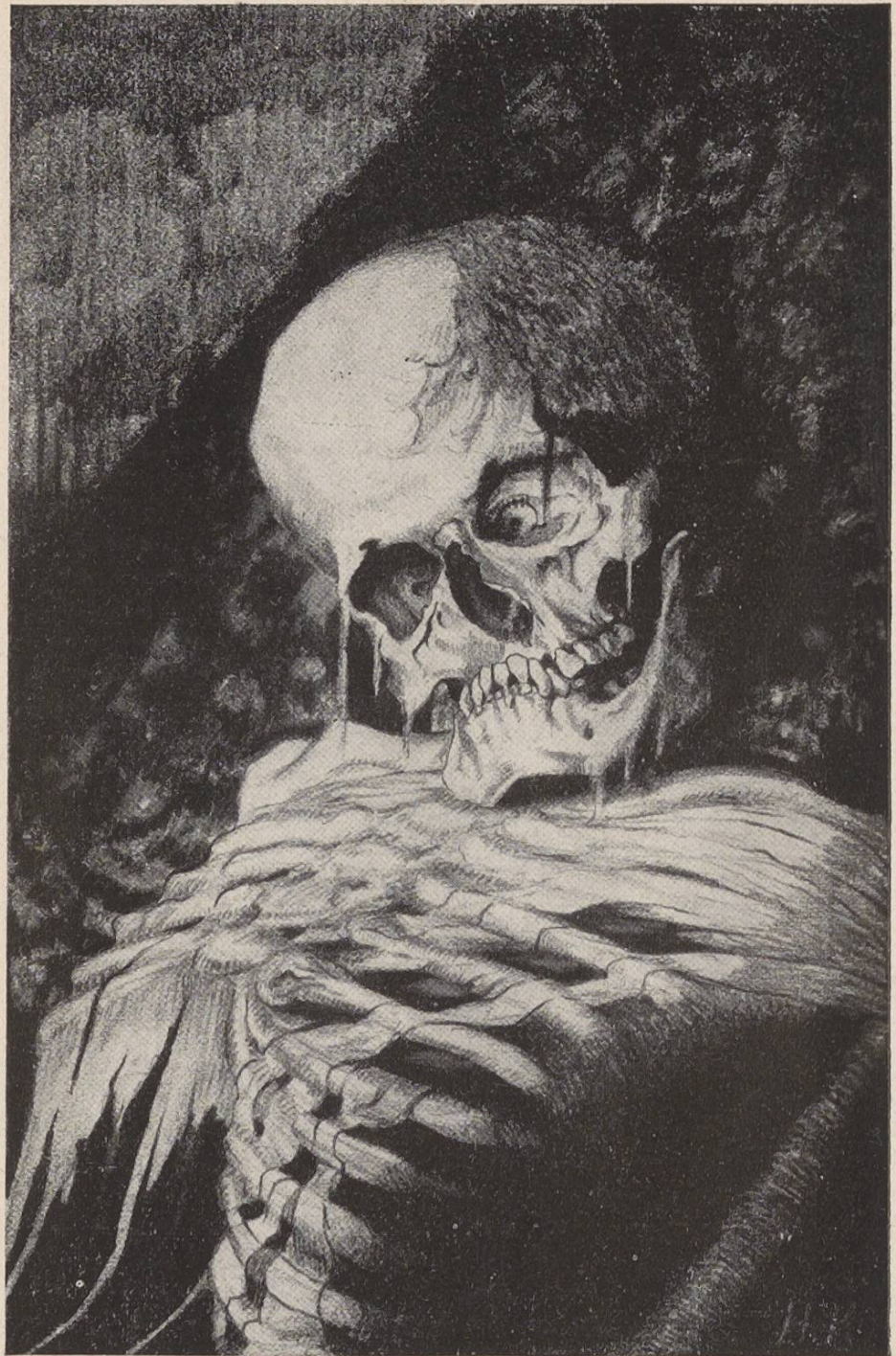
Elle sortit chancelante, comme ivre, et dans sa petite main crispée tout le long de la Treille, se détissait la loque parfumée, fil à fil...

* * *

Un matin — un vendredi — on la trouva morte, un tas de plantes sur les genoux — la chambre était pleine de leur odeur aromatique — un sourire dans ses lèvres blanches, exsangues, le regard dirigé vers la porte ; sur la table, il y avait un bocal de cerises, débouché, mais plein encore, une assiettée de soupe refroidie, et, derrière les tranches de pain, une pomme à moitié mangée.







L'Homme de la Grue

*Alors toutes les ménagères s'enquirent :
Croyez-vous qu'il restera parmi nous ?*

Rudyard KIPLING.

La trépidation de la grue couvrit un instant les mille bruits de la ville qui chantait ou s'amusait, la benne bascula et apparut comme la gueule rouge du monstre mécanique au-dessus du terril. Les scories en fusion dévalèrent, illuminèrent le versant, le ciel, les maisons et le fleuve, puis s'étirèrent comme un insecte de feu. Et, dans le nuage de fumée qui montait, Pierre Lardinois bourra sa pipe et ranima l'appareil : les chaînes, le moteur et la charpente métallique vibrèrent, le bac se releva et glissa docilement vers l'usine.

Il vivait là-haut depuis longtemps Pierre Lardinois, et depuis longtemps il ignorait tout des hauts-fourneaux, de leurs flammes colorées, de leurs gaz qui pressaient le cerveau et amollissaient les jambes, du tintamarre des bâtisses métalliques et bizarres, des feux sournois qui pelaient les torsos nus et des gouttes de métal qui vrillaient de temps en temps une main, une joue ou un œil. Il connaissait l'usine par le dessus, c'est-à-dire par ses cheminées géantes qui marquaient le temps aux gens du bassin noir et rouge, par les langues pourpres que tiraient les gueulards vivant dans la nuit, et, par les images de tous les pays, de toutes les saisons et de toutes les heures, par les météores fugitifs nés des mains suantes des hommes et jaillis des fours. Elle n'était plus pour lui qu'un fragment du paysage quotidien, comme un filet de lune s'accrochant à un arbre, un orage qu'il voyait venir de très loin, les petites maisons qui prennent, la nuit, des visages humains et familiers et les clochers décapités, coupés en deux par les fumées vagabondes et joueuses.

De vivre là, seul, la nuit, loin de la ville, près des nuages et des étoiles, avec sa bible et sa pipe, Pierre Lardinois n'était plus comme les autres et il le sentait bien lorsque, ayant refermé sa guérite le matin, par le sentier bordé de plantes maigres, dont il connaissait les vertus, il redescendait vers les hommes.

Et les hommes l'aimaient bien parce que, grâce à lui, les nuits lourdes d'été et les nuits froides d'hiver s'illuminaient à deux lieues à la ronde et que la gueule rouge de la benne basculée éclairait les amours des époux enlacés dans leur lit, la fièvre des malades éveillés et l'angoisse des femmes qui attendaient leurs maris ivrognes.

Les gens attardés qui se hâtaient sous les réverbères clignotants, les soirs pluvieux, aimaient la longue caresse céleste que l'homme allumait furtivement là-haut, d'un menu geste qui lui valait un peu de pain, un peu d'alcool et un peu de tabac, et lorsque, vers la fin du jour, les familles devisaient, et que Pierre Lardinois, d'un petit coup de main, versait de la lumière par les fenêtres des cinq mille maisons grises du versant est, on disait son nom; et lorsqu'on se taisait, il adoucissait les visages et ouvrait les bouches qui ne prononçaient que des paroles de paix et d'amour.

Parce que Pierre Lardinois guérissait les maux de ventre, les plaies et les brûlures, qu'il prédisait le temps qu'il ferait pendant la journée — puisqu'il l'avait vu venir par-delà la cité fumeuse — et qu'il disait en passant une de ces histoires que Christ racontait autrefois aux hommes qui le clouèrent sur une croix. Les grands oiseaux migrants effleuraient sa vigie de leurs théories craquetantes deux fois par an et l'année de la variole les choucas avaient peuplé sa charpente.

Après ses brèves apparitions chez les gens, Pierre Lardinois remontait dans sa guérite; il prenait plaisir à interroger les vitres allumées des cinq mille petites maisons, il aimait tout ce monde anonyme qu'elles abritaient, et il s'imaginait, derrière les rideaux, des hommes qui jouaient aux cartes, ou une femme qui repassait le linge dur de la semaine. Et pour ne pas trop s'attendrir, il allumait sa pipe à la lampe à bec que du pied du terril on eût prise pour une étoile, et pensait à des choses simples comme son âme de vieux jeune homme que le travail avait nourri et vêtu à peine, mais auquel il n'avait enlevé que deux doigts de la main gauche.

Cette nuit-là, le vent aboyait dans la charpente, la secouait toute, la faisait gémir, ranimait la benne rouge qui passait et rabattait son souffle chaud sur la guérite. Pierre Lardinois souriait dans la tempête dont les caprices l'amusaient. Clac ! la benne basculait dans le noir, le vent et la pluie ; la lave brillait, crépitait, pâlisait ; des scories restaient allumées dans le fond où elles avaient roulé sous un jeu d'étincelles, s'éteignaient puis se réveillaient comme des tisons sous le vent. Et la grande aurore furtive avait éclairé tout le pays de l'est où, ici et là, les langues des gueulards se tordaient et rentraient dans leurs trous.

Le petit homme chantait dans le grand vent ; les chaînes, le moteur, la charpente vibraient, le bac se relevait et glissait vers l'usine, patinant par places à cause de la pluie. Puis l'énorme caisse chaude revenait et roussissait parfois les moustaches drues de Pierre Lardinois qui commençait à suer malgré le vent et l'eau. Les roues s'attachaient tout le long des rails et le moteur révélait ses formes de crabe sous les flammes vertes.

Pour comble de malheur, le bac fit un demi-tour, il maintint sa grosse gueule rouge ouverte, comme une lune brusquement apparue, et l'homme dut descendre l'échelle mouillée, en détacher son ringard et tisonner le mâchefer aveuglant. Ses ahans se mêlèrent aux aboiements du vent, la masse incandescente fienta, puis sous un dernier coup de fer la benne se retourna et la lueur caressa le village secoué sous l'averse.

* * *

Les chargeurs ne virent point revenir la caisse chaude.

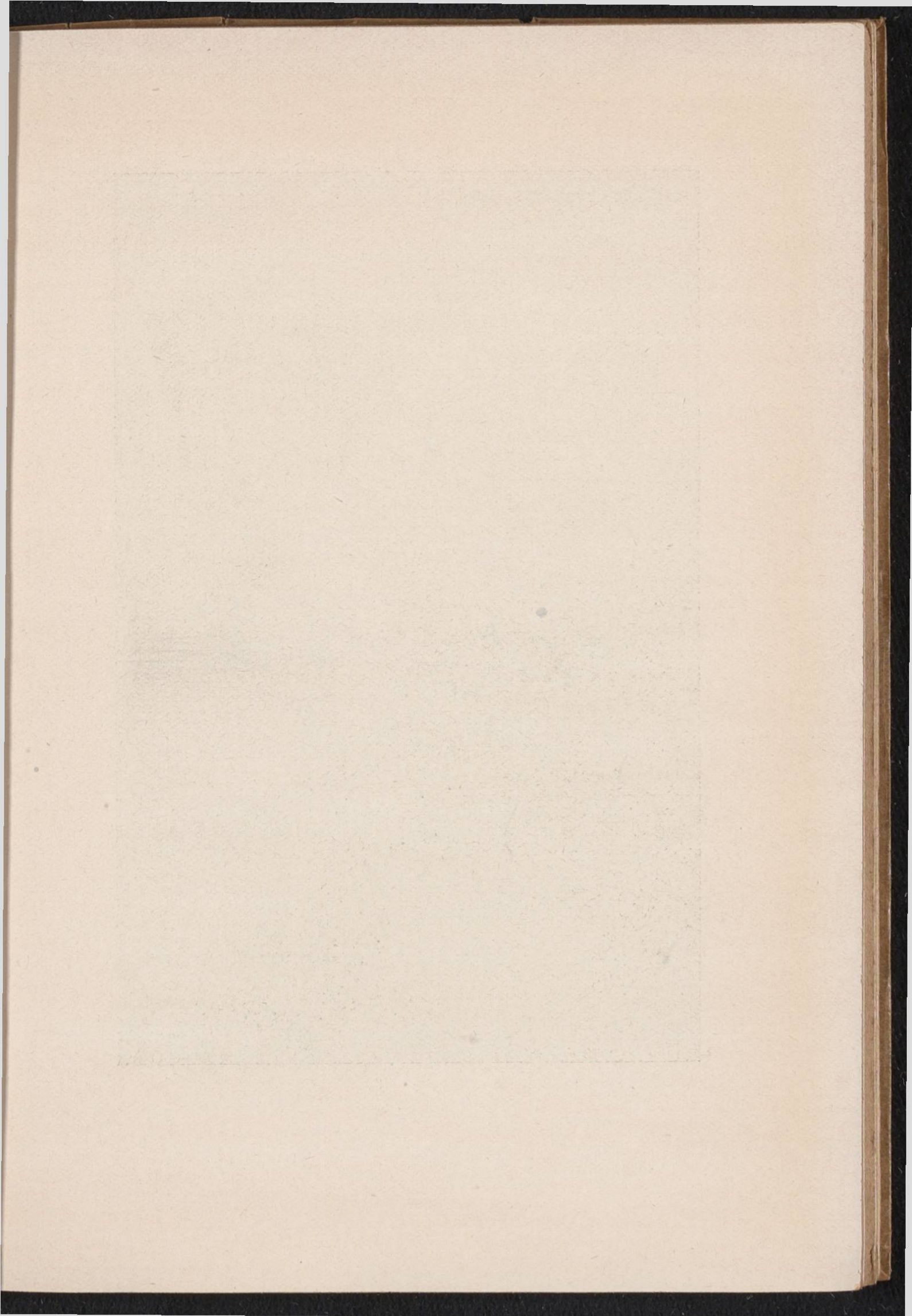
Les gens qui veillaient l'agonie de la vieille Marguerite ne revirent point, de toute la nuit, la grande lumière amicale de la grue, et deux jeunes époux s'endormirent le cœur gros, inquiets du petit homme timide et doux qui éclairait par instants leurs amours.

Le lendemain matin, les pauvres habitants des cinq mille maisonnettes du versant est, s'informèrent de Pierre Lardinois qui depuis dix ans n'avait jamais failli à sa tâche publique.

Les chargeurs s'étaient mis en route dans la pluie et le vent, avaient appelé dans leurs mains, avaient trouvé la guérite vide et le bac suspendu, puis, quand les scories

furent tout à fait éteintes, ils s'étaient aventurés sur la colline chaude et à la lueur de la lampe à bec à laquelle l'homme allumait sa pipe, ils avaient découvert à mi-chemin du fond, un petit paquet de chairs carbonisées, quelque chose de nu, de rouge et de recroquevillé qui avait dû être Pierre Lardinois, le dispensateur de lumière et de consolation du noir versant est.







Le Marchand de Toile

En vérité, ce serait une soirée mémorable.

Louis HÉMON.

La maison était vieille et branlante. Le vent secouait les volets et le poirier en espalier qui était à demi détaché du mur, bien qu'il eût poussé ses racines sous les assises de la façade. Dans la cour fleurissaient un lilas et des capucines, s'amoncelaient les feuilles mortes ou la neige, selon la saison. L'été un gros chat noir faisait le guet sur le seuil chaud et l'hiver, un merle hardi sifflait à l'angle du toit près de la joubarbe. Des géraniums aux fenêtres, des rats-de-cave bénis au-dessus des portes, du buis séché aux solives, un poêle docile, une lampe capricieuse, un moulin à café qui faisait chanter le canari, un grillon fidèle, un bondieu en cuivre auquel il manquait un bras, une table, six chaises, de minables ustensiles bien propres sur une planche, de la paix plein la maison.

Nicolas Bréalles était célèbre dans le pays. Très grand, très maigre, le visage effilé du nez et du menton, le dos voûté par le pesant rouleau de toile que depuis des ans il allait vendre au mètre à deux lieues à la ronde, sa longue règle de sapin passée dans la bandoulière, le marchand voyageait d'un pas égal, dans la boue, la poussière ou la neige, rapportant à sa femme, outre quelques pièces blanches, des œufs frais, du beurre de ferme, un châle en été ou une blouse de satinette en hiver, selon l'humeur des parents qu'il avait pu approcher. Sa toux le signalait sur les routes et il devenait aimable quand il avait bu.

Sa femme était tellement bonne, tellement simple, tellement discrète, que son souvenir est perdu.

Le grand Nicolas parcourait la province trois jours par

semaine, et nul comme lui ne connaissait les mœurs des villages du Haut-Pays, les différends de familles, les secrets des amoureux, les arbres abattus par la foudre, les dates des pardons, des neuvaines, des foires et des processions, les chapelles et les terrils, le nom du mort dont le glas sonnait par-dessus les campagnes, la meule qui avait rougi le ciel la nuit d'avant.

Aussi bien, chaque soir, s'amenaient chez lui quatre voisins qui, depuis longtemps, faisaient partie de sa maison et de sa vie.

Lorsqu'ils arrivaient, l'un après l'autre, sur la pointe des pieds, le marchand dormait étendu dans un fauteuil d'osier, geignant comme lui, et, à son réveil, l'homme contait en toussant souvent derrière ses mains, le corps secoué, surtout lorsque son récit l'avait fait rire et lui avait dérangé les bronches.

Le gros souci de ses tournées était de recueillir de quoi animer une ou deux soirées : il ne parlait jamais de son commerce. Et de voir ses quatre voisins attentifs à ses paroles chaque soir, il les aimait de tout son cœur.

Le petit gros qui travaillait dans les moulins à calcaire s'époussetait lorsque le rire secouait son ventre et ses cuisses ; le vieux cordonnier, la tête oblique et penchée, pleurait sur ses lunettes rouillées ; le machiniste de la mine rognait ses ongles brunis par l'huile, et le maître d'école, célibataire sans âge, au visage poli comme une écuelle de bois, tirait imperturbablement sur sa pipe juteuse en surveillant les plis de son pantalon.

Il en était ainsi chaque soir depuis des ans.

* * *

Le dormeur ronflait, les jambes et les mains croisées, la femme allait et venait pendant la bonne saison ou cousait sous la lampe lorsque l'hiver fermait les portes. Les hommes respectaient le sommeil du marchand, le petit gros allait chercher un carafon de genièvre au cabaret voisin, il rentrait à pas de loup, puis, à quatre, ils jouaient aux cartes en baissant la voix. Enfin, le dormeur toussait, ouvrait un œil, puis l'autre, crachait sous le poêle, étirait ses membres maigres, donnait un coup de ses doigts effilés à la visière de sa casquette et saluait :

— Ah ! la compagnie.

Et les quatre disaient en chœur :

— Salut, Bréalle.

La femme sortait les petits verres octogonaux de l'armoire et versait la première goutte. Et comme celle-ci brûlait la gorge, constatait le marchand en désignant sa pomme d'Adam pointue, elle versait tout de suite la seconde goutte.

Sans préambule, puisque les autres étaient venus pour cela, Bréalles exagérait l'embonpoint d'une glaneuse qui soufflait sous sa botte de paille le matin sur la grand'-route; il imitait les aboiements féroces d'un chien de ferme, le cri d'un oiseau qu'il n'avait pu identifier, la voix hilare d'un client revêché, la surprise affectée d'une parente égoïste. Il ranimait ainsi ses voyages incertains de Juif Errant. Puis, après avoir toussé longuement, il contait.

Il fallait l'entendre dire de sa voix trop grave, le visage épouvanté des trois vieilles sorcières de Pontillas qu'un cercle de poussière recueillie sur une tombe du cimetière avait immobilisées dans l'église, et leur bouche paralysée, et leurs gestes déments, et la scène de la lapidation, et leurs vieux corps saignants que recueillirent les gendarmes. Il disait aussi les exploits de ce grand chien que le tailleur de Noville avait habillé d'un linceul et dont la course affola le village durant neuf nuits : on entendait au loin claquer des sabots sur les chemins durcis par le gel. Il disait encore l'angoisse des carriers le matin qu'ils aperçurent une tête livide et chevelue émerger de l'étang où l'on avait noyé une étrangère dont on ne sut jamais le nom.

Le conteur était oppressé par la peur qu'il créait et, la gorge sèche, la pomme d'Adam mobile, il réclamait une goutte. Bien qu'ils connussent ces histoires, les quatre ne soufflaient mot. Le petit gros sentait remuer ses boyaux; le vieux cordonnier, l'oreille tendue, sentait des chatouillements à la racine de ses rares cheveux; le machiniste attaquait ses lunules brunies, et le maître d'école songeait aux mauvais rêves qu'il ferait la nuit.

A la septième goutte, Bréalles passait aux histoires gaies. Il racontait les aventures de ce Rocambole qui, de vingt litres d'anisette avait fabriqué deux cent quarante flacons d'une liqueur saumâtre qui guérit dans trois provinces les femmes de certaines douleurs, les vaches de la stomatite aphteuse, les chiens des vers et les porcs de la ladrerie. Il disait aussi les avatars de ce pauvre photographe qui soumettait ses travaux aux premières gens qu'il rencon-

trait dans le village et qui, lorsque ces gens ne reconnaissaient pas le modèle, rebroussait chemin, la mort dans l'âme. Ou bien l'aventure de ce politicien, lequel n'en devint pas moins ministre, qui, un soir de meeting, dans une petite salle de spectacle, était tombé dans le trou du souffleur en saluant l'assemblée.

Le petit gros étouffait, le vieux cordonnier relevait ses lunettes sur son front et mordait dans son mouchoir tout trempé de ses larmes; le machiniste bavait sur ses poings fermés, et le rire aigret du maître d'école réveillait le canari.

Bréalles riait aussi, mais la toux le secouait dans son fauteuil, son visage se crispait derrière ses deux mains larges ouvertes et comme la crise ne finissait pas, les quatre, qui n'avaient pas dit un mot de toute la soirée, s'en allaient en lui souhaitant la bonne nuit. La femme était déjà montée sans qu'on se fût aperçu de sa disparition.

* * *

Un soir, lorsque les quatre arrivèrent, le marchand ne dormait pas : il était aphone et il faisait force gestes. Un mot passait parfois, imperceptible. Penchés autour de lui, ils comprirent que Bréalles s'était trouvé sans voix le matin en Hesbaye et pour se rattraper de leurs années de silence, tous à la fois ils parlèrent des plantes vertueuses qui croissaient dans le pays.

Le lendemain ils apportèrent des gerbes de jusquiame, de bouillon blanc et de douce amère recueillies sur les talus des carrières ou mendiées aux voisins, et comme le conteur était toujours muet, ils se disputèrent sur la destination des simples. C'est ainsi qu'on s'aperçut que le maître d'école criait souvent de sa voix aigrelette : « A coup sûr ! »

Le malade ne guérissait pas et le médecin haussait les épaules. Le petit grenier fut bientôt couvert de plantes et la maison devint odorante comme une herboristerie.

Les quatre se méfiaient des crachats du marchand qui maigrissait à vue d'œil : des trous se creusaient le long des mâchoires, les tendons saillaient dans le cou séché et laissaient s'incliner la tête. Lorsqu'il était seul, l'homme pleurait de ne plus pouvoir conter les histoires qui l'assaillaient depuis qu'il restait à la maison. Le soir, lorsque

les quatre arrivaient, ils comprenaient à ses gestes que le marchand avait trouvé des contes qu'ils ignoraient. Et ils attendaient sa guérison.

* * *

Après des jours et des jours, le marchand s'alita. Ses amis vinrent le voir faire des signes comme un muet sur sa couche en s'écoutant râler, et ils avaient peur de ses yeux vitreux. L'un apportait du sucre candi, l'autre de l'alun, le troisième des plantes rares, le maître d'école un scapulaire ou un cataplasme mystérieux.

Nicolas Bréalles mourut après une terrible agonie : on l'entendait râler de la route et les femmes qui passaient se hâtaient en se bouchant les oreilles. Le carrier, le machiniste, le cordonnier et l'instituteur le portèrent au cimetière : il était léger comme un enfant. L'après-midi on vit les quatre porteurs déjà ivres, attablés dans un cabaret. Ils buvaient, contaient, juraient, pleuraient et riaient. Le maître d'école grossissait la voix, remontait les épaules et imitait les gestes du mort. Le petit gros se fâcha, les quatre finirent par se battre et il fallut les séparer. Ils se saoulèrent et en vinrent aux mains souvent jusqu'à ce que le cordonnier mourût, que le carrier fût tué sous les rochers de calcaire, que le machiniste se mariât sur l'autre rive de la Meuse et que le maître d'école prît sa retraite. Ce qui arriva le même mois, le dix-huitième après la mort de Nicolas Bréalles, le marchand de toile du Haut-Pays.



Le Portrait

*Ainsi lumineuse la femme paraît pètrie
à la fois d'aurore et de soir.*

Eugène DEMOLDER.

Il était arrivé tout plein d'elle, avec la joie d'avoir retrouvé un cœur de vingt ans dans sa vieille poitrine malade, des mains religieuses, des gestes perdus, des inflexions caressantes, de se sentir transfiguré par l'amour, de n'avoir plus un visage sévère.

Le paysage était accueillant : Geneviève souriait dans la rivière, les collines, les chemins, les villas, les arbres et sa voix chantait dans l'écluse et les branches. Elle était là ! L'amour, comme un archange, avait suivi l'homme jusqu'ici, à travers les gares, les usines et les bois. Il était loin de la ville goulue et malade, loin des terrasses et des danses exaspérées des bars, des rues larges et vides où, la nuit, son pas sonore martelait les trottoirs jusqu'aux quais magnétiques.

Il n'avait rien d'elle sinon quelques billets fébriles, le parfum de ses baisers chauds de jeune femme et le souvenir lumineux de ce soir magique où ils s'en allaient à tout petits pas, mains croisées, en parlant doucement de très grandes choses. Il avait écouté sa propre voix : elle n'avait jamais été si grave et si religieuse, il s'était étonné d'avoir retrouvé des cantiques d'adolescence. Il l'aimait. Quelque chose d'auguste, de triomphal et de terrible était descendu en lui. Il l'eût suivie, les yeux fermés, dans son sillage odorant : parfum de jeune chair et d'héliotrope. Il l'aimait. Il lui était reconnaissant de lui avoir révélé qu'il avait gardé une âme de petit enfant, malgré les désastres de la vie. Il l'aimait. D'où venait-elle ? Que lui importait ? Elle était belle et bonne, elle était le décor et la bénédiction de son existence.

L'amour les avait assis sur un banc. Elle serrait la main de l'homme contre son genou et, sous la robe légère, il avait senti des dentelles affolantes. Une infinie tendresse, une tempête grondait en lui et, pour se purifier, il l'avait entraînée vers une terrasse jusqu'où ruisselait de la musique. La sonate emplissait l'atmosphère d'électricité divine.

Des fluides s'échappaient de leurs êtres et s'échangeaient. Ils sentirent qu'ils ne se perdraient jamais entièrement, moins encore qu'après la possession. Cette musique était douce comme un printemps d'adolescence. Elle chanterait partout, toujours, dans leur mémoire, où qu'ils allassent, quoi qu'ils devinssent, parce qu'ils l'avaient écoutée à deux, un soir doux d'octobre, et qu'ils avaient vécu ensemble dans son atmosphère.

Soudain la main de Geneviève tressaillit dans celle de l'homme.

— Auriez-vous froid? demanda-t-il

— Je me souviens, fit-elle.

Lui aussi se souvenait : un fleuve, une barque, des joncs, des traînées grelottantes de lune dans l'eau, un air d'accordéon, un parfum vireux de tanaïsie, une apparition blanche... c'était loin.

Geneviève se leva. Sous l'effet de l'envoûtement, ils allèrent vers les hauteurs de la ville sans mot dire : leurs mains se parlaient.

Les petites rues du fond avait l'air d'être plongées dans l'eau : les lumières s'attardaient sur les façades. Parfois une furtive étoile verte, jaillie d'un trolley, éclairait les pierres. Un bruit d'écluse couvrait la cité.

Soudain une brève aurore illumina le ciel. Ils se dirigèrent vers la ville ouvrière, à travers l'obscurité, les haies et les prairies.

Ils sentirent l'hostilité de l'ombre et ils se serrèrent l'un contre l'autre. Un spectacle grandiose leur arracha un halètement. Des milliers d'étoiles faisaient un ciel retourné dans le fond et sur le flanc des collines. Puis la géhenne industrielle couvrit les lumières de ses vapeurs et de ses vomissements éblouissants. Des aubes montaient des gueulards, palpitaient, s'élargissaient, se repliaient et retombaient, après avoir révélé les nuages blancs des fumées et les cheminées dressées comme des hommes sur la cité.

A côté d'eux, un terril allongeait sa silhouette de mons-

tre préhistorique. Des pierres roulaient jusqu'à leurs pieds. Là-haut, deux petites lumières veillaient. Le terril avait un air sinistre, comme une place funèbre, le matin, avant une exécution. Un immense rayon noir fusa d'un nuage vomé par les gueulards et passa au-dessus de leurs têtes. Des taches rouges s'accusèrent un peu partout entre les gouttes d'or des fours.

L'homme haleta de nouveau : une image s'était dessinée, si belle, si furtive, que son crayon avait vainement touché ses feuillets.

— De la lumière, dit-il en tendant sa boîte d'allumettes à Geneviève. Et pendant qu'elle éveillait de petites flammes furtives, il dessinait, crayonnaît, la gorge sifflante. Il sanglotait à présent : il a entrevu un soleil, des minarets blancs dans des remparts battus par l'eau, un furtif flocon d'ouate rose. C'était fini ! L'image était partie, elle ne se reformerait plus ainsi et l'homme n'avait rien pour la fixer.

Geneviève, remuée jusqu'aux entrailles, a compris cette grande douleur d'artiste, et sous les lumières que multipliaient des milliers d'hommes simples, martyrisés et plus heureux, elle embrassa l'être anormal qui lui faisait peur, dont l'existence n'avait été que vibration et souffrance.

— Merci, Geneviève ! fit-il simplement.

Ils s'éloignèrent de cette vie formidable que couvrait la fanfare des ponts-roulants.

Pierre serra la femme contre lui et dit :

— Une après-midi, je rentrais en chemin de fer à Santander dans la Vieille-Castille : du soleil, des nuages roses et la mer. Soudain je vis les terrasses fleuries de la ville et, au loin, les Pyrénées couvertes de neige brillant dans une lumière intense. Je me ruai à la portière vers cette vision que nous fuyions et il paraît que je poussais des cris de bête accrochée aux barreaux de sa cage. Je ne retrouverai jamais cette image : elle changeait chaque jour. Nos pauvres yeux, notre pauvre cerveau, nos pauvres doigts !

Elle se serra à son tour contre lui.

Ils se quittèrent à l'approche du gros œil vert d'un tramway. La nuit il s'éveilla et il pensa à Elle. Il l'appela de tout son être avec tant de ferveur et tant d'espoir que son image lui apparut. Il se cacha les yeux, d'un geste religieux tant la vision était miraculeuse.

Il comprit que leur amour était pur et béni et qu'il lui

accorderait parfois le paradis de sa présence. Il eut un tel cri d'amour et d'allégresse sous la caresse de son regard, il eut un tel cri qu'elle dut s'éveiller là-bas, dans son sommeil, et se demander : « Une nouvelle amie au loin m'aimerait-elle ? ».

Elle lui était apparue nue, éblouissante et pure ainsi qu'une Notre-Dame. Que se passait-il en lui ?

Et depuis cette nuit, il avait vécu des heures mauvaises, parcourant les boulevards, cherchant son profil et sa démarche harmonieuse sous les arbres, sur les symphorines, au pied des statues, suivant les dames qui, comme elle, portaient un chapeau cloche en peluche de soie marine, la robe plissée de serge noire. Il la cherchait là où elle ne pouvait être. Il s'analysait et il lui voulait de l'éloigner de son art, de le détourner de ses chemins familiers, de l'avoir rendu faible comme un petit enfant. Son orgueil d'homme en souffrait, son pas ferme et hautain avait perdu de son assurance et toute la ligne de sa vie en était vacillante : il avait perdu sa belle, sa généreuse, sa tonique confiance en lui-même.

Une après-midi, elle monta à l'atelier. Il était resté assis sur le canapé, la tête entre ses mains, et elle l'avait embrassé : il s'était senti très faible sous le regard caressant de la femme. Puis il se mit debout et lui passa les bras autour du cou.

— Je suis plus grand que vous, Geneviève.

Il comprit tout de suite combien sa remarque était puérile.

Elle s'assit, les jambes croisées. Sa robe courte découvrait des lignes magnifiques. Il entrevit une jarretière. Tout son corps remua.

— Geneviève, fit-il, sans oser la regarder, je voudrais vous peindre. Je vous ai vue nue l'avant-dernière nuit et je vous ai cherchée comme un halluciné, hier, dans toute la ville.

Les paupières de la femme tressaillirent. Un long silence régna. Pierre n'avait pas levé les yeux. Il allait demander pardon, mais il l'entendit s'éloigner et, dans un tumulte de sa pensée et de son être, il perçut un froissement d'étoffes. Puis un parfum impérieux emplit l'atelier.

— Me voici, dit-elle près de lui.

Pierre poussa un grand cri et eut son geste religieux de l'autre nuit. Elle était belle, vivant poème de lignes, de couleurs et de parfums. Elle était la femme féline, qui

marchait dans la forêt et se baignait au bord des fleuves des vieux âges. Elle était la statue animée qui se dressait soudain, au temps des créateurs de déesses, entre les colonnes des temples sur les horizons marins. Elle était l'archange pour qui les rois tuaient leurs peuples et se damnaient.

Pierre dégagea ses yeux et se rua sur ses outils. Il l'avait peinte de toute son âme, de tous ses doigts, tenant le pinceau à bras tendu. Il avait fait sortir de ses couleurs hostiles, une fleur, une urne, une statue, la martyrisant, lui imposant durant une heure et demie une pose fatigante, s'impatientant au moindre signe de lassitude, mangeant les chairs des yeux, s'acharnant sur les bruns mystérieux des plis et des seins, harmonisant une courbe, s'obstinant à mêler la laque, le rouge de cadmium, le vert émeraude, le blanc d'argent, faisant chanter le fond à larges coups de pinceau, remontant aux yeux clairs, découvrant une teinte nouvelle dans les torsades de la chevelure, surveillant l'éclairage inquiétant, décapitant les tubes avec ses dents, s'obstinant encore sur la chair avec un sifflement dans la gorge.

Il était méconnaissable : le visage pâle et décomposé, les mâchoires crispées que desserrait de temps à autre un rictus de souffrance.

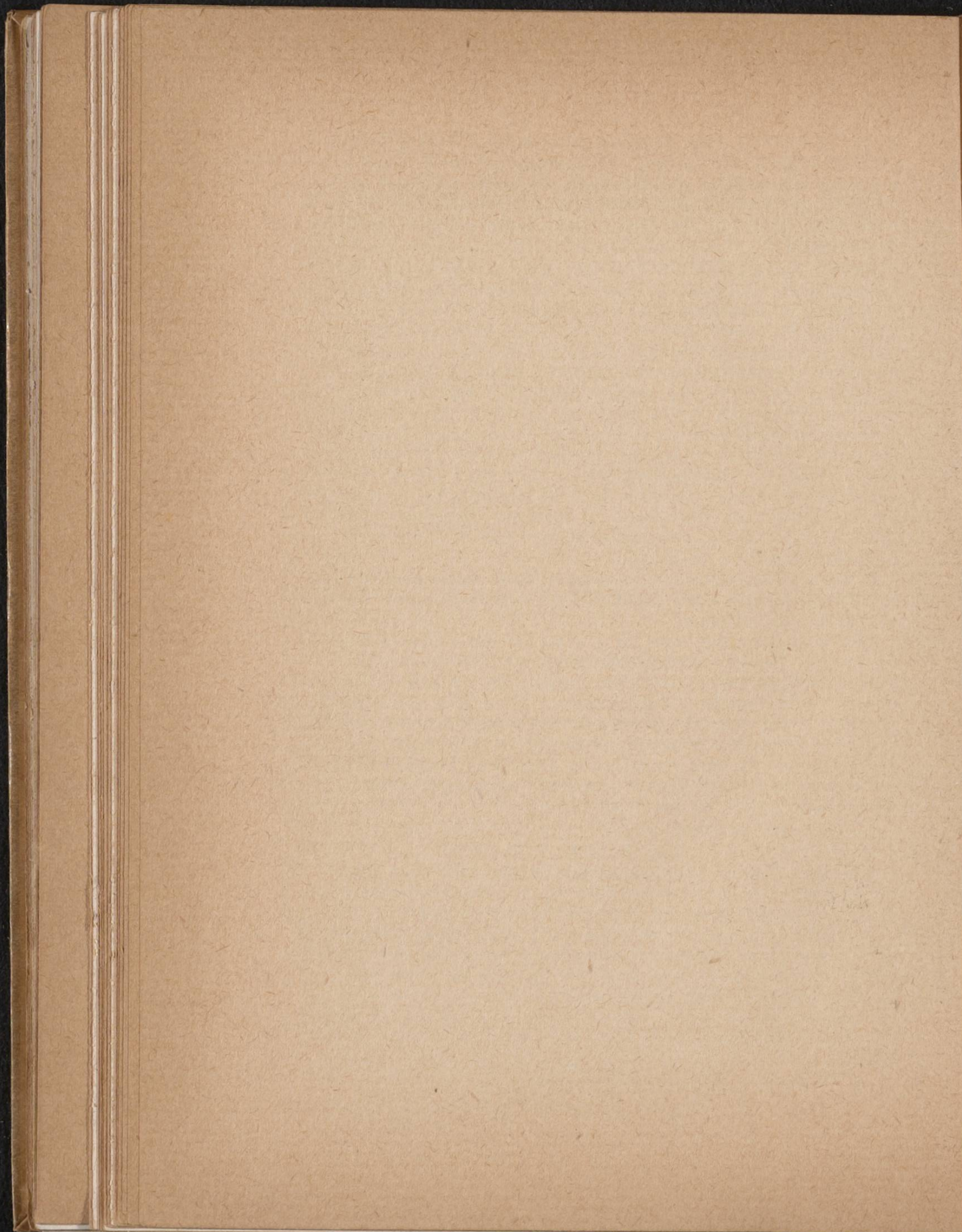
Elle le couvait des yeux, il y avait en elle de la fierté de femme — ce douloureux hommage l'émouvait jusqu'au fond de l'être — et de l'amour de maman : elle aurait voulu l'arrêter, l'encourager... Il se leva soudain, perdant toute retenue, sautant à cloche-pied, criant des mots inintelligibles, titubant, chantant, ivre d'avoir créé de la Beauté ! Il était transfiguré. Puis son visage reprit ses lignes habituelles. Pierre trembla, s'agenouilla devant Geneviève, joignit les mains et dit :

— Madame, pardon... merci !

Et il s'évanouit de joie, de piété et de désir.

Elle crut l'avoir tué, contempla le portrait avec une pudique sursaut de toute sa chair, se rhabilla fébrilement, roula le chevalet jusqu'au fond de l'atelier et s'enfuit.

Lorsqu'il revint à lui, il pensa qu'il avait rêvé, mais il vit l'apparition, lumineuse sous les rideaux du toit de verre, et il tendit les bras dans le vide, vers la porte, vers la ville en sanglotant désespérément...



La Proie

Et toute la contrée était déserte et muette.

Léonide ANDRÉIEF.

Un rayon de lune éclaira le taillis, toucha l'écorce d'un bouleau et descendit sur les trois hommes et sur leur charge qui était aussi un homme. Etroitement ligoté et bâillonné, on l'eût cru mort s'il n'avait soufflé du nez, la tête ballante entre les épaules inégales des deux porteurs qui fermaient la marche. Celui qui, des deux mains, tenait contre sa joue gauche un soulier de la proie, trébucha sur un estoc et eut un juron étouffé. Ceux qui pliaient sous le poids du tronc s'arrêtèrent et l'un d'eux, haut de six pieds, demanda à voix basse :

— Qu'y a-t-il ?

— Rien. Avançons.

— Il est lourd, dit le plus petit des trois. Puis il toussa, la bouche fermée.

— Encore dix pas.

Ils s'engagèrent de nouveau sous bois, suivis de la lueur d'acier des fusils qui soudain s'éteignit, — la face fouettée par les jeunes pousses. Ils déposèrent leur charge sur le sol, les deux porteurs d'arrière s'assirent sans mot dire, l'autre resta debout, l'oreille au guet. Ses compagnons haletaient dans l'ombre semblant interroger sa silhouette voûtée et tous trois pensaient à ce qu'ils allaient faire. Ils avaient décidé que le garde boirait de l'eau du Rouwa, le soir qu'il cribla de plomb les jambes du grand Badot, lequel en mourut après une longue agonie. Badot l'Aîné en avait fait le serment, il le renouvelait depuis des semaines dans tous les cabarets du village ; depuis des semaines, à trois, ils guettaient le garde Marchal et cette nuit le garde Marchal était tombé dans leurs griffes. Ils

n'avaient tiré qu'un seul coup de feu qui abattit le chien hurlant, une corde adroitement tendue dans un sentier collait le gibier humain à un arbre, un appel aussitôt étouffé, et l'homme était ficelé comme une carotte de tabac. Il boirait donc de l'eau du Rouwa.

La proie soufflait du nez et soubresautait parfois. Badot l'Aîné s'accroupit et gifla la face du prisonnier. Un bras sortit de l'ombre et arrêta le deuxième coup. Le braconnier ricana :

— Il boira de l'eau du Rouwa. Et il répéta sa phrase dans l'oreille de l'homme qui se tordit en haletant. Là-bas, au loin, le chien râla doucement.

Badot l'Aîné saisit les pieds du garde, les deux autres, dans un ahan, chargèrent leur épaule. La marche silencieuse et lourde reprit dans un sentier glissant. La lune, qui traçait comme un éclair dans les crêtes neigeuses des nuages fit hésiter les trois compagnons à la lisière du bois, puis celui qui commandait s'engagea dans l'emblavure. Le pays était morne et noir : on distinguait à peine la route et le viaduc, mais la masse bizarre du Rouwa se dressait inquiétante et sinistre, avec ses trous de lumière terne entre les briques écroulées. Marchal la vit surgir devant lui, sans doute, car il se débattit sur les épaules des porteurs secoués, puis sa tête retomba.

Un lapin fila devant les hommes : Badot l'Aîné eut un petit rire flûté. Les compagnons arrivaient, ils déposèrent leur charge contre le mur :

— Il est lourd, fit celui qui avait six pieds de haut en s'essuyant le front avec son foulard.

— Il est lourd, répéta le petit d'une voix caverneuse en se frottant l'épaule droite.

Puis ils restèrent sans parler durant de longues minutes. Leur silence aggrava celui de la nuit : rien ne bougeait, le bois faisait une masse noire sur la bosse de la colline, la lune allumait des lignes singulières entre les jeux des nuages, on n'entendait que la respiration des trois braconniers et celle de la proie qui soufflait toujours du nez, par saccades. Un travail formidable martelait le cerveau des compagnons dégrisés par la présence du prisonnier qu'ils guettaient depuis des semaines, une idée commune aiguisant leurs yeux dans l'ombre familière et enivrante des fourrés. Ils le tenaient aujourd'hui, mais jusqu'où accomplirait-on le serment tant de fois formulé, répété sur la tombe du mort ? Descendrait-on le

garde jusqu'aux eaux qui faisaient une tache tremblante au fond du puits? L'y laisserait-on? Ou le remonterait-on après le bain?

Badot l'Aîné désigna du doigt le cri d'un lapin auquel un furet s'était agriffé. Ils gardaient le silence, ils semblaient avoir oublié l'homme ficelé à leurs pieds et celui-ci faisait le mort comme pour les y aider.

Le petit qui avait une voix caverneuse et qui toussait la bouche fermée, détacha sournoisement une brique du mur et la laissa tomber dans le puits : un roulement monta du fond, puis un imperceptible bruit de feuille froissée. La proie entendit et remua. Une odeur vireuse pinça le nez des hommes.

Brusquement Badot l'Aîné toucha au treuil qui grinça comme une roue de chariot. Le bruit l'exaspéra, le justicier se hâta, tira la corde jusqu'à lui, inspecta les liens du prisonnier, soigna l'attache malgré les sursauts désespérés du garde, et dit :

— Ça y est.

Il se courba sur la poignée du cylindre. Tout en sueur, les deux autres soulevèrent le corps nerveux et chaud et surveillèrent la manœuvre de celui qui commandait. La voix grelottante et caverneuse interrogea :

— Quand as-tu vérifié la corde?

— Hier.

Le treuil grinça de nouveau lorsque le garde oscilla obliquement dans le cadre du puits : il disparut au rythme de la musique aiguë. Le compagnon muet s'était éloigné en se bouchant les oreilles et le petit avait posé le menton sur une brique, les yeux agrandis par la fièvre, suivant la masse qui passait et repassait, heurtait un mur, masquait la tache du fond tremblante sous la lune apparue.

— Doucement... doucement, faisait-il en baissant la main vers Badot l'Aîné qui n'entendait point.

Soudain des hurlements montèrent du trou, inarticulés, vastes, multipliés et élargis par les longues parois de la maçonnerie et une chauve-souris passa comme un éclair, loqueteuse et étourdie. La voix caverneuse dit faiblement, les boyaux remuant :

— Assez, Badot.

Mais les cris de la proie et les gémissements du treuil couvrirent sa timide supplication. Le grand était revenu à

pas silencieux sur les herbes, gesticulant comme un muet.
Puis il gronda :

— C'est assez.

Tout à sa besogne, Badot l'Aîné se baissait et se relevait, mécaniquement. Des gargarismes montèrent du trou, les cris cessèrent et la corde ne banda plus.

— Remonte-le, dit la voix dure et le petit, qui n'avait pas décollé son menton du mur, supplia de nouveau :

— Remonte-le, Badot.

Mais le justicier serra fortement la poignée du treuil et ne bougea point. Le colosse le secoua :

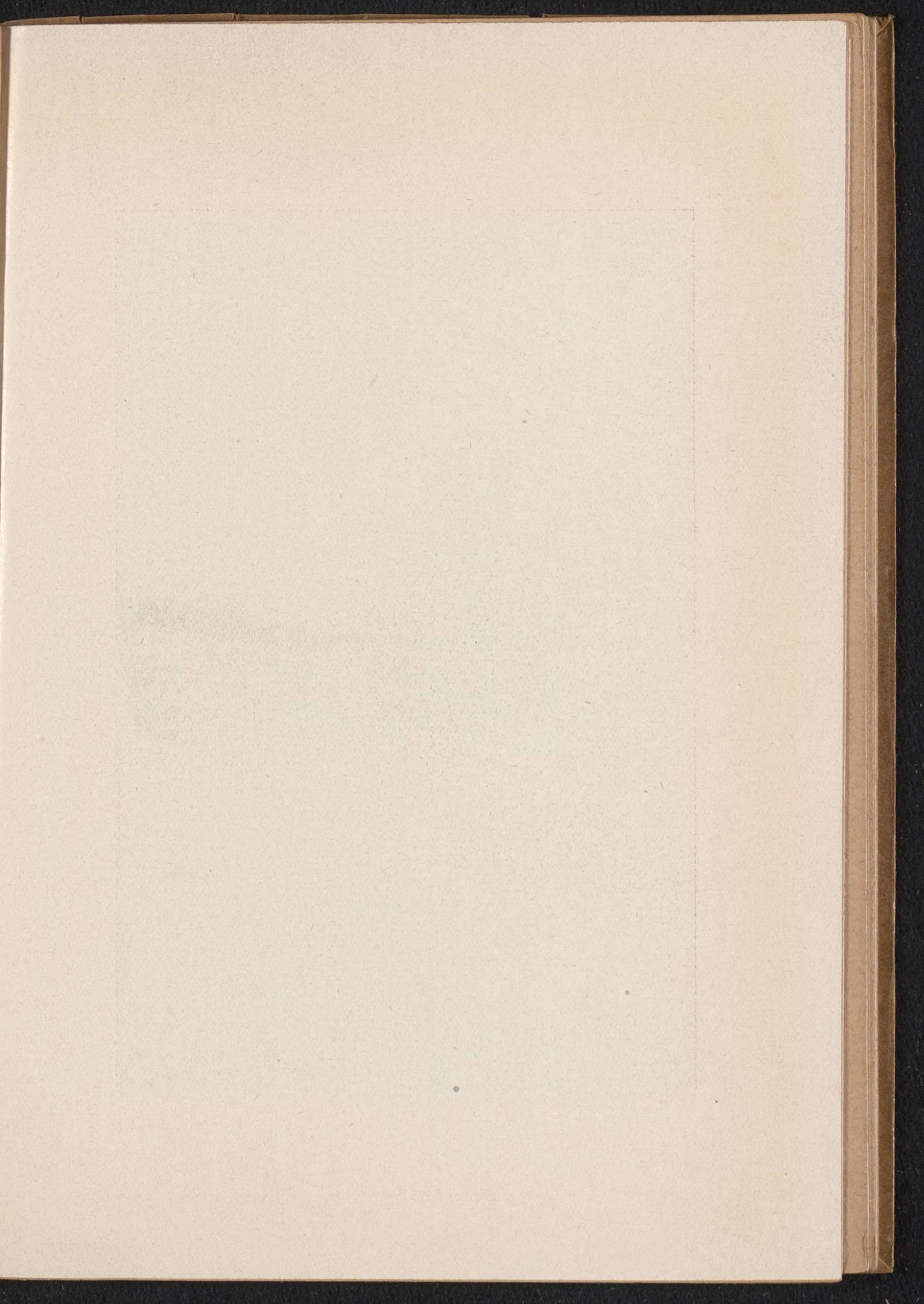
— Donne!

— Minute.

Deux mains fortes serrèrent le bourreau à la gorge et une lutte haletante s'engagea dans les herbes et les briques, pendant que le petit se ruait sur le treuil. Mais il poussa un grand cri, après un tour :

— Il n'y est plus!...

Et il se mit à hurler comme un dément vers les deux autres qui s'enfuyaient, brusquement séparés par la peur.





L'Homme aux Chiens

*Sur la terre, il neige : tout blancs sont
les chemins ; toutes blanches les noires
silhouettes des arbres désenfeuillés.*

Charles DE COSTER.

L'homme allongeait le pas sur la route durcie par le gel et, derrière lui, évitant la pointe d'acier du bâton, trottaient quatre chiens de races et de tailles différentes. Il y avait là un dogue à face humaine dont le paysan avait tenté de se débarrasser à plusieurs reprises. Mais les quatre bêtes le suivaient depuis le matin, collées à ses guêtres oirtes d'une graisse mystérieuse. Il les avait enlevées au confins du Condroz et, comme il était connu dans tout le pays et que les portes se fermaient à son passage, il ne s'arrêtait jamais en chemin, mangeant du pain beurré qu'il rompait dans sa poche et buvant au goulot d'une bouteille. Les chiens, les pattes gelées, la langue écarlate et fumante, étaient exténués.

La nuit tombait et il y avait de la neige dans l'air. Le vent parfois soufflait sur les herbes poudrées des talus et sur les chardons à foulon. Des mottes de betteraves marquaient les essarts abandonnés. Au loin, une lumière signalait une maison. Un buisson de ronces se dressa comme une gigantesque araignée devant le paysan. Des nuages bas et lourds s'amoncelaient autour de lui : il se trouvait au point culminant de la région.

Il sentait la sueur lui coller la chemise sur la peau. Mais la bise lui mordait le nez, le menton et les oreilles, malgré sa barbe et les pattes de sa casquette en peau de lapin. Le froid était cuisant et, de mémoire d'homme, sans précédent ici. La Meuse était prise depuis douze jours et les charriots à quatre chevaux la passaient avec leur lourde charge de farine ou de fumier pour éviter le long détour du pont.

Un chien aboya dans la cour d'une maison qui se révélait brusquement derrière les arbres et les quatre collés aux guêtres de l'ensorceleur, lui répondirent, désespérés. Une voix souffla :

— C'est Badoul, l'homme aux chiens.

Là-bas, la bête se tut; une porte racla la pierre et la lumière s'éteignit.

Badoul ricana. Ses quatre compagnons dressèrent l'oreille, puis reprirent leur trot stoïque. Ils relevèrent la tête lorsque l'homme ajusta sa pipe entre ses lèvres durcies par le froid. Une allumette éclaira sa face chafouine et ses lunettes miroitèrent un instant.

Son pas devenait de moins en moins assuré à chaque libation, mais il espérait que le genièvre vaincrait le froid. De temps en temps, par-dessus son paletot en loques, il pressait ses côtes endolories par la marche.

L'obscurité s'amoncela tout à coup et la neige se mit à tomber à flocons lourds. Un cercle d'acier pressa le crâne du paysan et il frota son front de sa mouffle droite où ses doigts gelaient. Ses souliers s'alourdirent bientôt dans la neige craquante. Soudain, il glissa sur une flaque durcie que ses semelles avaient grattée; trois bêtes s'écartèrent prudemment, seul le dogue grogna, ses gros yeux ronds luisants dans l'ombre.

L'homme n'y prit garde et il but de nouveau un coup, les lèvres bruissantes. Dans une demi-heure, il serait chez lui. La neige, à présent, tombait par paquets; elle était froide et enveloppante, elle s'accrochait aux sourcils et à la barbe de Badoul; elle s'entassait sous la bise le long des talus; elle tourbillonnait devant l'homme, autour de lui, mouchetait les chiens qui trottaient, la tête baissée. Le ventre du dogue ballottait lourdement dans le tapis blanc qui recouvrait la campagne.

Tout à coup, l'homme ne vit plus que du noir et il s'arrêta, atterré. Puis il rit : en fouillant l'obscurité, il s'était aperçu que ses lunettes étaient chargées de neige et il les secoua. Les chiens grelotaient, attentifs et inquiets. Ils se hâtèrent de nouveau derrière le maître. Mais ils ne se collaient plus à ses guêtres, ils allaient même par sauts, lorsque le vent avait amassé la neige entre deux talus et que l'homme y enfonçait jusqu'aux genoux. Soudain, celui-ci battit l'air de son houx ferré et blasphéma : il avait failli tomber. Le dogue eut son grognement inquiet, et les trois autres, derrière lui, grondèrent en sourdine.

L'attitude des bêtes avait changé. La neige lavait de plus en plus la graisse des guêtres : le sortilège qui les avait arrachées, le matin, aux cours et aux prairies familières du Condroz s'évanouissait. Elles suivaient le paysan parce qu'elles ne pouvaient voyager sans maître et que la désolation de la terre et de l'air les épouvantait. Du reste, elles mouraient de faim et elles ne comptaient plus que sur l'homme, qui savait où il allait.

Dans sa grosse tête, le dogue semblait avoir une autre idée : il ne quittait pas les talons de son conducteur.

L'Homme aux chiens dut secouer de nouveau ses lunettes. Il resta indécis, chercha la terre de la pointe de son bâton et la gratta. Il blasphéma rageusement : il n'était plus sur la grand'route, il sentait les mottes durcies d'une emblavure et il fouillait vainement l'obscurité mouvante et grise, et impénétrable, qui l'isolait là-haut, loin de tout secours humain. On ne voyait goutte à cinq pas. Deux chiens se prirent de querelle : la grosse voix du dogue les calma. L'homme hésitait toujours, puis l'ombre d'un châtaignier, brusquement surgie entre deux chutes de neige, l'orienta et il reprit sa marche décidée. L'angoisse lui avait réchauffé la face.

Un buisson l'arrêta soudain. Ses lunettes alourdies tombèrent. Le dogue, des dents, s'accrochait à son paletot et les trois autres bêtes, hérissées, aboyèrent.

Pour la première fois, l'homme eut conscience du danger qui le menaçait. Il se rendit compte que la neige avait détruit sa domination et qu'il était seul contre quatre. Sa chute occasionnerait sa mort : il connaissait les mœurs du molosse qui l'avait suivi, malgré lui, le matin, attiré par l'odeur de l'amour. Pour comble de malheur, ses yeux malades diminuaient ses chances de regagner bientôt la bicoque perdue, à une demi-heure de là, et où il se proposait d'abattre l'intrus d'un coup de fusil.

Il se retourna vers les bêtes : elles faisaient des ombres frémissantes dans l'obscurité ; mais ce qui l'inquiétait le plus c'était la boule grise et fumante qui s'immobilisait à ses pieds. Il fit craquer une allumette sous son paletot : le dogue grogna et les trois ombres grelottantes lui répondirent. L'homme se pencha au pied du buisson, cherchant ses lunettes. Les chiens se rapprochèrent et il dut les écarter de la pointe ferrée de son bâton.

Puis il se décida à marcher, tâtant le terrain, comme un aveugle. Derrière lui, les bêtes avançaient par sauts.

Ses yeux lui firent mal bientôt et il appela, à tout hasard, dans la nuit et la neige :

— Heh!... Heh!...

Seuls les chiens hérissés lui répondirent. Il s'arrêta : les bêtes décidées l'encadrèrent et, sous sa casquette en peau de lapin, il sentit la sueur perler.

Résolument, il attaqua. D'un bond lourd, le dogue fut hors de portée, le bâton atteignit une ombre qui s'écarta en gémissant. Des aboiements féroces enveloppèrent la peur de l'homme ; il ne craignait ni le chien anglais, ni le berger, ni l'épagneul ; mais il savait qu'au premier coup de dent du dogue, qui n'épargne même pas son maître, les bêtes affamées se rueraient sur lui. Elles s'enhardissaient, elles encourageaient le molosse de leurs appels.

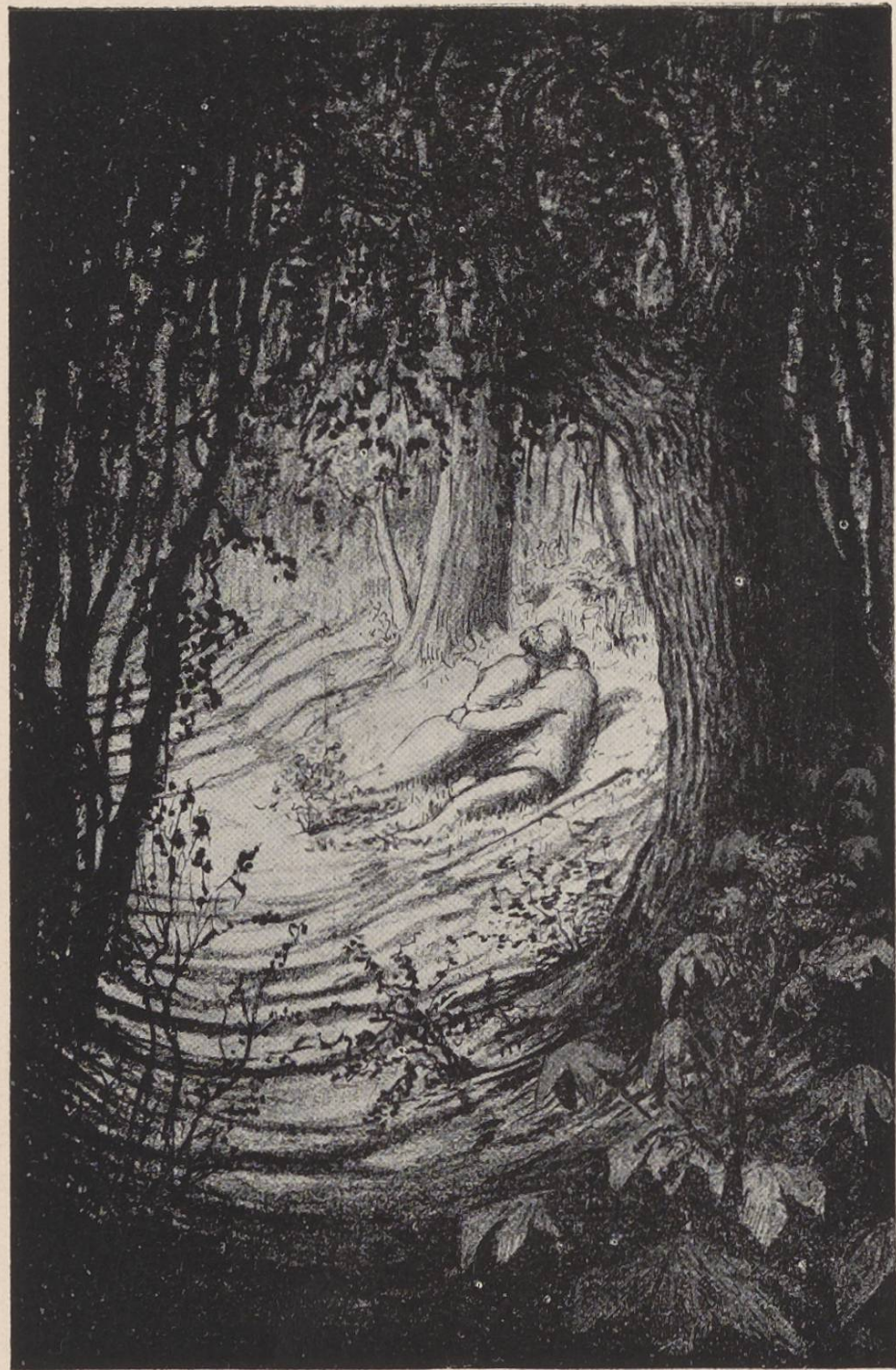
De nouveau, tout à fait dessoulé, il attaqua la grosse masse grise, qui, avec une agilité surprenante, s'écarta, recula devant l'homme, s'éloigna, puis revint, mystérieuse et provocante, avec des grondements dans sa gorge ronde comme un goître.

Le paysan marcha prudemment à reculons, en faisant siffler son bâton autour de lui. Soudain, il s'abattit de tout son long dans un juron vite étouffé : la masse grise était sur lui, et le chien anglais, le berger, l'épagneul bondissaient en hurlant autour de l'orgie haletante du dogue.

* * *

Une semaine après, lorsque le soleil fondit la neige et trempa les terres, on retrouva le corps de Badoul, l'homme aux chiens, à demi nu et déchiré jusqu'aux os. On ne sut jamais ce qui s'était passé : les quatre bêtes avaient regagné les cours et les prairies familières du Condroz, après un jour et une nuit d'absence, et nulle d'elles n'avait touché à la potée qui l'accueillit — pour faire un long somme.





La Parabole de la Bonne Fille Perdue

*Après les baisers, elle s'esseyait au bord
du fossé en suçant des feuilles de menthe
sauvage.*

Camille LEMONNIER.

Lorsque le soleil de six heures alluma les fenêtres du château lointain, dont elle connaissait le nom mais dont elle n'avait jamais vu les habitants, Marie Muraille quitta le seuil chaud sous lequel, l'été, s'égosillaient les cloqueteux et descendit vers la vallée. Des escarbilles, énormes comme des pierres tombées du ciel, dressaient leurs blocs bizarres le long du chemin. Un vol de perdrix trépida sur l'éteule et bien qu'elle connût ce bruit, elle poussa un petit cri, puis, en fille rieuse, elle se moqua d'elle. Deux hommes la croisèrent en route : ils étaient rouges de la mine de fer qu'ils venaient de quitter et leur double étape quotidienne, matin et soir, d'eux et de leurs frères de travail, avait rougi le chemin, humide sous la ramée.

— Bonne nuit, Marie!

— Bonne nuit, les hommes!

Les hommes savaient qu'elle allait, comme chaque soir, à la ferme. Ils l'admirèrent silencieusement en pauvres résignés qui se contentent, après le dur travail des puits, d'un peu de pain et d'une femme laide et sale. Pour eux, celle-ci était inaccessible, comme l'était la voiture à deux chevaux du châtelain. Et ils ne trouvaient rien à se dire sur son compte.

Marie s'en allait à travers le bois, son grand corps tendu sous les arbres où vivaient des oiseaux, et comme elle était tendre et qu'elle ne trouvait personne à qui parler, elle les appela des lèvres. Elle ne songeait point où elle allait :

se mettre nue et obéir. Elle ne serait là que dans une demi-heure d'ailleurs et puis elle n'était ni amoureuse, ni pudique, ni perverse, et malgré cela, et grâce à cela, elle était jeune, et joyeuse, et bonne.

Son amant l'attendait, mais elle n'y songeait point. Déjà vieux, les yeux narquois, les joues percées par le vin, il l'avait prise un jour sans qu'elle en éprouvât ni douleur, ni stupéfaction, ni remords. Et depuis lors, elle vivait ainsi en fille soumise et heureuse de ne devoir plus, outre cela, glaner l'été et trier les cendres des forges l'hiver et à qui il était permis d'avoir du linge propre, d'essuyer la terre battue, les vases de biscuit et les christes en cuivre de sa petite maison. Les gens la laissaient tranquille parce qu'elle était l'amante de l'homme le plus riche du hameau, les pauvres la bénissaient parce qu'elle était charitable, et le curé l'avait en grande estime parce qu'elle ne manquait aucun office.

Les hommes la nommaient Marie la Belle. Seul, son amant l'humiliait et elle ne s'en apercevait point. Il avait d'autres femmes, mais elle n'y pensait point. Il la donnait parfois au notaire, après boire, mais le changement ne lui laissait point de souvenir.

La grande fille s'en allait à travers le bois. Un gros insecte se cogna contre sa joue et ricocha dans la rivière. Elle eut un petit cri encore, comme à l'envol des perdrix, puis elle s'inquiéta de la bête, fit quelques pas en arrière, se pencha, mais ne la revit plus. Elle en fut attristée. Elle sourit cependant au soleil qui s'accrochait tout rouge au sommet des pins et au rossignol qui allait chanter. Il y avait du bonheur dans l'air.

— Bonsoir, Marie!

— Bonsoir, Petitjean!

Et l'être, surgi brusquement du taillis, se tenait devant elle, sa jambe et demie entre ses béquilles, le corps replié et la tête droite, le visage lumineux malgré la bouche tordue.

Il était là chaque soir, Petitjean, en dépit de la pluie, de la neige ou du gel dur du pays. Il était là, à la même place ou à peu près, et il ne disait jamais que : « Bonsoir, Marie! » et il ne parlait plus du temps depuis qu'au village où il mendiait on l'avait raillé sur ses attentes quotidiennes.

Elle ne disait jamais rien non plus : il était adroit pour

lui faire accroire qu'il passait, tout simplement. Mais elle le savait là et dans le noir de l'hiver elle en était rassurée. N'allait-elle pas au rendez-vous et ne rentrait-il pas de sa tournée? Ils étaient près l'un de l'autre. Leurs chemins se croisaient et elle passait...

Le soleil se détacha d'un pin dont un orage attardé avait coupé la tête la semaine d'avant, le visage de Petitjean s'anima et elle vit qu'il pleurait.

— Vous pleurez, Petitjean?

Comme l'alcool lui avait donné du courage plus que de coutume, il dit :

— J'ai bu un peu... c'est sans doute pour cela...

— Ce n'est pas bien de boire, Petitjean.

Mais l'émotion lui amena le genièvre à la tête et il s'enhardit :

— Je bois tous les jours, Marie. C'est si bon, je me crois comme les autres.

Puis il s'ajusta sur ses bois, prit son élan et souffla :

— Je vous aime, Marie.

La béquille gauche fit un pas et il faillit tomber.

— Petitjean, Petitjean, vous n'êtes pas sage. Vous buvez et ce n'est pas bien, Petitjean. Si demain vous êtes encore saoul, je ne vous dirai plus bonsoir, Petitjean.

L'alcool montait dans le petit cerveau de Petitjean.

— Je ne suis pas saoul, Marie Muraille, disait le béquillard en assujettissant ses bois, je ne suis pas saoul. Je bois jusqu'à ce que je me croie comme les autres. Je bois depuis deux ans pour avoir le courage de vous dire que je vous aime, Marie Muraille. Je vous l'ai dit, je m'en vais. Je suis heureux, je suis un autre homme. Je m'en vais, bonsoir, Marie Muraille.

Clopin-clopant, il s'en alla.

Marie s'attardait et elle entendit un cantique dans le taillis.

— Depuis deux ans, disait-il en mots plus simples encore, je mendie pour avoir un habit et des sabots, et un peu de savon, et du pain pour vivre jusqu'au soir, et un peu de genièvre qui me donne du courage et m'amène dans votre chemin, notre dame. Depuis deux ans, je m'endors avec votre image dans les yeux lorsque je les ferme, et ainsi je la garde toute la nuit et ne rêve que de vous. Depuis deux ans, je cueille des fleurs le long de tous les chemins que je parcours pour vous à qui je n'ai jamais osé les donner, mais que je jette sur votre

route. Depuis deux ans, sous le jubé, je prie pour vous... Et voici qu'aujourd'hui, je vous l'ai dit. Je m'en vais, Marie Muraille. Depuis deux ans, j'ai mal. Soyez bénie, Marie Muraille.

Elle cria :

— Petitjean! Petitjean!

Mais il ne revint pas, il ne répondit pas et elle était trop émue pour s'aventurer dans le bois. Elle alla à la ferme.

Le vieux censier lui dit : « Tu es loin aujourd'hui. » Elle non plus ne répondit pas.

* * *

Le lendemain, elle trouva des fleurs dans le sentier : toutes les fleurs dont l'arrière-saison garnit les champs abandonnés, et des roses. Elle les ramassa. Petitjean avait mendié des roses pour elle et elle les baisa. Elle crut entendre un bruit dans le taillis; il n'y avait personne. Du reste, des chats sauvages criaient dans le bois. Elle se hâta.

La mauvaise saison s'écoula et des colchiques, des houx, des perce-neige, des anémones, des primevères marquèrent les chemins rougis par les mineurs d'oligiste. Petitjean passait tous les jours dans le village et s'affaissait sous le jubé chaque dimanche.

* * *

Et puis un soir où le jour s'attardait le long des collines, Marie Muraille revit Petitjean et le cœur lui battit à elle, et ses bois à lui défailirent.

— Bonsoir, Petitjean!

— Bonsoir, Marie!

Il lui dit des choses magnifiques. C'était elle qui pleurait et elle l'emmena.

Il y eut des baisers indicibles dans le taillis, cependant qu'à la ferme les derniers meuglements et les derniers jurons se taisaient.

* * *

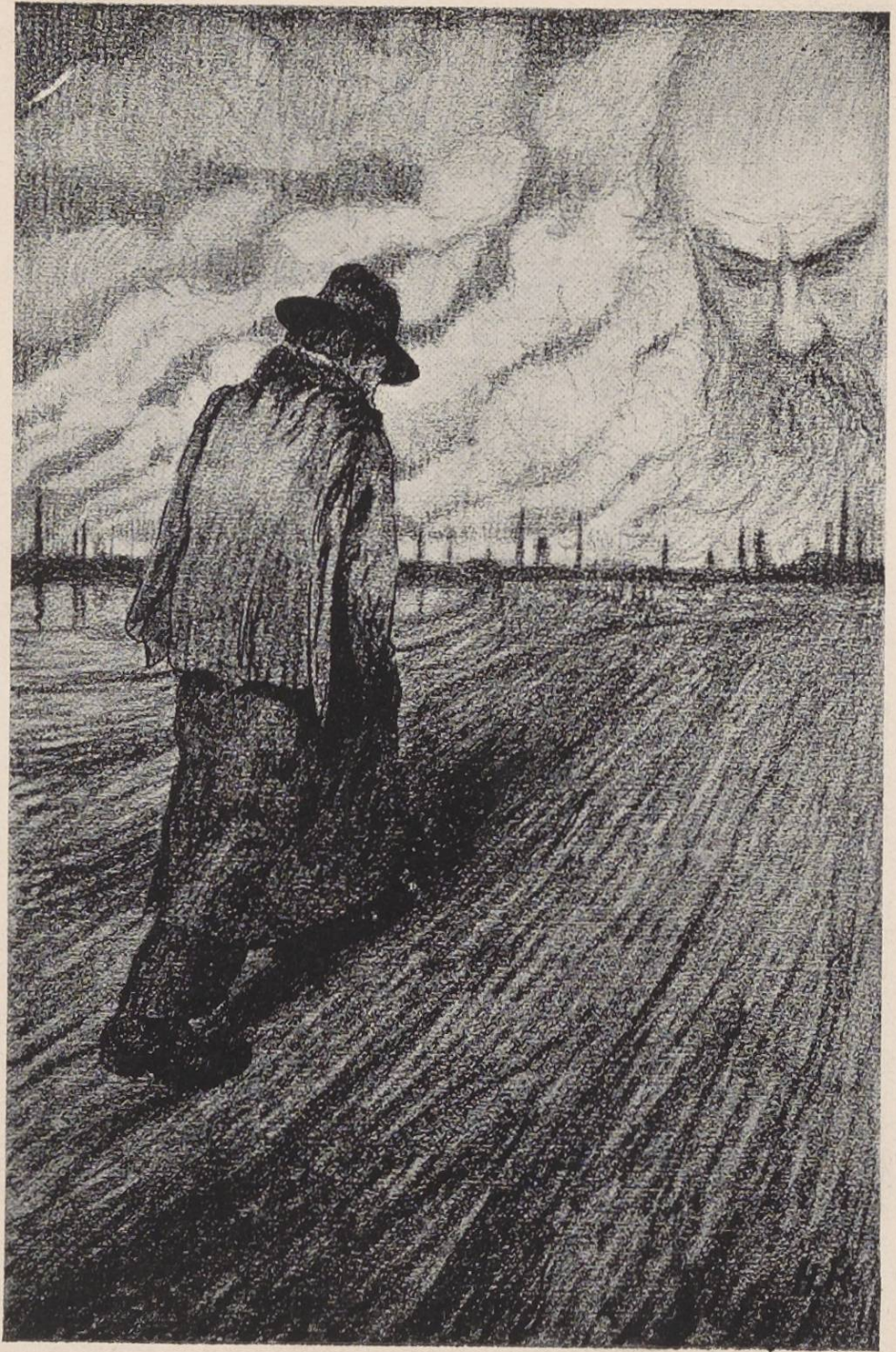
Le vieux fermier rentrait, sa carnassière pleine de plumes et de sang. Il entendit les baisers indicibles du taillis, il s'approcha, et il tira les deux balles de son fusil.

puis il appela les valets et les filles de ferme et les manants aux pieds souillés de bouse et les vachères qui se donnaient sur les foins et les meules, hurlèrent, rièrent et dansèrent en rond autour des deux morts qu'on finit par jeter dans la rivière.

Le lendemain matin, après qu'ils se furent accrochés l'un aux racines d'un saule et l'autre à la vanne d'un bief, la rivière claire où se miraient les rochers rouges, traîna les cadavres jusqu'au moulin à huile où le maieur les recueillit, déjà gonflés.

Et le curé les fit enterrer la nuit dans un coin abandonné du cimetière où il fut défendu de mettre une croix.





L'Étranger

A quoi servent alors ta science et tous tes plans et livres, si tu ne peux pas trouver le pays juste ? Il doit exister ! Mais le savant refuse de chercher davantage ; ses plans ne font pas mention du pays juste. Alors l'homme qui avait souffert toute sa vie en silence et qui s'était résigné jusqu'à toutes les tortures au nom de la foi au pays juste, frappe le savant une fois, et puis encore une fois, et encore une troisième fois. Après quoi il le quitte et va se pendre.

Maxime GORKI.

Dans sa baraque de planches que la pluie pénétrait, le peseur, grand et maigre, fumait sa pipe en se passant de temps en temps sous le nez le long tuyau de merisier odorant, et regardait à travers la vitre l'eau tomber, fine et froide. Le paysage était singulier : les talus étaient roux d'herbes séchées ; en été ils s'animaient d'insectes, de lézards, de couleuvres, et des oiseaux descendus des robinières les visitaient, puis se mêlaient au vol circulaire des corneilles dérangées par les explosions des mines et aux hirondelles qui, chaque année, maçonnaient leurs nids dans les sommets d'un chantier abandonné. Mais ce jour-là, dans le rond des viaducs, aux stalactites rougies par la rouille des ancrs, des fragments d'images vibraient étrangement derrière la pluie : monolithes gris qu'on eût crus dressés là par un cataclysme géologique, morceau de terre sur laquelle le fleuve roulait ses grosses eaux, murs imprégnés de chaux sale et de calcaire.

Le peseur taquina son petit poêle de fonte avec la baguette de fer qui lui servait de tisonnier et se remit à calculer les tonnes de pierres descendues en ce mauvais jour,

où les hommes n'avaient travaillé que deux heures sous le rocher sournoisement homicide lorsque l'eau le trempait, où les fours crépitaient de faim et fumaient d'humidité. L'homme de la baraque avait vu s'en aller les carriers l'un après l'autre : ceux des campagnes, à quatre pattes, par les sentiers glissants qui montaient jusqu'au sommet du roc, ceux du village par les chemins rocailleux qui conduisaient au grand viaduc. Le treuil avait crié une dernière fois et, entre deux planches disjointes, le peseur vit venir la grosse caisse de bois. Elle s'arrêta devant la bascule qui décliqua et le contrôleur marqua machinalement le poids.

L'homme entra. C'était l'étranger, venu sans livret de travail un jour où l'on embauchait n'importe qui. Le pauvre diable était tout trempé de sueur et d'eau et un peu d'écume lui collait aux commissures des lèvres.

— Bonjour, fit-il, et il s'assit sur un escabeau.

— Bonjour, répondit le peseur.

Celui-ci n'avait guère d'égards pour ses chefs : c'était une mauvaise tête, il savait qu'il s'en irait un jour à la recherche de quelque chose... Mais cet étrange ouvrier lui en imposait malgré ses pauvres souliers ouverts dont se riaient les paysans aisés qui ne venaient ici que l'hiver, son pantalon qui laissait voir un genou rougi, son triste veston décoloré, sa casquette dont la visière de carton s'en allait feuille à feuille par un trou de l'étoffe, au-dessus d'un visage maigre et barbu. Mais ce visage avait des yeux pleins d'une fièvre extraordinaire.

C'étaient ces yeux-là qui arrêtaient les rires quand l'homme ahanait pour remettre un wagonnet sur les rails, qui faisaient se taire son méchant accouplé quand l'étranger peinait maladroitement dans un wagon de bouille, qui avaient regardé le peseur lorsqu'un jour celui-ci l'avait surpris à détacher délicatement un fossile d'une pierre.

— Que faites-vous là? avait demandé l'homme de la bascule.

— Une ammonite, fit l'autre en lui tendant la bête. Puis, avec une moue ennuyée, il leva son marteau et se remit au travail. Les ouvriers l'appelaient le Français, ou le Marchand de Moules, ou Crevette. Il parlait avec une distinction qu'ignoraient les bourgeois du village. Drôle d'homme! Il connaissait les fossiles! Le peseur aurait voulu le questionner, mais l'étranger ne s'occupait plus de

lui. Ses yeux mataient son mauvais accouplé qui avait grommelé : « Ça s'amuse, ça ne fait rien... » Et le peseur était parti, confus et furieux contre la brute imbécile.

L'homme toussait, les bras élargis autour du poêle, dont il se rapprochait de temps en temps en glissant l'escabeau sous lui. Il ne s'occupait point de son hôte. Il était vraiment pitoyable dans les loques que la pluie avait collées sur sa maigreur. Quarante ans ? On ne savait pas

— Vous êtes mouillé, fit le contrôleur en tisonnant le fourneau.

Les épaules pointues de l'autre eurent un mouvement d'indifférence. L'homme de la baraque se tut, n'étant pas à l'aise, et pour se donner une contenance, et pour être aimable, il poursuivit sa besogne hospitalière. Il avait un volume sur sa table : il le lisait en mangeant entre les rumeurs des wagonnets et les sursauts de la bascule. Il vit que l'étranger tendait les yeux vers le titre de l'ouvrage.

— Vous aimez lire ? questionna-t-il enfin sans regarder son hôte.

Celui-ci fut un peu humilié : ses compagnons de travail n'ignoraient point qu'il passait ses nuits à étudier, mais il était trop heureux d'engager une conversation longtemps désirée et de rompre le silence lourd qui suivait l'homme partout et qui venait d'envahir la baraque.

— Beaucoup, répondit-il avec empressement.

— A quoi bon ? fit l'autre en regardant une braise qui grésillait près de son soulier boueux. L'hôte était de moins en moins à son aise. Dans ses lunettes il vit passer l'image de deux manœuvres qui vidaient une caisse dans un four. Mais ceux-là ne l'intéressaient plus.

— Qui êtes-vous ? fit-il.

L'étranger releva la tête, élargit ses yeux gêneurs et un sourire découvrit ses dents longues et jaunes.

— Jeune homme, ne lisez pas trop. N'êtes-vous pas bien ici ?

Il n'avait pas répondu à la question de l'hôte. Le contrôleur — d'ordinaire si renfermé — un peu confus de son accent lourd de Hesbaye, dit brusquement ses rêves d'humanité et de conquête. Le sourire méprisant du vagabond poursuivait la légende du peseur, mais en voyant rougir celui-ci il eut pitié.

— Je suis la négation formelle de tous vos rêves. Après une pause, il ajouta : Vous ferez préparer mon compte pour demain, je m'en vais.

Cette résolution ne surprit pas l'homme de la baraque. Il savait que l'autre s'en irait un jour : ce pauvre « cheval de charrette » n'était pas fait pour les dures besognes de la pierre.

— Avez-vous chaud ? questionna-t-il tout remué.

Il était prêt à pleurer : il aimait donc, sans le savoir, l'insociable étranger de toute son âme. N'était-il pas plus près de lui que des gens bien portants qui se jouaient sans penser des pierres et des wagonnets et dont l'hostilité isolait le passant. Le jeune homme avait honte d'être chaudement habillé, il tisonna de nouveau le poêle et répéta sa question : « Avez-vous chaud ? »

— C'est égal, toussa l'autre.

Une indicible détresse se chauffait ici et le peseur sentit une vague de froid emplir la baraque.

— « Monsieur », fit-il, il faut aller changer de linge. Machinalement il déboutonnait sa veste de velours, des idées confuses l'assaillaient, il aurait voulu offrir ses habits, sa place, pour que l'homme restât, mais l'homme l'intimidait et il se tut. Il ne put cependant étouffer un sanglot. L'autre le regarda, étonné. Ses vêtements fumaient sur lui. Le peseur remit une poignée de tiges de robinier dans le poêle.

— Vous êtes malheureux ? hasarda-t-il bêtement.

— Est-ce qu'on peut être heureux ? murmura l'étranger en ôtant sa pauvre veste qu'il ouvrit devant la fonte rougie. Sa chemise laissait voir les os plats de ses épaules.

— Il faut lutter et vaincre, répondit sans conviction l'homme de la bascule.

— Ceux de là-haut (l'étranger désignait le chantier) sont heureux parce qu'ils ne savent pas.

Le peseur était à bout, mais il dit faiblement après un long silence :

— Le destin est capricieux : il faut être optimiste.

L'autre haussa les épaules, puis il endossa son veston fumant : « Vous n'oubliez pas mon compte ». Il ouvrit la porte et s'en alla. Son hôte terrassé ne le retint pas. Il le regarda descendre le sentier rocailleux, alourdi par la fatigue et la boue de ses souliers.

— Laissez-moi votre adresse ! cria le peseur.

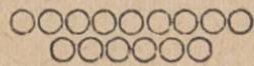
Il se retourna et salua. Le jeune homme aux grands rêves de conquête resta longtemps la tête dans les mains, les coudes sur la table, un goût de cendre dans la bouche.

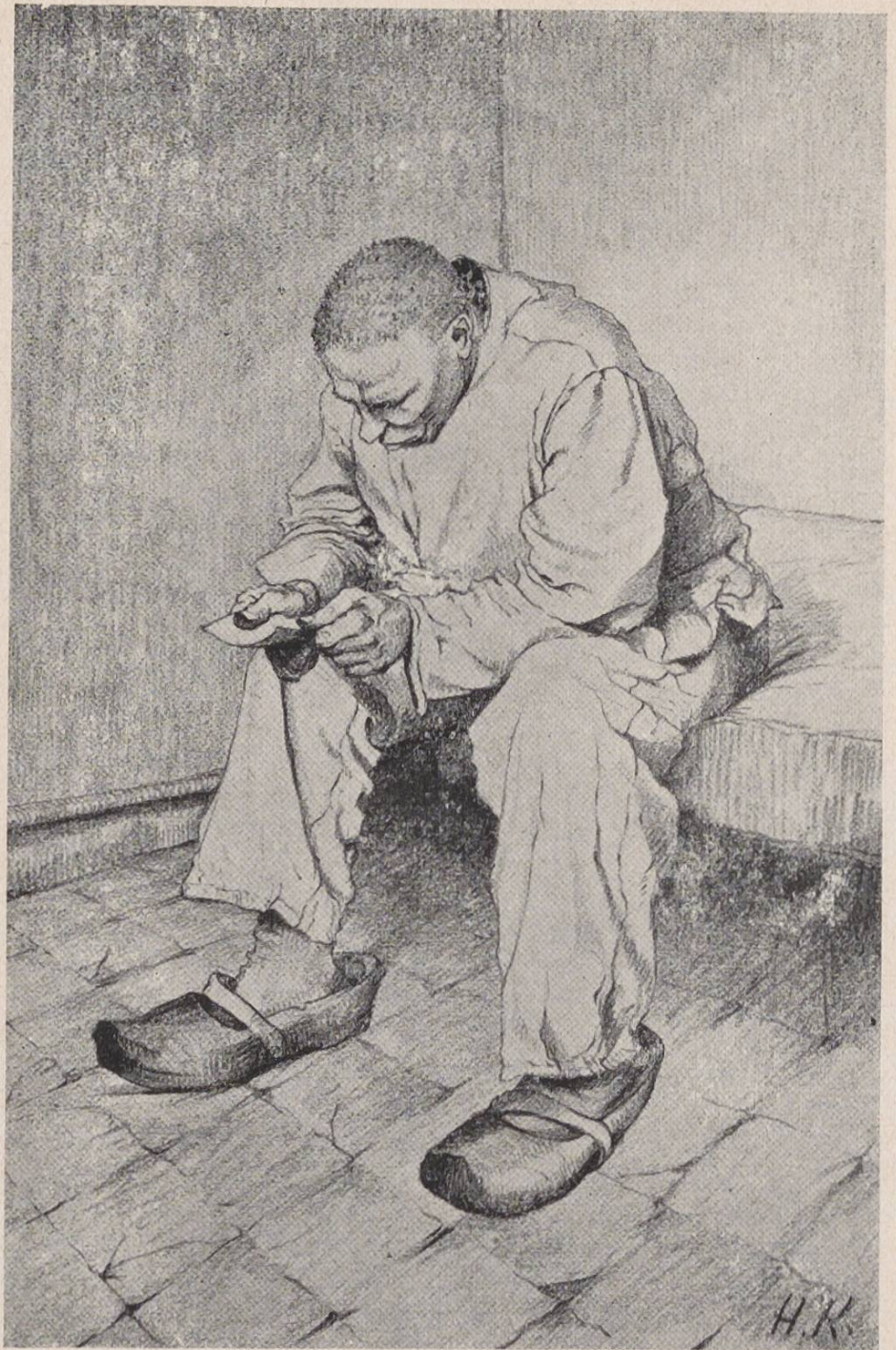
Des pierres détachées par la pluie roulaient avec fracas dans le cirque, les fours crépitaient de faim et l'eau pénétrait les planches de la froide baraque.

* * *

Le lendemain, l'étranger ne vint pas. Sa logeuse apporta un bout de lettre au peseur : six lignes. Il s'excusait d'une belle écriture nerveuse : il était parti le matin et il devait sa paie à la pension. Le peseur interrogea la femme : le logeur avait pris le chemin du viaduc, elle ne savait rien de lui, il ne disait jamais mot.

Entre le passage des wagonnets, le jeune homme courait sur les talus, interrogeant la levée par où l'étranger avait disparu. Il fit ce voyage vingt fois en pleurant. Puis il chercha querelle au brave homme de surveillant qui passait, qui le regarda, muet d'étonnement, et s'enfonça dans le tunnel sans se retourner et sans comprendre.





La Parabole du bon Forçat

Les nuits recèlent des défis et des gémissements, elles recèlent le désir sauvage de la femme.

Ernst TOLLER.

Pierre Bertrand, accusé d'avoir commis un assassinat, avec préméditation et intention de donner la mort, sur la personne de Jacques Polet, bénéficiant de circonstances atténuantes, fut condamné à vingt ans de travaux forcés. Les robes rouges, les robes noires, la foule, le réquisitoire, les plaidoiries — chose qu'on apprend à l'Université où Pierre n'avait jamais mis les pieds — les gendarmes dont l'un avait séduit une pauvre fille un peu bête du village voisin —, tout le rite judiciaire, la façade de l'organisme orgueilleux et vacillant, lui fit une très grande impression. Certes, il ignorait que le juré de gauche caressait sa servante, que le grand barbu ruinerait trois mois après les paysans de la province, que celui qui roulait de gros yeux méchants n'était qu'un vulgaire boutiquier, à l'échine flexible et au sourire servile, de la rue de la Montagne. Il ne songea même pas trop aux vices des témoins enragés qui se ruèrent sur son passé irréprochable d'ouvrier timide et doux, avec l'ardeur carnassière des innocents qui n'ont jamais eu l'occasion de commettre un délit, des sans-cœur incapables d'aimer jusqu'au crime, des riches qui pouvaient se payer de multiples amours. Il ne songea qu'à la grande femme brune, à la démarche rythmée, qu'il déshabillait des yeux et qui, le regard mauvais, la bouche frémissante, les gestes brefs, déposa contre lui avec une passion tragique. Elle seule pouvait le sauver : elle le perdit. Pierre Bertrand fut condamné à vingt ans de travaux forcés.

La nuit qui suivit cette journée mémorable, il baigna

sa couche de larmes, déchira avec ses dents la toile poussiéreuse, mâcha le zostère et reçut un habile coup de matraque qui lui fit sauter trois dents de la mâchoire supérieure. Il faillit étrangler le geôlier. Puis une pensée rafraîchit son cerveau congestionné. Il vivrait... pour tuer la femme. Il ferait ses vingt ans puisque la suprême joie était au bout de ce pèlerinage immobile. Il vivrait! et dans l'aube qui verdissait la vitre mate, il s'entretint avec lui-même : « Je l'aimais; elle m'aimait. M. Polet l'a prise grâce à son argent et à ses mains blanches de rien à faire : je n'aurais pu payer une robe à Marie lorsque ma vieille mère avait besoin de pain. J'ai prévenu M. Polet; il a ri de moi. Marie a mal tourné; elle ne m'aimait plus. J'ai tué l'autre : j'ai mérité ma peine puisqu'on ne peut tuer personne. Je la ferai... mais je me vengerai ». Et il se sentit très fort.

Il vécut ainsi dans l'attente du pain sec et du café, du préau du matin, de la soupe de midi, du gaz lorsque la nuit hâtive emplissait sa cellule, de la cloche qui sonnait les neuf heures et lui permettait d'étendre ses membres recrus. Puis ce fut la soupe aux haricots et la messe du dimanche qu'il attendit. Au bout du mois, il écrivit à son frère : « Comment vont maman et Marie? Ne pensez plus à moi, je ne suis pas trop mal ». Et son frère répondit : « Maman est malade et Marie se porte bien ».

Le second mois, il fit des sachets, tria du café et travailla du tabac qu'il fumait dans du papier gris ou dans les feuilles du livre de prières. Il connut aussi tous les bruits de la prison : les borborygmes des tuyaux à eau chaude, les rats qui couraient sous le toit, les appels de la rue, la voix nasillarde du major, la toux musicale du maigre surveillant de nuit, le carillon lointain d'une église... A l'aide d'un morceau de verre, dans une planchette du « lavabo », il tailla un peigne. Sa lettre partit le quatrième dimanche et son frère répondit : « Maman est morte et Marie se porte bien ».

Le sixième mois, l'oreille collée contre les tuyaux à eau chaude, il communiqua avec un voisin par phrases télégraphiques : « Vingt ans... Et vous dix?... D'où êtes-vous?... » On ne lui répondit pas et on ne l'appela plus jamais. La lettre vint encore : « Marie se porte bien... »

Le huitième mois, le geôlier disparut. Gradé? pensionné? mort? En tout cas, Marie se portait bien.

Le dixième mois, il trouva le moyen d'obtenir du feu en faisant tourner rapidement une tige de bois dans la fente de son escabeau. Le tabac manquait : il fuma sa paillasse. Il s'amusa durant quelques jours à regarder voler une mouche dans le jour gris de sa cage. Mais le surveillant, sentant l'odeur de la cellule, lui fit ouvrir la fenestrelle. La mouche s'échappa, et Pierre, qui la cherchait chaque matin à son réveil, se sentit bien seul. Marie se portait bien : il en éprouva une grande joie.

La deuxième année, le surveillant le surprit accroché aux barreaux, les yeux fouillant une fissure de la fenêtre, et il lui donna des coups de pied. Pierre cracha au visage du geôlier, qui le fit condamner à vingt-sept jours de cachot. Marie se portait toujours bien.

La troisième année, il attrapa l'influenza. Il eut une peur atroce de mourir. L'infirmerie était pleine de paille, on le soigna en cellule. Durant sa fièvre, il ne songea qu'à Elle, il ne parla que d'Elle, et il se remit sur pied. Un matin, une main, par le guichet, lui présenta la lettre de tous les mois. Ce n'était plus l'écriture de son frère. « Mon cher oncle, papa est mort, mais il m'a recommandé de vous écrire : je suis déjà dans la classe des grands... Marie vit toujours. »

Or, il arriva que Pierre Bertrand obtint une grâce de cinq ans. Un espoir criminel lui gonfla le cœur.

La septième année, ayant appris par l'aumônier qu'on était à la Saint-Sylvestre, il marqua les jours, avec un clou, dans l'armoire triangulaire. Il se réjouissait d'être le matin pour graver le trait béni. Marie vivait encore, mais elle était mariée. Il eut de mauvais rêves.

Un matin de la neuvième année, il constata qu'il avait vécu deux mille neuf cent trois jours en prison. Son filleul était mort d'une méningite, mais Marie vivait toujours.

Or, il arriva que Pierre Bertrand obtint une grâce de cinq ans. Il sauta de joie, saisit sa cuiller et fit dans le vide le geste d'empoigner quelqu'un et de le poignarder entre les deux seins.

Un matin, le surveillant haineusement lui dit : « Cent cinquante-huit, libéré... » et il lui jeta un paquet de hardes d'honnête homme. Pierre se vêtit gauchement. Sa solde s'élevait à quatre-vingt-huit francs vingt-deux centimes.

En passant devant la vitrine d'un magasin, il se regar-

da. Il ne se reconnaissait pas, tant il avait vieilli! Au faubourg voisin, il acheta un long couteau de cuisine, pour sa brave femme, dit-il, avec un sourire qui montra ses dents jaunies par le tabac du bagne. Au village, il acheta deux pistolets chez un boulanger. Il dormit dans du foin jusqu'à l'aube en rêvant à haute voix : « Ah! je te tiens! ah! tu as peur! Ah! j'ai vécu pour te tuer! J'ai pleuré dix ans pour te voir à mes genoux! Je te tiens!. » Puis une volupté sénile le tordait, et il enfonçait ses bras dans le foin mou.

Il arriva le matin, les pieds saigneux dans ses sabots, les jambes pliées comme celles d'une bête, les bras ballants, le dos tout rond, un peu d'écume acide aux coins de la bouche. En revoyant son village, sa gorge se serra, ses yeux s'emplirent d'eau, et il but un grand coup à la pompe : du temps qu'il était tout petit, il venait laver ici des carottes maraudées au jardin des vieilles demoiselles Lignon.

Il s'assit sur la pierre du puits, le regard dirigé vers la maison aux volets verts. C'était là! Il revoyait « ses » yeux noirs, « sa » démarche rythmée, « sa » bouche rouge... Il tira le couteau de sa poche, interrogea les entours et il « la » vit venir, la tête basse, le dos déjeté dans sa blouse déchirée...

Il l'appela :

— Marie!...

Elle tourna vers lui son regard fatigué et triste. C'était elle! Mais il eut un juron de surprise déçue : « ce n'était pas cette femme-là qu'il voulait tuer » et il s'en alla.

On ne sut jamais où tourna Pierre Bertrand lorsqu'il sortit du bagne.



Aubin Eambert

*On n'aurait pas dû, dit la voix profonde
et caverneuse du premier de la rangée.*

Henri BARBUSSE.

Aubin Lambert était à l'affût derrière le gros tilleul. Sa griserie des premiers jours que la retraite désordonnée de la compagnie tout le long de la Meuse n'avait pu atteindre, s'évanouissait. Le hurlement d'un canon autrichien dont l'obus déchirait l'air toutes les vingt minutes le transissait de peur. « C'est le brouillard », avait-il dit au caporal qui venait de le quitter. Aussi bien la partie était-elle vraiment inégale et injuste lorsqu'on a affaire à une grosse bête invisible contre laquelle on n'est pas armé.

Depuis Visé, Aubin Lambert jurait que les Allemands n'avanceraient plus, avec la conviction d'un homme vigoureux et décidé qui croit à lui seul arrêter une douzaine de malandrins sur la grand'route. Et la longue colonne grise qui descendit, une après-midi, avec des lueurs d'acier touché par le soleil, la colline qui va d'Andenne vers le Haut-Condroz, n'avait pas émoussé sa confiance. Soixante dragons français, sales et fatigués, certes, mais si beaux, aussi beaux que les guides, étaient passés ce matin dans un éclat de Marseillaise et les Anglais arrivaient. Aubin Lambert avait reculé avec son 8e de ligne en se disant que la grande bataille allait se livrer ici. Il était temps du reste : à une heure de là, sous un tilleul odorant, il y avait une maison dont le pouls était le pouls d'Aubin Lambert, une grande femme brune qui était à lui seul, une fillette blonde comme lui qui jouait à cul nu dans les rayons de soleil de la gloriette de vigne vierge, un gros chien qui montait une garde incessante et affai-

rée sur le chemin et des pigeons bleus qui roucoulaient à longueur de jour sur le toit.

Pour Aubin Lambert, les Allemands — les Boches comme il répétait sans savoir ce que cela voulait dire —, les Boches ne pouvaient pas aller plus loin, à aucun prix. Il ne savait lire, mais un petit ajusteur du pays de Liège avait expliqué que les lueurs rouges qu'ils virent palpiter un soir, deux semaines auparavant, vers Visé, que ces lueurs sortaient de la ville à laquelle les Allemands mettaient le feu et que les habitants avaient été abattus dans les rues à coups de fusils. Depuis avant-hier, il ne restait plus rien d'Andenne où les envahisseurs avaient forcé les femmes. Le petit Liégeois ricanait en voyant blémir Aubin lorsqu'on lui parlait de viol, et il lui montait la tête.

La veille, le paysan, se courbant sous les chevelures argentées des arbres pleureurs pour que ses camarades ne le vissent point, s'était enfoncé dans l'église, avait cogné du nez dans le parvis la grande corde dont la cloche était muette depuis huit jours, avait trouvé le bénitier à sec, mais adressé à Dieu la plus fervente des prières qu'un simple peut trouver dans son cœur un jour de vraie angoisse. Le temple était désert et sonore et le bruit de la chaise qui glissait sous ses genoux tremblants montait jusqu'au jubé. Il chassait en vain de son recueillement une image de grande femme nue et nerveuse d'amour, une petite tache brune hallucinante, puis il pensait à une tête de poupée auréolée d'or, à des pigeons bleus, à un chien qui avait de bons yeux. Il sortit un peu rassuré.

Aubin Lambert grelottait donc ce matin d'août dans le brouillard que le soleil faisait tomber goutte à goutte sur son uniforme fripé. De temps en temps, il remontait son sac en un geste qui lui était devenu familier. Un merle avait commencé à siffler dans les arbres, mais le canon le fit taire, et les autres oiseaux semblaient morts. Ils étaient peut-être partis du reste. On entendait un béguetement de chèvre, une voix d'homme qui commandait, le bruit clair d'un ruisseau qui, comme le soleil, continuait son voyage. Les maisons du village se disséminaient dans le bois derrière l'homme : elles étaient vides.

Le paysan n'avait pas encore tué, n'en ayant pas eu l'occasion. Il aurait d'ailleurs abattu un Allemand, machinalement, puisqu'il était rappelé pour cela, mais il n'avait pas pris contact avec l'envahisseur. Les forts de

Liège avaient dérangé la marche de l'armée grise, les lanciers et le 14e de ligne, disait-on, avaient fait le reste. Il aperçut un jour la silhouette curieuse de trois uhlands vers Bierwart, mais ceux-ci avaient tourné bride avant qu'il pensât à les épauler.

L'angoisse d'Aubin Lambert n'en était que plus grande. Il était seul, on lui avait confié un poste important : on s'attendait à une fusillade de l'infanterie qui ouvrait la route au canon autrichien. C'était sur Marchovelette qu'il tirait. La grande bataille allait se livrer ici, sous les forts de Namur : les derniers Allemands s'enfuiraient à l'arrivée des Anglais. Ceux-ci avaient le cœur à l'ouvrage, disait-on.

Un élan de reconnaissance tendait le soldat vers ces hommes qu'il n'avait jamais vus et qu'il s'imaginait grands, terribles, féroces, d'une autre race que la sienne, et sa colère s'efforçait d'atteindre à la leur.

Il n'avait guère dormi, si près de chez lui où il lui était défendu de se rendre, et un peu de somnolence l'affaïssait. De nouveau, il rajusta son sac et changea sa chique de joue. Le soleil entra dans le bois, verdissant les feuillages, allumant la rosée, réveillant les insectes. Dans l'esprit de l'homme, une petite maison surgit, et une femme brune, et une tête blonde, et des pigeons bleus, et un chien aux bons yeux. Puis il pensa aux pauvres bêtes des mitrailleuses. C'était là ce qui l'avait le plus attristé depuis presque un mois de retraite confuse.

Le monstre, qu'on aurait cru accroupi à dix pas, déchira l'air. Un crépitement de feu d'automne dans les essarts succéda à son hurlement : une fusillade, mais lointaine. Aubin Lambert redressa son dos arrondi par la fatigue et le froid et, la gorge serrée, se retourna comme pour demander conseil.

Rien ne bougeait, sauf les insectes qui sentaient la chaleur. Une araignée pansue semblait remanger son fil en remontant sous une branche, de petites bêtes aux vives couleurs faisaient une symphonie à peine perceptible dans la lumière. Elles continuaient à vivre comme le soleil et le ruisseau. Le cataclysme humain qui déferlait sur le pays ne les dérangeait point.

Le crépitement se prolongeait mais ne se rapprochait pas. Le teuf teuf d'une moto sembla gonfler le bois. Le visage du soldat se rasséra, la machine annonçait du

neuf. Quel qu'il fût, Aubin Lambert s'en réjouissait. On allait avancer ou se battre ici, livrer la grande bataille. L'homme ne pensait même plus qu'on pouvait reculer.

Il fallait avancer. Ou bien les Alemands s'en allaient, mais le crépitement têtù ramena le doute en son esprit. Les Anglais et les Français étaient peut-être arrivés. Une fusillade éclata à deux kilomètres de là vers la futaie.

Une voix aigre cria sous les arbres ; « Sauve qui peut ! ». Un sanglot desserra les mâchoires du soldat et il hoqueta : « Nom de Dieu ! » C'était la première fois de sa vie qu'il jurait.

Il gonfla les joues de dédain, puis une colère furieuse le banda sous l'arbre, des cris d'oiseaux, aussitôt silencieux, l'enveloppèrent, une seconde volée — invisible celle-ci — siffla à ses oreilles, suivie d'un nouveau crépitement : les balles. Il n'avait plus peur, il blasphémait d'impuissance.

Il se débarrassa de son sac et de son fusil et courut en jurant vers l'église : le village était mort, un chat blotti dans les pois-de-neige de l'ancien cimetière, s'enfuit à l'approche de l'homme.

Aubin Lambert saisit la corde et sonna. Les campagnes dorées que le bois cachait défilèrent devant ses yeux pendant que la cloche le soulevait. Il montait et descendait, comme un sonneur du moyen âge, il sonnait l'appel aux armes pour la défense d'une petite maison claire et odorante, d'horizons baignés de soleil, de vieux arbres qui se regardaient par-dessus les terres, d'enfants qui allaient à l'école, de femmes amoureuses et honnêtes qui peinaient comme les hommes du matin au soir. Il sonnait le rappel à tous les soldats aperçus au cours de la retraite, à tous ceux de Liège, à tous ceux de Namur, à tous les Français, à tous les Anglais. Tous auraient dû être ici pour la grande bataille.

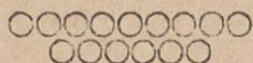
Un petit choc au bas ventre lui fit lâcher prise, il s'écroula sur les dalles bleues du parvis et il pressa son mal des deux mains. Il lui sembla qu'il avait besoin d'uriner. Sa pomme d'Adam remuait sous son col. Que lui était-il arrivé ? La cloche au-dessus de lui vibrait à peine, la corde remuait comme une couleuvre sur les pierres. Il voulut la ressaisir, mais il poussa un cri de douleur, et il se plia en deux : son ventre était mouillé.

Les balles ricochèrent sur les murs et le bénitier. Tout se mit à tourner, la cloche là-haut prit figure humaine,

et l'homme s'écouta râler doucement : il se plaignait comme un petit enfant. L'image d'une grande femme brune passa devant ses yeux gonflés par une migraine subite, une tête blonde, un gros chien hargneux qui n'avait jamais mordu personne.

Des cris gutturaux se mêlèrent à son vagissement. Il divagua, la cloche lui faisait peur, parce qu'elle ne bougeait plus et il se mit à lui parler. Une volée de balles crépita de nouveau contre les murs, autour de lui. Il en recueillit une sur sa veste, près de son mal, il releva les yeux vers la cloche, il sembla se réconcilier avec elle. Puis il s'affaissa sur le côté en pressant toujours son ventre.

Ainsi mourut Aubin Lambert, le sabotier, en août mil neuf cent quatorze, la veille de la prise de Namur.





La Mort de Jean Leblanc

*Rien ne peut se comparer au premier
jour de l'amour.*

Johan BOJER.

I

Cinq et deux... font sept, Marie-Josèphe!... Jean Leblanc, le petit clerc, clopin-clopant, monte vers l'église.

Dans le matin blanc de décembre, il s'en va, Jean Leblanc, le petit clerc. Cinq et deux... font sept, Marie-Josèphe!... La neige tombe à grosses paillettes, tout droit, du Paradis. Les maisons endimanchées ont l'air de se ramasser, frileusement, dans leurs fourrures. Le gel a collé des fougères aux fenêtres, dans lesquelles s'irradie la goutte rouge d'une veilleuse ou s'effeuille la flamme grenat d'un âtre. Les flocons, attirés par la lumière comme des phalènes, rôdent autour des vitres. Des coulures de verre fumé, des stalactites d'argent mat pendent aux gouttières. Des mouchetures d'ouate se sont attachées aux façades et en ont fait des écus contre-herminés. Durant la nuit, il y a eu des duels épiques entre échassiers blancs : les jardins sont couverts de plumes somptueuses. Les paux des clôtures ont mis des toques et les fils d'archal grossissent à vue d'œil. Les buis sont croustillants : on dirait des gâteaux de fruits d'Orient saupoudrés de sucre. Des milliers d'araignées ont travaillé toute la nuit dans les angles des portes et des fenêtres et dans les barrières à claire-voie. La façade grise du château saigne comme un bœuf par les vingt-quatre baies ogivales de ses fenêtres éclairées.

C'est un paysage du Nord dans un cadre de chez nous. Quand le Bon Dieu se mêle de faire quelque chose!...

Dans la neige craquante, les sabots noirs du petit clerc

marquent : « Cinq et deux font sept! » et son bâton de houx, qui a une tête humaine à la poignée, efface les étoiles que des pattes d'oiseaux ont empreintes le long du chemin.

« Chalé! (Boiteux) » jacasse une pie entre deux coups de queue mécaniques. Jean Leblanc lui lance une boule de neige. « Chalé! » craille une corneille dessinée à la plume sur le jardin de M. le Curé. « Sa...sale bête! » bégaye Jean Leblanc en frappant des moufles. « Chalé! » guise un chardonneret doré dans la haie : Jean Leblanc le cherche en vain. « Chalé! » vagit un chariot de fumier sur la montée du hameau : Jean Leblanc tend le poing vers l'attelage noir. Le christ du parvis, aussi vieux que sainte Begge et aussi laid que le péché mortel, rit, dans ses rides de pierre, de Jean Leblanc le Boiteux.

Non! Non! petit clerc, la pie ne t'a pas injurié, ni la corneille non plus. Le chardonneret crie qu'il a faim et le chariot qu'il a soif, et la pluie de plusieurs siècles a défiguré le bondieu. Mais tu es triste, Jean Leblanc, tu es triste à mourir et tu crois que tout le monde se moque de ta claudication.

Le petit clerc ouvre la porte de l'église sonore. L'eau des bénitiers est gelée. Des parfums de nativité emplissent le saint lieu. On dirait que le Bon Dieu y a passé la nuit. Brr! qu'il fait froid! La lumière éternelle met sa larme rouge dans le cœur et un jour aqueux tombe des fenêtres étroites et hautes sur les oriflammes d'incarnat usé. Jean Leblanc monte l'escalier du jubé. Ses chères cloches sont là : la Grosse, la Glawine et la Clochette! Il les aime d'amour et, plus d'une fois, il a grimpé l'escalier tournant, pour coller ses lèvres sur les dentelles froides de leur jupe de métal. La Grosse qui fait « Boum!... Sol!... », la Glawine qui fait « Baw!... La!... », la Clochette qui fait « Bim!... Si!... », il les aime. Habitant là-haut, depuis son enfance, avec les hirondelles et les rouges-queues, il s'est cru le roi du village. C'est à son clocher qu'il doit son orgueil taciturne. Les morts de la Maulaie ont leur coup de cloche lorsqu'ils arrivent près de la ferme; ceux de Gevrine sont annoncés quand ils passent devant la maison du notaire; ceux du Bois-Planté sont salués près de l'étang. Seul, Jean Leblanc connaît ces traditions que lui a léguées le vieux Colas.

Allons! petit clerc, sonne les neuf coups de l'Angelus à la Grosse, pour que M. le Curé découvre sa calvitie et

qu'il murmure en faisant passer son caillou blanc d'une joue à l'autre : « Angelus Domini nuntiavit Mariae... »

Jean Leblanc insère son grand nez enluminé entre les lames de l'abat-son. Qu'il fait beau! Le village n'a pas son pareil dans toute la Wallonie! Non! non! petit clerc, ton village n'est pas plus beau qu'un autre. Mais tu as des yeux de poète : ils voient des images où les autres ne voient rien. Les sapins du parc sont habillés de blanc : ils s'inscrivent, avec leurs moindres aiguilles, sur le cuivre de l'Orient. Les sommets des peupliers violets ressemblent à des fumées. Les saules de l'étang, si laids hier encore, sont transformés en bustes de vieux marquis et les mineurs qui se rendent aux Haies-Monet sont noirs comme des silhouettes. Au-dessus de la maison du tisserand, une étoile brille ainsi qu'une perle; on dirait qu'elle vient de sortir de la cheminée. Le ciel devient rose : il ne neige plus.

Les yeux de Jean Leblanc sont faits avec des verres de couleur.

Boum!... Boum!... Boum!... « Angelus Domini nuntiavit Mariae... »

Jean Leblanc revoit ses vieux : Colas le clerc, tout cassé, la voix caverneuse, les bras écartés — ayant touché l'orgue durant deux siècles, tous les Leblanc marchent ainsi — bas de laine à côtes, gilet de laine rouge. Un kyste lui gonflait la joue gauche, comme une chique. Marie-Jeanne : petit visage enluminé, coiffe blanche, vaste autant qu'un bonnet de nouveau-né; casaquin gris rapiécé aux deux coudes; bas blancs et chaussons roux.

Ils habitaient une maison très propre, flanquée d'un minuscule appentis en planches. Sur le sommet du toit au glui teigneux, une joubarbe prenait tranquillement du ventre, comme en un coin de paradis. Par la fenêtre, des géraniums regardaient passer les gens : c'était là toute leur besogne.

L'après-midi, les vieux restaient à la maison. Dans son fauteuil, elle marmottait son chapelet. Assis à la table, près de la fenêtre, il feuilletait son gros paroissien : « O verbe divin, splendeur de la gloire du Père, dissipez mes ténèbres! O soleil de justice!... » Il s'interrompait parfois pour parler du temps :

— Il va faire bon, Marie-Jeanne.

— Il n'y a pas de mal, Colas.

Elle reprenait l'Ave interrompu et lui, mouillant en un

grand geste son doigt de salive, tournait une page et lisait les caractères fins pour essayer sa vue : « Ou bien dites à chaque article... ».

Les canaris filaient des duos aux solives ; le chat rêvait dans son paneton en roulant ses yeux verts ; les mouches taquinaient un collier de cosses de pois appendu au plafond. L'horloge faisait tic tac, tic tac, racontant sans doute une très vieille histoire. Bientôt, Colas, de la tête, sciait des planches et Marie-Jeanne fermait les yeux. Ses lèvres gardaient un imperceptible frémissement et Jean Leblanc, silencieux et immobile, remarquait qu'elle se trompait parfois, qu'elle sautait deux grains ou disait deux Ave sur le même.

A dix ans, le gamin s'était étonné d'avoir une maman et un papa si laids. Colas le clerc lui avait dit que les jeunes étaient allés faire un long voyage. N'ayant jamais vu que des vieilles choses et de vieux visages, Jean Leblanc avait pris des airs de petit vieux.

Boum!... Boum!... Boum!... « Angelus Domini nuntiavit Mariae... »

Il avait grandi malgré sa mauvaise jambe, le petit clerc, et comme les gamins caressaient les boutons de sa veste pour le faire bégayer, il s'enferma et se mit à fureter dans les rituels, les cartabelles et les graduels enluminés des anciens. Il rêva de processions d'aubes blanches, de chasubles dorées, de soutanelles rouges, de manipules, de dalmatiques, de bourses violettes ou blanches, d'étoles blanches et violettes. Et un jour, il avait dit au vieux clerc :

— Je serai curé.

Colas avait eu un sourire méprisant qui lui rida le nez :

— Il faut être joli et bien droit pour entrer au service de Dieu — et ne pas bégayer comme le censier de la Noiretombe.

Un beau jour, Colas était allé tailler les rosiers du Bon Dieu et, deux mois après, Marie-Jeanne faire des gelées d'étoiles.

Comme M. le Curé était un brave homme, Jean Leblanc, qui avait vingt ans, fut clerc dans ce petit village de chez nous, dont les cloches se nommaient la Grosse, la Glawine et la Clochette et disaient si bien : « Boum!... Baw!... Bim!... »

Boum!... Boum!... Boum!... « Angelus Domini nuntiavit Mariae... »

Or, l'année d'avant, un loup affamé guetta, du jardin de M. le Curé, les gens qui sortaient des matines. Comme il était vieux et malin, il éteignit ses yeux et laissa passer les silhouettes bossues des hommes armés de tricots ferrés. Mais lorsqu'arrivèrent les femmes, il bondit brusquement. La neige qui tombait à gros flocons étouffa les cris et les lanternes abandonnées saignèrent sur le sol. Begge de Thybeaumont sentit l'haleine chaude et fétide du monstre, une piqûre aux épaules et s'évanouit. A coups de bâton, Jean Leblanc assommait la bête — qui avait choisi un morceau de roi — et l'étranglait de ses mains nerveuses...

On appela Jean Leblanc au château et la petite baronne, rose et blanche, lui serra les mains. En revenant, il les baisa et resta huit jours sans les laver. Lui qui n'avait jamais osé lever les yeux vers une femme, se prit à aimer comme un fou la petite baronne, parce qu'il lui avait sauvé la vie. Depuis un an, cet amour lui avait gonflé le cœur comme une éponge. Dans le miroir du jubé, Jean Leblanc ne suit plus les mouvements de M. le Curé : il regarde la baronne blonde, pieusement absorbée dans son livre d'Heures. Comme elle lui tourne le dos, elle grandit encore à ses yeux. Elle évoque les effigies de pierre des Thybeaumont qui dorment dans les nefes latérales. Damnation! le huit septembre, jour de la Nativité de la Vierge, il avait adressé son « Regali ex progenie Maria exorta refulget » à une femme de chair et d'os qui assistait aux vêpres.

Depuis un an, Jean Leblanc se damne pour la vie éternelle. La profanation a assez duré : Begge de Thybeaumont se marie ce matin et va habiter très loin, dans le Condroz. L'église sera vide sans elle, n'est-ce pas, petit clerc?

Là-bas, sur la colline, le moulin secoue frileusement ses ailes, au vent d'ouest. Clopin-clopant, Jean Leblanc descend du clocher coiffé de lierre et de neige.

Les clochers des villages voisins sonnent l'angélus et jouent des airs du Paradis dans le matin candide.

II

Boum!... Baw!... Bim!... Les cloches sonnent à toute volée. Jean Leblanc est pendu à la Grosse et, quand il s'élève, sa mauvaise jambe fait un accent circonflexe

dans le vide. Beguin, le chasse-chien, raide comme lorsqu'il tient sa hallebarde dorée dans la nef de Saint Lambert, tire la Glawine par la queue et son fils Noé, le souffleur d'orgue, qui a une tache de vin sur la joue gauche, taquine la Clochette. Sol!... La!... Si!...

Le petit clerc lâche sa corde — qui glisse ainsi qu'une couleuvre entre ses doigts écartés — entr'ouvre la porte du jubé et jette un coup d'œil dans l'église.

Les gens arrivent : Dames en chapeau cabriolet, robe de soie avec semis de roses roses, mantelet de dentelle noire; messieurs en pantalon de nankin, habit bleu, cravate de batiste, chapeau haut de forme. Le vieux baron, chamarré comme un insecte et parfumé comme une botte de lavande, en tenue d'officier des chasseurs de la garde : colback noir, pelisse rouge, dolman vert, culotte jaune, épée à fourreau de galuchat. Un croisié très affairé. Le fiancé au visage citrin et à la tête d'oiseau déplumé.

Jean Leblanc a un éblouissement : il a vu une forme angélique près du banc de communion et il porte les mains à son cœur. Elle va s'en aller! Il ne la verra plus! Ne plus la voir, mon Dieu! Mon Dieu!... Sa gorge se serre, les veines de ses tempes vont se rompre et ses joues se gonflent... Un monsieur en habit gris clair le bouscule : c'est le chantre de Saint-Jacques à Liège. Jean Leblanc n'est pas digne de chanter la messe des épousailles. C'est une Thybeaumont et un Betrancourt qu'on marie aujourd'hui.

Le petit clerc grimpe l'escalier tournant du clocher. De là, distraitement, il regarde passer les fabriciens : le censier chauve qui est sourd comme un pot et qui bourdonne durant les offices, ce qui fait se retourner les femmes en toussant dans leurs capelines; le maître d'école, hors d'haleine, trois notes d'accordéon dans la poitrine, qui souffle quelque plaisanterie verjutée dans l'oreille rose et poilue du brasseur : celui-ci a mis sa plus belle blouse de shirting et sa plus belle toque de renard; puis le cordonnier Jacqueminet, qui crache, en demi-ellipses, son jus de chique dans l'abat-voix; le notaire Malnoury qui ressemble au saint Laurent des fonts baptismaux. De son perchoir, le petit clerc grelottant détaille leurs habits dominicaux. Dans sa poitrine de planche, l'horloge aux poids de pierre bat comme un cœur, très calme, et Jean Leblanc compare ce cœur au sien, dont le tic-tac s'affole et s'arrête comme celui d'une araignée.

Soudain, le petit clerc tressaille. L'orgue asthmatique meugle à ses pieds et le chantre liégeois entonne le « Deus Israël conjungat vos ». Les deux trompettes sont fausses et le soufflet percé fait chic! chic! Jean Leblanc a ouvert son « Graduale Romanum » : «...Et... et nunc, Domine, ...fa... fac eos plenius benedicere te... ». Le censier crie comme un sourd; le maître d'école, les yeux exorbités, gronde et essaye de rattraper le chantre; le cordonnier Jacqueminet, les mains coiffant les rotules, songe qu'il perd une pratique, puisque la petite baronne s'en va : il se tait et ouvre la bouche de temps en temps; le notaire Malnoury rumine, en regardant la mariée, des pensées qui ne sont pas très pieuses : « ...qui ambulat in viis ejus... ».

A côté du graduel, Jean Leblanc dépose son « Extractum e rituale romano », au chapitre « Ordo matrimonii celebrandi, juxta rituale Leodiense ». Jean Leblanc chante la messe de mariage de sa bien-aimée, tout seul, dans son clocher.

Les fabriciens sortent, et le chantre liégeois en habit gris clair et Noé, le souffleur d'orgue.

Le petit clerc, clopin-clopant, descend l'escalier et va s'asseoir sur l'escabeau. Il pousse un registre, caresse les touches jaunes coupées par les ongles de huit Leblanc et joue de son mieux le plus beau Requiem du « Graduale Romanum » aux majuscules enluminées : « Re... requiem ae... ternam dona eis, Domine... »

Il enterre son amour.

En montant dans son coupé, la petite comtesse de Betrancourt dit :

— M. le Curé, il me semble qu'on chante l'office des morts.

Et le curé affamé répond à tout hasard :

— C'est une fantaisie de mon clerc sans doute.

Jean Leblanc remonte dans son clocher. De frileux oiseaux l'appellent. Il regarde le village. Chose singulière! Le petit clerc le connaît depuis vingt ans et le départ d'une femme change le visage du hameau. Jean Leblanc est un étranger chez lui.

Il comprend, grimpe l'escalier, envoie à deux mains des baisers au nord, au sud, à l'est, à l'ouest, s'emplit une bonne fois les yeux d'images, prend une pincée de tabac, caresse la corde de la Grosse, fait un nœud coulant, y passe sa tête et bégaye une prière...

Boum!... Boum!... Boum!... Sa mauvaise jambe fait un accent circonflexe dans le vide...

Le nez dans l'abat-son, M. le curé crie comme un beau diable. La petite madame de Betrancourt, suivie de son époux l'héraldiste et de ses valets verts, grimpe jusqu'au clocher. On dépend le cadavre. Boum!... Boum!... Boum!... Bon Dieu! qu'il est laid! De gros yeux de porcelaine, une grande langue toute violette; gros comme le poing d'écume au menton et les bras écartés des Leblanc.

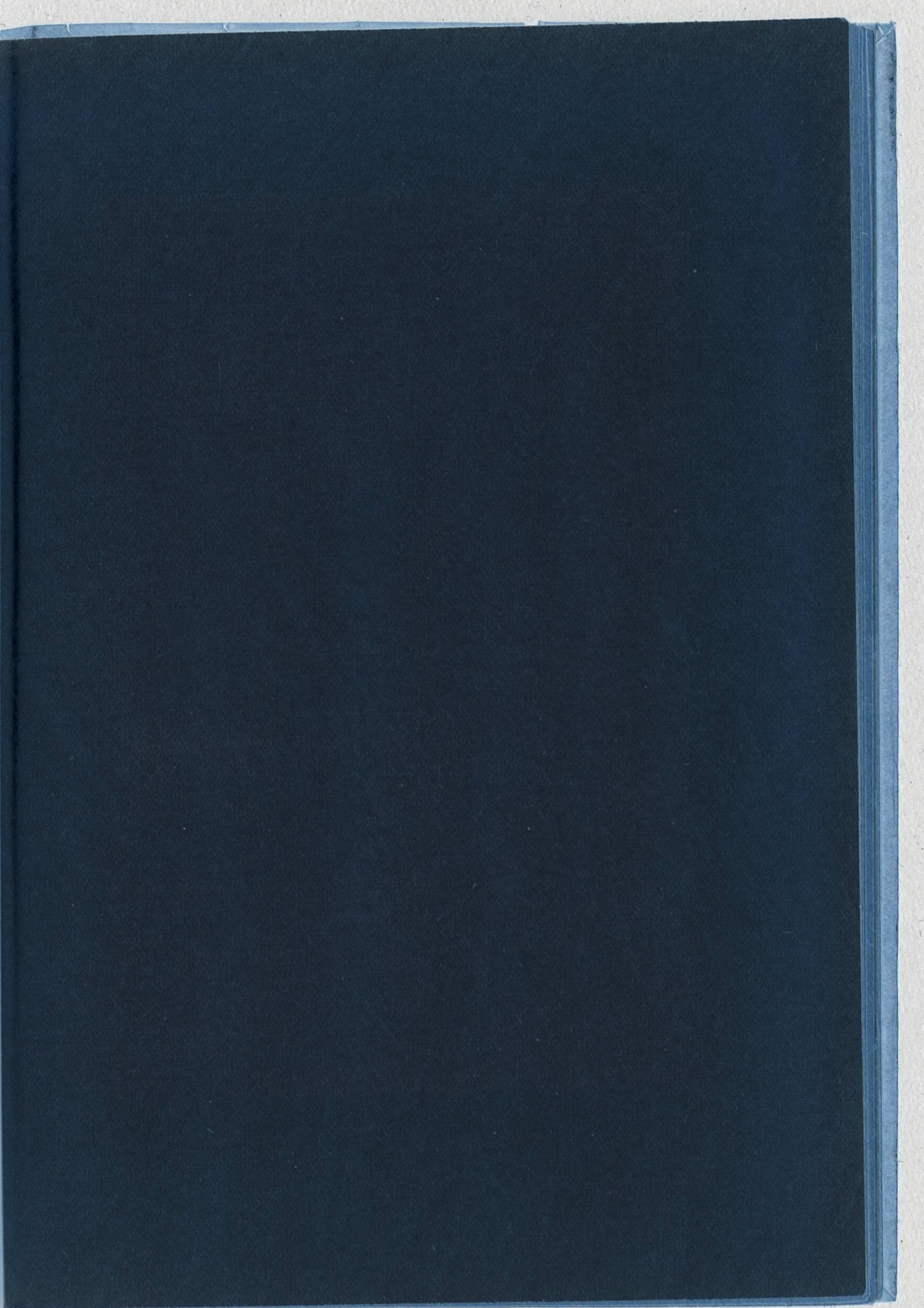
Elle se penche sur le petit clerc. Un scapulaire garnit son cou meurtri.

Elle reconnaît le morceau du manteau de cachemire qu'avaient emporté les griffes du loup, au dernier Noël. Elle comprend, elle aussi, elle embrasse Jean Leblanc sur le front et emporte son bâton.

III

C'est ainsi que, récemment, à la vente des Betrancourt de Beauraisin, qui portaient « d'or au sautoir eschiqueté d'argent et de gueulles », le notaire fit passer un tricot de houx à poignée sculptée qui excita le rire des badauds.







Une Soirée

Un crime avait été commis la nuit précédente sous le Doigt du Diable, et la victime n'était autre que ce bon Féodor Siline.

Vladimir KOROLENKO.

Le cabaretier somnolent était accoudé sur son comptoir et sa longue pipe pendue à ses lèvres traînait derrière les verres. Une lampe de cuivre éclairait sa face maigre et dure que ses yeux myopes rendaient souriante et où ses dents luisaient lorsqu'un client bafouillait une plaisanterie. L'horloge à gaine sonna onze heures. Le gros coup était passé : c'étaient les verres de l'équipe de nuit des fours à zinc qui restaient sur le buffet. Le cabaret était minable et sale : les meubles grassements peints en jaune, les dalles fendues, le petit poêle cerclé de tôle fientait parfois sur le pavé. Trois cadres pendaient au mur : la loi sur l'ivresse publique et deux sentences : « Dieu vous voit. On ne blasphème pas ici ». Une branchette de buis séchait à la solive. Une lourde odeur d'alcool, de tabac et d'haleines flottait dans la pièce.

Dans un coin, la cabaretière grande, forte et malpropre, reprisait, sans trop y voir, un bas sur son poing fermé.

— Eh! Marquet, remplissez.

Le cabaretier se redressa, sortit le cruchon de pierre du comptoir et fit le tour des verres octogonaux. Des yeux s'allumèrent aux glouglous du bec.

L'homme rouge, un mineur d'oligiste, dit après un long crachat :

— Le pauvre Monin n'en boira plus.

Et l'homme noir, sorti des puits de houille, s'attendrit dans un hochement de tête :

— Lui qui aimait tant sa petite goutte.

Et le carrier crotté d'argile leva une main dont les doigts étaient bagnés de loques que le sang avait rougies :

— Nom de Dieu! quelle drôle d'histoire!

Le cabaretier se réveilla derrière ses verres. Ses pommes cuites par les fours à zinc s'animèrent et il dit :

— Oui, drôle d'histoire.

Il y eut un lourd silence. La lampe crépita sur le comptoir et on entendit un cri d'oiseau dans l'île. La femme bâilla largement :

— C'est à n'y rien comprendre, fit-elle ensuite.

Depuis huit jours, les trois hommes — le mineur d'oligiste et les deux logeurs — n'avaient parlé que de la disparition de Monin qui, chaque soir, jouait une partie de cartes avec eux. Et, ce matin, on avait vu son visage, gonflé et livide, noir de la barbe qui lui avait poussé dans l'eau, émerger de l'Aiwise. Le carrier donnait des détails, car il était descendu avec ses compagnons de chantier pour venir le voir.

— Mon Dieu! j'ai froid, dit la cabaretière et elle s'approcha du feu. (L'Aiwise se trouvait à la pointe de l'île distante de la route d'une longueur de chaloupe. Un bout de corde avait meurtri le cou du noyé et celui-ci n'avait plus que sa chemise.)

— On voyait très bien sa brûlure dans le cou.

— Quelle drôle d'histoire, répéta le mineur d'oligiste, et il vida son verre d'un seul trait en le roulant entre ses doigts. Nom de Dieu! je ne pense plus qu'à lui.

La lampe crépitait sans discontinuation : la flamme montait et s'abaissait. Le cabaretier en alluma une autre ventrue et bossuée et un froid humide venu sans doute du dessous de la porte fit frissonner les trois buveurs. L'oiseau râlait dans l'île. On n'entendit plus que le tic tac de l'horloge, le vent dans le poêle, les grosses gouttes de pluie sur les vitres et les eaux grondantes du fleuve.

Avec son index crochu l'homme rouge expliquait sur la table les jeux de l'eau entre la pointe de l'île et le tourbillon liquide qu'était l'Aiwise. La cabaretière se pencha curieusement. Les deux logeurs ne comprenaient pas.

Le cabaretier ricanait, ses dents allumées derrière les verres, et il but un coup en disant :

— L'eau a été dérangée par le dégel. Il reprit une autre démonstration en traçant des lignes imaginaires dans le vide avec le tuyau de sa pipe.

La conversation dévia après une nouvelle tournée.

L'homme rouge et le carrier étaient adossés au mur, allongés à mi-corps sur un banc très lourd. L'homme noir leur faisait face de sa chaise geignante. Seul le visage du carrier était clair, celui du mineur d'oligiste apparaissait anguleux et barbu lorsqu'il rallumait sa pipe. Le houilleur restait dans l'ombre épaisse sous son chapeau informe.

Il disait :

— J'ai eu le matin la tête prise entre la benne basculée et le train de mon wagonnet, et je n'ai rien. Nous avons des puits sans grisou, mais je ne passe jamais une semaine sans accroc.

— Et votre petit? demanda la cabaretière.

L'homme se tourna en pleine lumière, la face soudain durcie :

— Une pneumonie, notre dame. On ne sait pas.

— On en revient, fit le carrier en écoutant la pluie qui claquait à la fenêtre et, par phrases entrecoupées, il invoqua la guérison de sa nièce.

— Comme il pleut, ajouta-t-il, et il fit signe au cabaretier qui tisonna le feu en passant. Il pleut depuis neuf heures. Losson a reçu une pierre sur la tête, il saignait comme un bœuf, et il grattait le trou.

— Vous n'avez pas de nouvelles de Nihoul? demanda la cabaretière.

Un homme répondit négativement pour les trois.

— Il me doit dix francs.

Le mineur d'oligiste expliquait de nouveau comment l'eau tournait à l'Aiwisse. Il avait abandonné sa pipe sur la table. Il vit le cabaretier ricaner de ses dents luisantes et il se fâcha.

— Tu n'y connais rien, toi, homme du Haut-Pays, tu n'avais jamais vu de l'eau avant de venir ici. Cours enragé! Je continue...

L'autre haussa les épaules. Les idées de l'homme rouge étaient moins claires et il faillit se quereller avec le carrier qui, lui aussi, connaissait l'eau. Le houilleur étouffait dans une quinte de toux et il grailonna laborieusement au pied du poêle.

Le carrier se taisait mordant un doigt qui battait à grands coups sous les loques. Se pinçant les joues, il changea sa chique de place et sembla conclure :

— C'est pour les trois mille francs de son héritage qu'on l'a jeté à l'eau. On savait qu'il les portait sur lui.

Dans l'ombre, la femme dit :

— J'ai froid les hommes, faites-moi une place à côté de vous.

Le mineur de dolomie s'animait :

— Nom de Dieu! Il est sorti d'ici avant moi. J'ai cru une minute qu'il était allé derrière la maison quand le porc a grogné. Tu te souviens, Masseilles? Si encore il était tombé à l'eau, tout habillé. Mais nous ne le voyons plus pendant huit jours et puis il revient à dix pas d'ici, nu et une corde au cou! Milliards de dieux!...

L'homme renversa son verre et réclama le cruchon. Pour la centième fois, les deux autres buveurs disaient l'oraison funèbre du noyé. La femme tisonnait le poêle.

Le mineur reprit :

— Je disais donc que l'eau...

Il s'effraya d'un papillon de nuit qui s'élançait vers la lampe.

— Je disais donc que l'eau...

Il fit un effort prodigieux, se serra les temps, se leva, fit tomber son chapeau et jura :

— Sacré nom de Dieu! Non! Non! (Il faisait de grands signes de tête.) Nom de Dieu!

Et il retomba sur son banc, atterré. Il vida son verre, puis il soliloqua devant les deux autres buveurs abrutis par l'alcool :

— Moi, Melchior Servais (il se frappait la poitrine de ses deux poings), je jure que Monin a été jeté à l'eau derrière la maison et non à Beaupré comme on le dit.

Les quatre autres se récrièrent. L'homme rouge reprit une fois encore sa démonstration.

— Si on n'avait pas jeté Monin dans l'Aiwisse... et il s'embrouillait, il faisait des gestes, se mettait debout, les mains dans les poches.

— Je suis saoul, dit-il en regardant le cabaretier dans les yeux, mais écoute bien ce que Servais va te dire... Nom de Dieu! qu'est-ce qui se passe?

Il pleura abondamment en bafouillant :

— Je sais un secret... Melchior Servais a un secret.

— Nous nous sommes couchés après ton départ, fit le cabaretier, et nous n'avons rien entendu.

— J'étais au lit depuis un heure, dit la femme.

Les logeurs, les yeux las, approuvèrent de la tête, pour la centième fois depuis huit jours. Mais ils frissonnaient tous deux et ils répétèrent :

— Qu'est-ce qui se passe?

L'homme rouge se rassit .

— Seul Melchior Servais pourrait vous le dire, à toi, Masseilles, à toi, Burnaud, car vous ne savez rien.

La femme s'étira, se pencha vers les trois hommes pour leur souhaiter la bonne nuit et s'esquiva. L'horloge sonna minuit.

Melchior Servais ne voyait plus clair. Il évoqua encore une fois la tête du « perdu », puis il se leva :

— Je m'en vais, il est l'heure. Seul Melchior Servais pourrait dire qui a noyé Monin. Ah! Ah! vous ne savez rien, vous deux, bêtes de gens. Salut! Salut!

Il remit son bidon en bandoulière, ouvrit gauchement la porte — par où le vent souffla sur la lampe et la fit filer jusqu'au plafond, où les ombres des hommes et des meubles dansèrent étrangement — tituba un instant, cogna son bidon au mur, et s'enfonça dans le noir et la pluie. Des pierres tombaient dans la carrière proche.

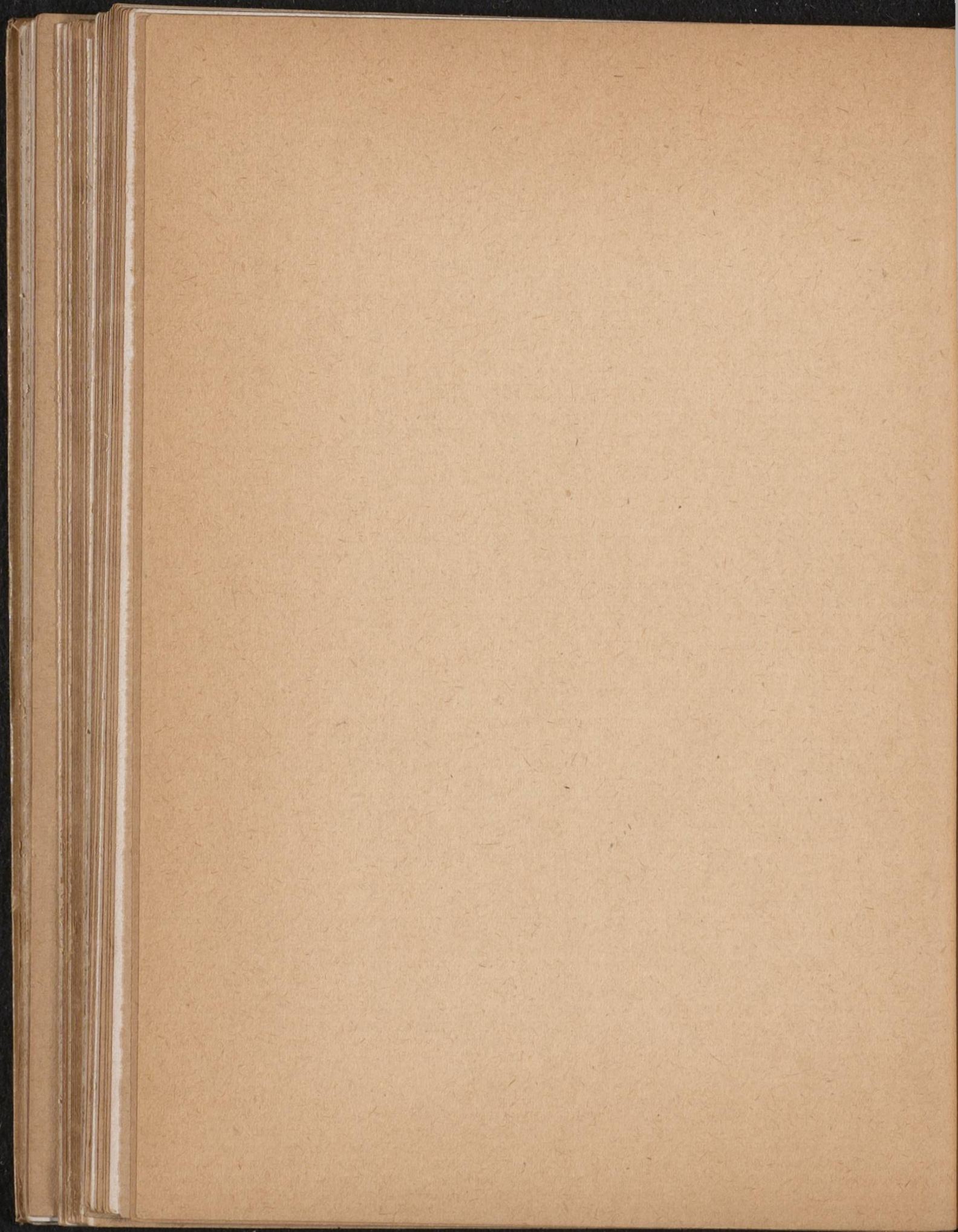
— Je ne l'ai jamais vu aussi saoul qu'aujourd'hui, dit le cabaretier. Nous allons boire un verre.

Ils trinquèrent bruyamment. La tempête faisait rage entre les rochers et les grosses eaux que roulait le fleuve. Ils mirent la lampe sur la table et ils jouèrent aux cartes, heureux d'avoir chaud et de voir clair...

* * *

Ni le lendemain, ni le surlendemain, Melchior Servais ne vint prendre ses gouttes habituelles. Il n'était pas rentré chez lui. On supposa que, trompé par l'obscurité, il était tombé à l'eau. Deux mois après, son cadavre méconnaissable fut repêché barbotant contre les vannes d'une écluse à douze kilomètres du village : il avait reçu un coup de hache au sommet du crâne. Et ainsi personne ne sut jamais qui avait noyé Monin.





Donat

*Un jour, pour tous les bons, s'ouvrira la
vaste salle de béatitude; alors je viendrai
en habit de fête m'asseoir au festin.*

UHLAND.

I

Un matin, on sortit Nicolas Sevrin de la mine d'oligiste, la face et les yeux brûlés. On ne le ramena pas chez lui : on le conduisit à l'hôpital de la ville. Barbe, sa femme, apprit la nouvelle sans mot dire, en levant les bras au ciel, puis elle courut tout d'une traite, en sabots, voir le blessé. Elle resta deux jours sans revenir. Le gamin eut tout le temps de penser à ce qui arrivait. Il était vieux pour son âge, timide et doux, les yeux songeurs, le maintien gauche dans les détroques du père dont on l'affublait.

Il ne pleura pas, il allait de la maison à la barrière et de la barrière à la maison en mangeant une pomme pour étourdir sa grosse faim. La mine de fer l'avait toujours effrayé : il portait parfois le dîner à son père, faisant quatre kilomètres sous le soleil ou la pluie ou dans le froid cuisant du plateau, en hiver. Le trou de la mine était d'un rouge sombre et mystérieux. Des hommes allaient et venaient, portant une chandelle à hauteur des yeux. Un cheval maigre et rouillé traînait les wagonnets de minerai et de schiste et sa silhouette se cassait étrangement sur les parois devant la petite flamme dansante et fumeuse d'une lampe à bec. Un bruit confus emplissait les galeries : les coups de marteaux à deux têtes plates, les grincements des pioches, des pelles et des fleurets, le tintamarre des trains de caisses vides, les détonations, les éboulements, le pouls lent de la machine qui battait

comme un cœur à mi-hauteur du grand puits. L'air était lourd d'odeurs d'huile, de suif et de poudre. En sortant, le gamin s'amusa à cracher rouge comme les mineurs marrons qui secouaient leur asthme en humant l'odeur des sapins, et leurs chapeaux contre les palissades auxquelles s'étaient accrochés des chèvrefeuilles mourants. Car le puits se trouvait à l'entrée du bois.

Un jour, des fagots avaient pris feu et détruit la pompe, la mine fut noyée et douze hommes restèrent dans les eaux, dont le clapotis monta jusqu'aux baraques des broyeurs. Une autre fois, la poudrière sauta : on n'avait pas retrouvé tous les morceaux du grand roux qui tirait les pétards. Nicolas Sevrin, déjà raidi par les rhumatismes, avait demandé à lui succéder. Un orgueil mêlé d'angoisse gonfla le cœur du gamin le jour qu'il vit son père corner dans le noir, mettre le feu à la mèche et s'enfuir la chandelle à bras tendu. La mine sembla s'écrouler toute, le cheval dressa les oreilles, les oiseaux désertèrent les arbres frémissants jusqu'aux racines, un nuage rouge sortit du puits. L'homme remontait au jour, les mèches arrondies autour de son cou comme une bouée de sauvetage, les yeux luisants dans le visage mâchuré d'oligiste. Il buvait à son bidon et renouvelait sa chique.

C'était Nicolas Sevrin que l'ingénieur interrogeait quand le minerai se faisait rare : l'homme descendait là depuis trente ans, il connaissait le fond, ses gisements cachés, son schiste contrariant. Il lui était resté fidèle, changeant de maître mais non de métier, il aimait le travail de la fosse et il parlait sans cesse d'un puits noyé qui était particulièrement riche.

Et ce matin-là, une mine qu'il croyait ratée avait fulguré dans le boyau sans que le roc bougeât, lui brûlant les yeux et le visage. On l'avait rencontré tâtonnant dans les ténèbres, frôlant les parois, poussant de temps en temps un long appel plaintif. Lorsqu'on l'amena à la lumière, sa face sanguinolente aux poils roussis arracha un juron d'horreur aux manœuvres du moulin.

Nicolas Sevrin restait raide et tremblant, ses paumes ouvertes encadrant son pauvre visage et il répétait au directeur dont il avait reconnu la voix :

— J'ai mal, savez-vous, monsieur l'ingénieur. J'ai du feu dans les yeux.

On l'assit dans le bureau, on lui frotta précautionneuse-

ment la face avec une plume de poule trempée dans de l'huile, puis on l'emmena par le premier train.

Donat allait et venait, interrogeant la route par où sa mère était partie vers midi. Un cochon grognait de faim dans la soue, un merle sifflait sur le sureau du puits, deux femmes sur la route regardaient le gamin en parlant à voix basse. La nuit tomba, Donat prit peur et il se mit à pleurer, tout son corps accroché à la barrière. Une voisine l'emmena : il retrouva chez elle Rose, sa petite sœur blonde, grosse et comique, debout sur l'appui de la fenêtre, en train de raconter une histoire aux chevaux qui fumaient sous la pluie fine dans le champ de betteraves.

Donat resta collé à sa chaise, les mains dans les poches. Rose descendit de sa vigie, grimpa sur les genoux du gamin, se pelotonna contre lui et se mit à ronfler. La chaleur du petit corps l'envahit et il sommeilla, lui aussi. On leur fit une paillasse pour passer la nuit. Il ne dormit guère, le tic-tac de l'horloge à gaine, les aboiments d'un chien, la respiration bruyante de la fillette l'éveillaient toutes les demi-heures. Il s'assoupit vers l'aube.

* * *

La maman revint le lendemain, maigrie et déjetée, une stupeur dans les yeux. Elle s'enferma chez elle avec les gosses, ne répondit pas aux questions de Donat, passa la nuit à aller et à venir en joignant de temps en temps les mains. Rose ronflait dans son berceau trop court et la mère se penchait sur elle en passant.

— Est-ce que papa a mal? risqua encore Donat, le visage crispé à l'évocation d'une souffrance indéfinie.

La femme ravala des sanglots :

— Mon pauvre homme! Mes pauvres petits enfants!

— Est-ce que papa a mal?

Barbe Sevrin s'assoupit, rêvant à haute voix, les deux coudes sur la table.

Les jours passèrent longs, vides, mornes. Une fois par semaine, la femme s'habillait de sa robe de mariage, se peignait avec soin, cirait ses sabots, arrangeait son cabas, confiait Rose à la voisine et partait. Donat ne mangeait guère ce jour-là.

Un soir, très tard, pour n'être pas vu, conduit par sa femme, tâtonnant, Nicolas Sevrin rentra dans la maison,

méconnaissable et laid : des lunettes bleues cachaient ses orbites vidées et sanguinolentes et trouaient sa face pâlie, abîmée de coutures rouges et violettes. Il ne voyait plus ni le poêle, ni la fenêtre, ni le fauteuil de frêne, ni le râtelier à pipes, ni le « grand » qui n'osait plus le regarder, ni la petite Rose, curieuse et inquiète, qui restait plantée devant lui.

L'homme sanglota sans larmes, la fillette s'éloigna à reculons et la femme dit :

— On mangera à cela près.

Et Nicolas Sevrin réclama sa pipe.

II

Cet hiver-là, on rencontrait chaque matin sur la route du plateau un petit bout d'homme en sabots, la musette et le bidon en bandoulière, les mains dans les poches, le dos rond, qui trottinait, poussé par le froid, jusqu'aux fours à chaux. La journée était douce dans les nefs chaudes. A midi, lorsque les chauffourniers mangeaient leur croûte, que les fers ne taquinaient plus les gueules rouges et que les brouettes ne moulaient plus leur chanson, les grillons commençaient la leur et les hommes s'assoupièrent comme des pierrots harassés, un filet brun de chique au menton, qu'ils essuyaient parfois, les yeux fermés, avec un coin de leur foulard. Puis Donat sautait dans le wagon de chaux brûlante, y cherchant les pierres qu'il enlevait adroitement sur la fourche de sa petite houe.

Le soir, les nefs s'illuminaient, des cascades de rubis coulaient des fours et Donat Sevrin s'en retournait comme un homme, dans le froid et le noir des campagnes désertes.

Rentré chez lui, il soupait en dodelinant de la tête, puis il s'affalait dans son lit, la grosse voix du père le berçait. Il dormait bientôt à poings fermés jusqu'à cinq heures du matin.

Le dimanche, il conduisait l'aveugle à la grand'messe. Le vieux prêtre d'une voix fatiguée éternisait l'office, le chantre nasillard se hâtait. A la sortie, l'aveugle se découvrait, tendait sa casquette et de sa grosse voix disait : « Merci bien... merci bien... merci bien... ». Le gosse tenait les yeux baissés fixant les bouts usés de ses sabots. Lorsque le dernier fidèle avait disparu, il entraînait son père, remontait vers l'école en le tenant par la main et

répondait à peine à ses questions sur les gens qui assistaient à la messe.

Pendant que Nicolas et sa femme comptaient la recette de la journée, les mains dans les poches selon son habitude, Donat allait faire un tour dans la cour, l'air maussade. Si sa mère lui demandait :

— Qu'avez-vous, m'fi?

— Rien, 'man.

Le père restait prostré des heures entières, cherchant parfois quelque chose autour de lui et il secouait la tête quand Barbe s'informait :

— Rien, notre dame... rien.

Il prenait de l'embonpoint.

III

Un soir, la mère dit au gosse qu'il aurait des souliers pour aller aux fours. Il eut une heure de faiblesse songeant aux sabots qui lui meurtrissaient les chevilles sur les chemins durcis, puis il hasarda avant d'aller se coucher :

— Je ne veux pas de souliers, 'man, je n'en ai pas l'habitude. Et il courut à sa petite chambre.

Il n'était pas à l'aise quand son père prenait sa nouvelle pipe ou quand sa mère mettait son beau châte d'avant l'accident. Il s'en allait, lui, stoïquement, mirable comme un sansonnet, par le gel, la pluie et le vent, et il mangeait sa tartine, seul, dans un coin fade des fours, assis sur une grosse brique.

Le bon temps revenait : un gel fin glaçait la surface des mares et, vers le soir, nettoyait le ciel où le soleil mettait des touches d'ocre avant de se coucher. Donat boitillait sur les crêtes des ornières du plateau : la bride de son sabot s'était déclouée, mais il se hâtait le ventre vide vers la chaude maison, l'assiettée apaisante, l'affairement silencieux de la maman, petite et sèche, l'immobilité du père qui grossissait chaque jour et fumait pipe sur pipe en parlant du puits du Crapaud où il y avait un revenant, d'un cheval qu'on nommait Louis et auquel il ne manquait que la parole et d'une plante très rare qui guérissait les aveugles. Donat songeait aussi à Rose, toujours grosse et comique, que les voisines gâtaient. Et il se mit à siffler comme un pinson en calant tous les quinze pas ses orteils au fond du sabot débridé.

On l'attendait pour souper et l'on se mit à table. Sevrin

et sa femme parlèrent du beau temps : bientôt l'aveugle et Donat s'en iraient dans les villages voisins où l'on connaissait la pauvre histoire de la mine. Ces tournées rapporteraient plus que la journée du petit.

— N'est-ce pas, Donat?

Le petit, sa dernière pomme de terre restée dans le gosier, avait pâli, tout son visage trembla et de grosses larmes coulèrent le long de ses joues tavelées par la bise. Puis les mains sur les genoux, penchant la tête, il sanglota bruyamment :

— Pa, man, ne me faites pas cela... je serai gentil... je demanderai pour brouetter aux fours... ne me faites pas cela.

La maman stupéfaite essayait de plaisanter et Sevrin, le visage désormais inexpressif, grommelait en cherchant dans le vide par habitude :

— Bah!... bah!...

Donat hoqueta à Rose interloquée dont le menton s'était plissé :

— Tu iras, toi, Rose... moi, je suis trop grand.

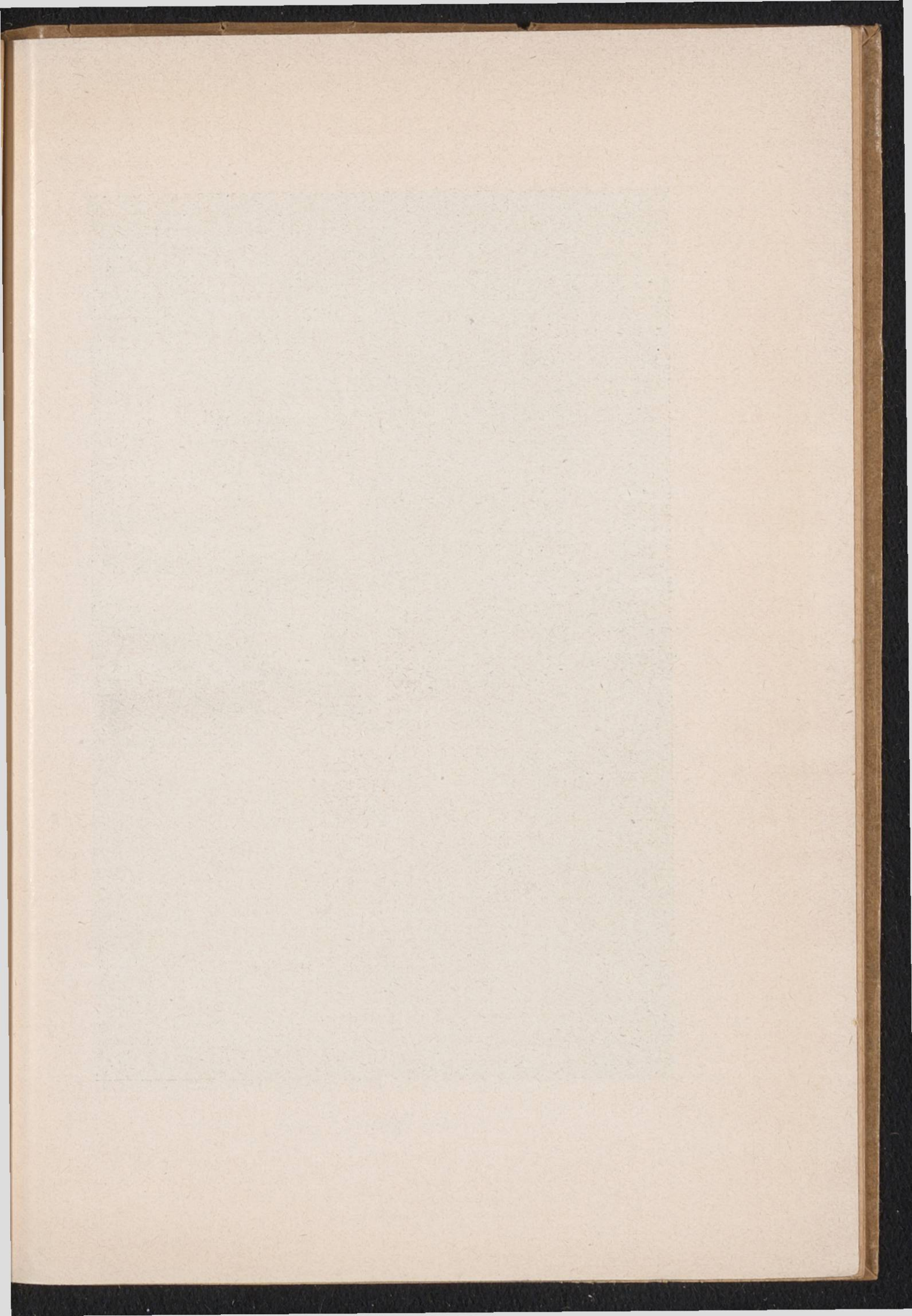
Et Rose radieuse de dire :

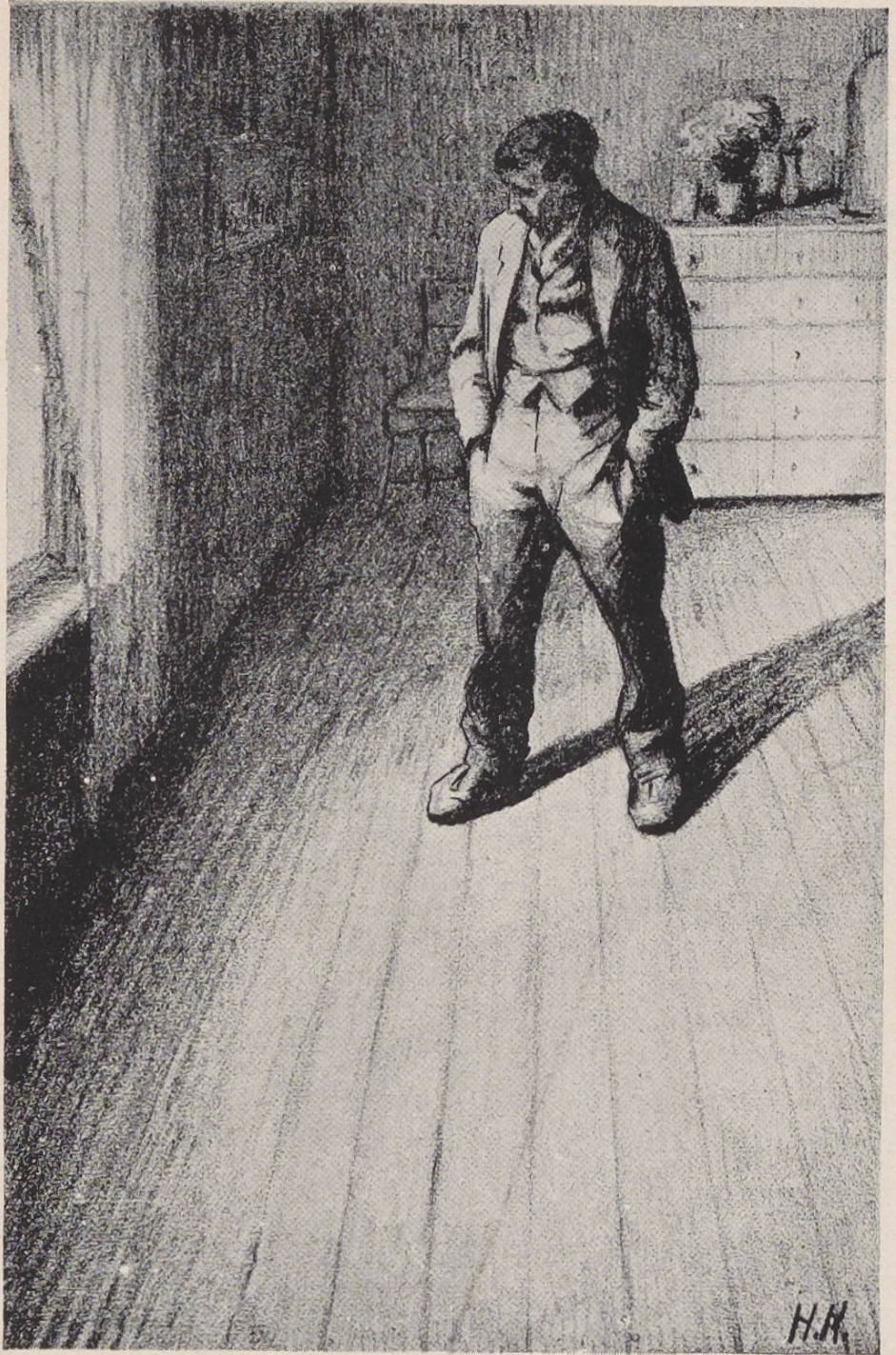
— Oui, c'est moi.

IV

Les bras détachés aux jointures, la nuque tordue, le cou brûlé par la sueur et la chaux, Donat brouette comme un homme — et il siffle comme un pinson quand il a mangé sa tartine à midi et que les chauffourniers sommeillent, la face poudrée dans leurs foulards à pois.







La Maison Vide

*Cette nuit, j'ai composé une chanson,
mais vous n'étiez pas là.*

Rabindranath TAGORE.

L'homme a fermé sa porte à double tour, puisqu'il ne viendra plus personne...

Le Malheur est entré dans sa maison et l'a vidée. L'homme avait entendu un poing osseux cogner à sa porte et il est allé ouvrir en hôte accueillant. Il y a désormais un grand trou dans sa vie, tout un pan de sa belle existence s'est écroulé, il a perdu sa Pensée et il est chancelant comme un malade. Le Malheur s'est assis dans la maison, il a durci le visage de l'homme et en a fait un masque de pierre. Sous son étreinte, l'hôte s'est penché au balcon: l'avenue était composée des mêmes blocs d'ombre et de lumière que la veille, mais aujourd'hui sa maison est vide et le paysage changé.

L'homme a fermé sa porte à double tour, puisqu'il ne viendra plus personne...

Tu t'étais apportée comme offrande, et vous vécûtes des jours religieux d'extase et d'angoisse renouvelées, car les demi-hommes traquent le Bonheur. Et le voici tout peureux, n'osant toucher à rien, parce que tes doigts ont tout caressé, n'osant tourner le feuillet d'un livre parce qu'il n'avait pas été seul pour le lire, n'osant réveiller la musique, ni regarder le paysage, ni respirer les jasmins du jardin, parce que, au long des jours religieux, vos sens s'étaient confondus. Il est seul. Où es-tu?

L'homme a fermé sa porte à double tour, puisqu'il ne viendra plus personne...

Il se fait tout petit dans son fauteuil, car il est faible ainsi qu'un malade. Comme il fait grand ici! Comme il

fait vide!... Il sentait quand tu dormais et que ton esprit vagabondait dans le noir lointain des rêves. Il était si seul alors puisque ta pensée l'abandonnait. Et la nuit, penché sur son travail, son visage se crispait. Mais à l'heure de ton réveil, il était rasséréiné, il sentait que tu étais toute à lui, près de lui, malgré l'éloignement, les villes, les plaines, les collines et les bois. Il est seul. Où es-tu?

L'homme a fermé sa porte à double tour, puisqu'il ne viendra plus personne.

Il s'est enseveli dans le passé... Tu l'accompagnais, bien que lointaine, où qu'il allât. Tu emplissais son chemin et les paysages entrevus. Il était plein de toi. Tu étais le charme de la ville, des arbres, de son travail, de sa maison. De sa maison! Comme il fait grand ici! Comme il fait vide!... Il sentait quand tu souffrais, là-bas, ton mal distant lui faisait mal et lorsque le Bonheur te touchait de son aile, il en était lui-même transfiguré, car ta sérénité traversait les espaces. Il est seul. Où es-tu?

L'homme a fermé sa porte à double tour, puisqu'il ne viendra plus personne.

Il est seul. Plus rien ne vit ici, hormis les fleurs que tu lui avais apportées : tes primevères, ton azalée et ta bruyère seront désormais ses compagnes, et le matin à son réveil, il viendra voir les corolles nouvelles, saintes petites choses de vie!... Il est si seul! Plus rien ne vit ici, sauf un rideau qui bouge, comme lorsque ta main l'écartait. Sauf les visages éternels des hommes, de qui vous parliez ensemble. Sauf la lumière du jour qui s'en va et qui est pareille à celle de la veille. Il est seul. Où es-tu?

L'homme a fermé sa porte à double tour, puisqu'il ne viendra plus personne.

Et pourtant il épie la démarche des passants anonymes. Comme il fait grand ici! Comme il fait vide! Voici de la musique, derrière le rideau qui bouge, voici un paysage, et des parfums qui montent. La musique l'empoisonne, l'image est hostile et les parfums âcres. Parce que seuls, tous ses sens ont mal. L'homme tend désespérément les mains vers l'inconnu des villes, des plaines, des collines et des bois. Il est seul. Où es-tu?

L'homme est allé sur la porte, puis il l'a fermée à double tour, puisqu'il ne viendra plus personne.

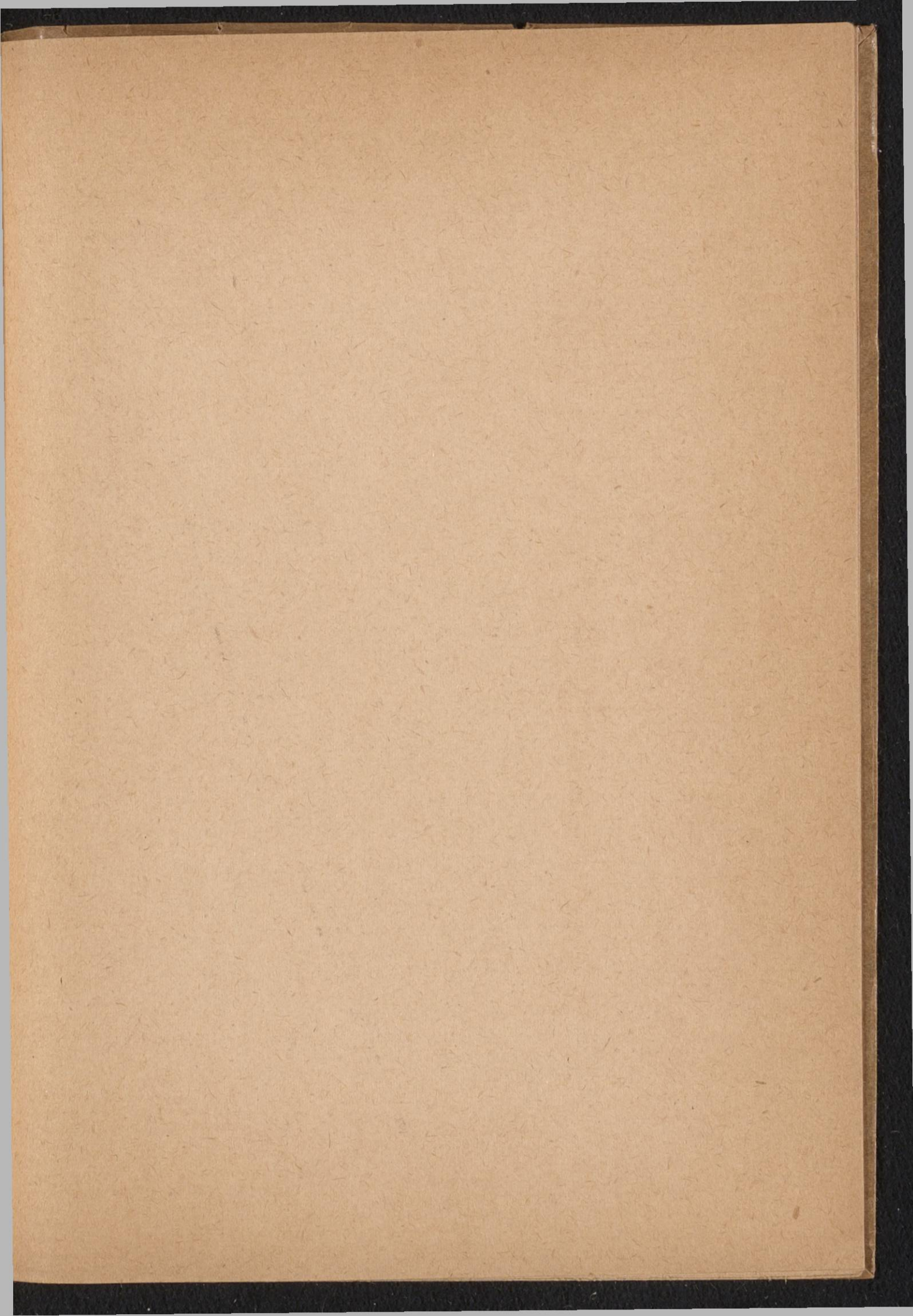
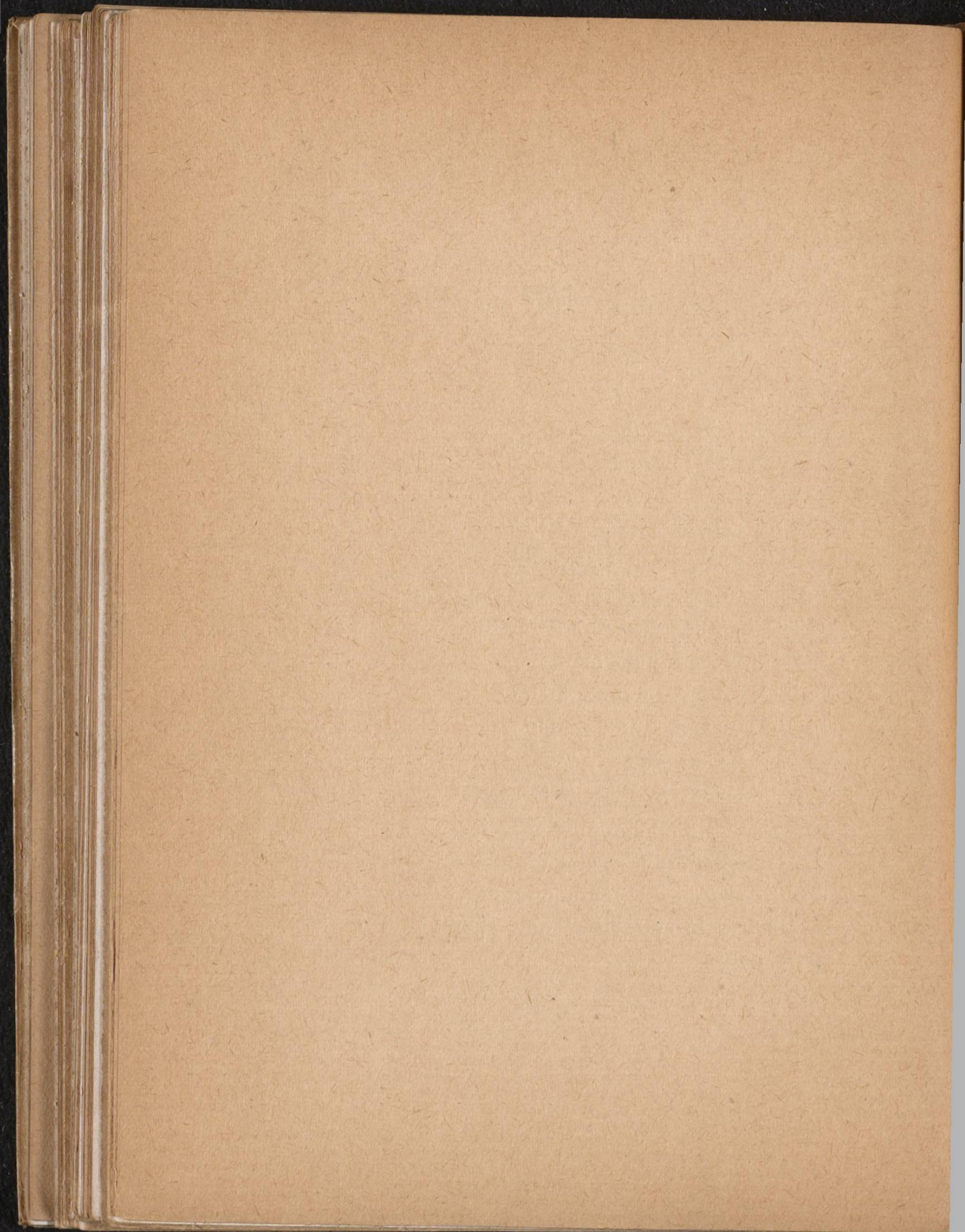


TABLE DES MATIÈRES



	PAGE
L'Ange Gardien	9
La Cellule 158	13
La Malebête	19
Le Petit François	25
La Dernière Œuvre du Maître Jean Clause...	29
Le Muet	33
L'Homme de la Grue	39
Le Marchand de Toile	43
Le Portrait	49
La Proie	55
L'Homme aux Chiens	59
La Parabole de la Bonne Fille Perdue	63
L'Etranger	69
La Parabole du Bon Forçat	75
Aubin Lambert	79
La Mort de Jean Leblanc	85
Une Soirée	93
Donat	99
La Maison Vide	105





Imprimerie Financière & Commerciale
" FINACOM „
67, rue du Lombard, BRUXELLES

JEAN TOUSSEUL



La
Cellule
158



Prix :
8 francs



FINACOM
ÉDITEUR
BRUXELLES
